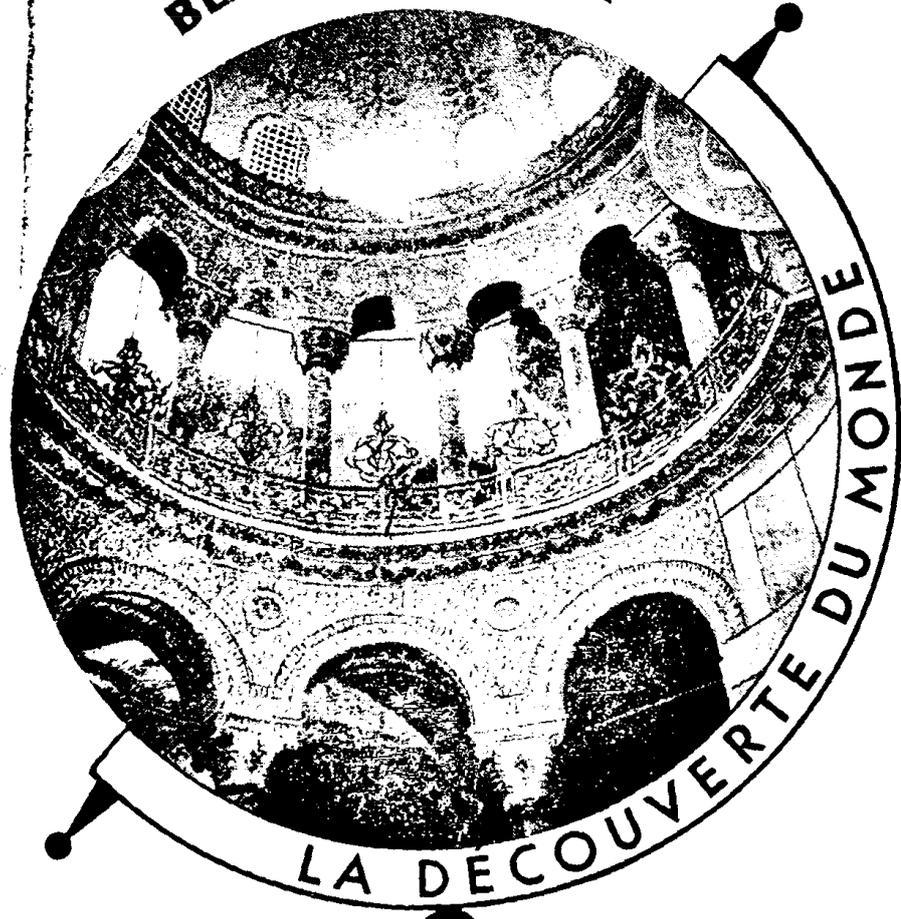


# LES VOYAGEURS ARABES AU MOYEN AGE

PAR

BLANCHE TRAPIER



GALLIMARD

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΥ ΚΟΥΦΛΙΑ  
ΑΝ ΤΥΠΙΣΤΟΥ  
ΑΥΤΟΥ



BK1

148

Gen

1901

1901





*[Handwritten signature]*



**LES VOYAGEURS ARABES  
AU MOYEN AGE**



Αριθ. 142714

**LA DÉCOUVERTE DU MONDE**

Collection dirigée par Raymond Burgard

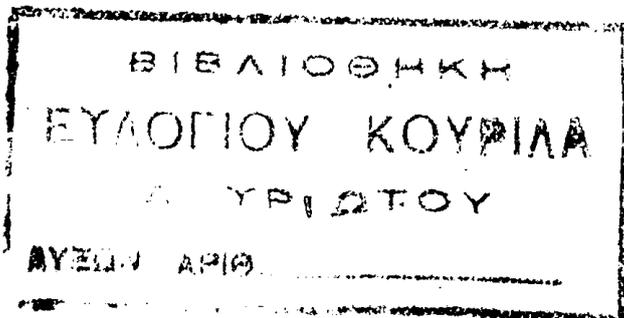
**BLANCHE TRAPIER**

**LES VOYAGEURS  
ARABES  
AU MOYEN AGE**

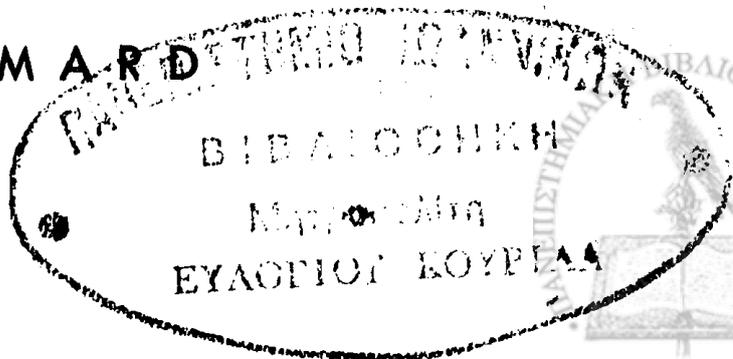
Dix-huit reproductions

*nrf*

HUITIÈME ÉDITION

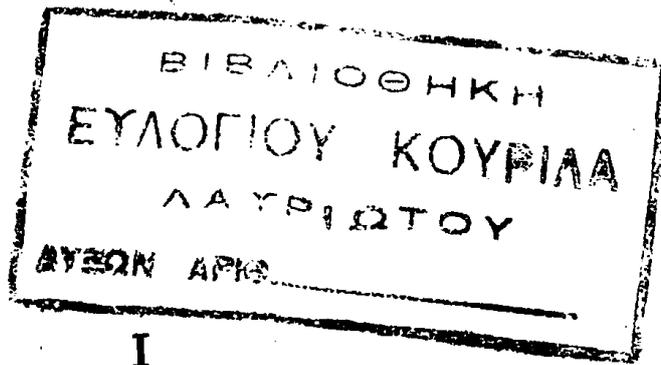


**GALLIMARD**



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1937.*





## APERÇU DE L'HISTOIRE DU PEUPLE ARABE.

Peuple de race sémitique, longtemps confiné dans un pays pauvre, mais à l'écart des grandes voies de conquête, le peuple arabe trouve en Mahomet, au septième siècle de l'ère chrétienne, l'unificateur de sa vie religieuse et de sa vie politique. Après lui, les Kalifes organisent les expéditions conquérantes qui les rendront maîtres de l'Asie occidentale, puis de l'Afrique du Nord, puis d'une partie de l'Espagne. Ils fondent à Damas, à Bagdad, au Caire, à Cordoue, de grandes capitales, centres de vie intellectuelle et artistique. L'extension des conquêtes morcelle l'empire arabe. Les derniers musulmans sont chassés d'Espagne au début du dix-septième siècle.

Le touriste qui ne connaît les Arabes que par ses flâneries dans les souks de Tunis, de Marrakech ou du Caire, n'a vu d'eux que leur indolence, leur fatalisme, leur courtoisie raffinée, parfois aussi la noblesse un peu dédaigneuse de leur attitude. S'il a pu assister à quelque ardente fantasia sous les remparts de Kairouan, de Rabat ou de Marrakech, s'il a vu l'élan furieux des chevaux brisé net par des cavaliers magnifiques, enivrés par la course et la poudre, l'envol des burnous, le cliquetis des



armes, il a compris un autre aspect de leur nature et vu se dresser devant lui le souvenir de leur épopée.

Ce petit peuple de race sémitique, dont l'origine remonte à Ismaël, fils d'Abraham, cantonné dans un pays en grande partie désert, ne paraissait pas appelé à de hautes destinées historiques. Sa situation un peu écartée lui avait permis d'échapper aux grandes conquêtes assyriennes, perses, grecques. Une petite partie de l'Arabie avait été cependant incorporée à l'empire romain sous le nom de Troisième Palestine. La race arabe a donc conservé plus longtemps que beaucoup d'autres peuples d'Orient sa pureté, son indépendance politique, sa langue, sa religion originale. Pourtant, la résistance de ce peuple de pasteurs ayant fléchi par suite de dissensions intestines, de profondes modifications se produisent. Ce pays va subir des influences perses, grecques, juives, et même des influences chrétiennes venues d'Abyssinie. Malgré tout il conservera son originalité et arrivera à se donner d'abord une unité religieuse, ensuite une unité politique. Il a d'abord unifié sa langue, grâce à d'éminents poètes dont les œuvres se répandent dans le pays tout entier, mais surtout il s'est donné une puissante unité religieuse. Les tribus primitives croyaient à l'existence d'un Dieu unique, Allah, mais aussi à l'existence d'une quantité de divinités inter-



médiaires dont l'adoration avait conduit le peuple arabe à la superstition et à l'idolâtrie. Ces divinités avaient à La Mecque une sorte de Panthéon, la Kaaba, confié à la garde d'une puissante tribu, celle des Koraïchites. Sous l'influence des idées juives et chrétiennes et grâce à l'apparition du prophète Mahomet, les Arabes reviendront au monothéisme. Né en 570 de l'ère chrétienne, Mahomet commencera sa prédication à La Mecque même. Il se heurtera à l'opposition violente des Koraïchites et quittera La Mecque en 622 pour s'enfuir à Médine. Il reviendra en vainqueur à La Mecque en 630; à sa mort, en 632, l'idolâtrie est définitivement vaincue. Mahomet laisse aux Arabes un livre sacré, le Coran, où s'expriment la religion, la philosophie et la morale qui vont devenir bientôt celles d'une grande partie du monde. Dans ce livre mystique, l'idée politique prédomine. Mahomet cherche avant tout à faire cesser les dissensions intestines et à grouper tous les peuples de race arabe sous l'autorité d'un chef unique, le Kalife. Cette unité ne se fera pas sans des luttes sanglantes, particulièrement sous les quatre premiers kalifes, tous compagnons de Mahomet, Abou Békr, Othman, Omar et Ali, mais lorsque cette unité sera faite les kalifes auront entre les mains un splendide instrument de conquête.

Le peuple arabe, nomade, aventureux, est



aussi un peuple orgueilleux. Il est fier de l'antiquité de sa race, de ses idées, de sa langue, de sa poésie, de sa religion, la seule vraie. Il se croit appelé à répandre jusqu'aux confins de la terre le nom d'Allah et il est prêt à tout braver pour remplir sa mission. Les périls de la guerre attirent d'ailleurs cette race audacieuse, irascible, indépendante, batailleuse et parfois sanguinaire, capable aussi de générosité chevaleresque, de subtilité et de ruse.

C'est pourquoi, dès les premiers kalifes, on verra s'étendre avec une extrême rapidité la conquête musulmane. C'est d'abord l'Arabie qui va, par elle, trouver son unité, ensuite et très vite, la Syrie, la Judée, la Phénicie, la Mésopotamie. Les vieilles capitales tombent au pouvoir des musulmans : Damas, Baalbek, Héliopolis, Jérusalem, Alep, Antioche, Césarée. Ensuite les Arabes se dirigent vers le centre de l'Asie Mineure, s'attaquent à l'Arménie et portent leur conquête jusqu'au Caucase. Revenus vers l'Est, ils complètent la soumission de l'Asie Mineure, mais ils essaient en vain de s'emparer de Constantinople.

Leur effort désormais, se tournera vers l'Afrique. Ils enlèvent successivement l'Égypte, la Nubie, la Cyrénaïque, l'Afrique du Nord, fondent Kairouan, puis, leur marche vers l'Ouest se ralentissant quelque peu, ils reportent leur effort vers l'Est, s'emparent d'une



grande partie de l'Inde et achèvent la destruction de l'empire perse.

Des révolutions et des guerres civiles vont à ce moment ensanglanter La Mecque et aboutir au triomphe de la famille des Omeyyades. Avec eux, la capitale de l'empire arabe va être transportée dans la ville de Damas. Les kalifes dont l'autorité était jusque-là toute patriarcale vont, au contact des monarchies perses, devenir des souverains orientaux. Chef suprême dont l'autorité politique et religieuse est absolue, le kalife est un maître fastueux et vénéré. Grâce à sa protection, une civilisation brillante se développera à Damas. Dans cette période qui précède le règne de Charlemagne, Damas se couvre d'innombrables mosquées, d'écoles, de jardins magnifiques. Les kalifes attirent à eux les voyageurs, les poètes et les savants, car Mahomet a enseigné que l'encre des savants vaut le sang des martyrs.

La conquête, dès lors, repartira d'un nouvel élan. Les Arabes s'emparent de Carthage et du Nord de l'Afrique après une dure lutte contre l'héroïne berbère La Kahena, ensuite ils franchissent le détroit de Gibraltar qui doit son nom au général musulman Tarik. Le roi des Wisigoths d'Espagne, Rodéric, est battu par eux à Xérès; Malaga, Grenade, Cordoue, Tolède se soumettent; l'Espagne jusqu'aux Pyrénées tombe aux mains des musulmans. La



richesse et la civilisation suivent la conquête. Les Arabes mettent en valeur l'Espagne, canalisent l'eau, créent des jardins, construisent des mosquées et des ouvrages de défense. Les Pyrénées n'arrêtent pas leur élan. Ils les franchissent, s'emparent du Midi de la Gaule; battus devant Toulouse, ils se détournent, envahissent la Bourgogne, puis la vallée du Rhône jusqu'à la Saône; en 730 ils s'emparent d'Avignon. Charles Martel leur inflige à Poitiers, en 732, une défaite qui, en les obligeant à repasser en Espagne, a sans doute très profondément modifié les destinées de la Gaule.

Pendant que ces événements se déroulaient à l'Ouest, la conquête arabe avait fait également des progrès vers l'Est, les musulmans s'étaient emparés du Turkestan, avaient agrandi leurs possessions de l'Inde, abordé la vallée du Gange.

La date de 743 marque l'apogée et l'arrêt de la conquête arabe. Ici encore sont survenues des révolutions et des guerres civiles. Les kalifes omeyyades ont été renversés par une nouvelle dynastie, celle des Abbassides. Désireux de se choisir une nouvelle capitale, ceux-ci fonderont en 762 Bagdad dont l'emplacement est fort bien choisi au nœud des grandes voies de communication entre l'Orient et l'Occident. Bagdad va devenir bientôt plus magnifique encore que Damas et la splendeur des



Abbassides éclipe celle des Ommiades. Les noms de quelques-uns de ces kalifes sont parvenus jusque dans l'Occident barbare : Abou Giaffar Almanzor, Haroun al Raschid, le puissant souverain qui échangea des présents avec Charlemagne.

Pourtant toute cette magnificence ne peut dissimuler le début de la décadence. L'empire arabe, trop étendu et composé de pays trop différents, commence à s'effriter. L'Espagne se détache et se range sous l'obéissance d'un kalife omeyade qui siège à Cordoue, l'Afrique du Nord cherche aussi à s'affranchir, les Turcs deviennent menaçants. Certains kalifes paraissent peu soucieux de leurs devoirs. Le kalife Motowakil renouvelle à Bagdad les fantaisies cruelles de Néron; il a même des trouvailles d'une ingénieuse perversité. Il laisse circuler en liberté dans son palais des bêtes fauves et oblige ses courtisans à les affronter sans trembler. Le déclin se précipite à partir de 843. Sous le règne de souverains capricieux et cruels, les révolutions de palais deviennent de plus en plus fréquentes et les milices turques y jouent un rôle de plus en plus grand; aussi voit-on se créer une féodalité puissante qui se détache peu à peu de l'obéissance aux kalifes. L'Asie Mineure se divise en une poussière de petits Etats gouvernés par des sultans ou par des émirs, l'Egypte aussi échappe aux



Abbassides, une dynastie nouvelle s'y développe, celle des Fatimites, qui se créent une nouvelle capitale, le Caire; cette ville, bientôt, éclipse Bagdad. Enfin des invasions se préparent qui porteront le dernier coup à la puissance des Abbassides. C'est d'abord l'invasion des Turcs Seldjocides qui donneront aux Arabes quelques sultans célèbres, entre autres, le fameux sultan Saladin contre lequel les chrétiens auront à lutter pendant les croisades. Plus redoutable encore que l'invasion turque sera l'invasion mongole. Sous la conduite du terrible Gengis-Khan, les hordes tartares dévasteront l'Asie Mineure et l'Inde et dans Bagdad ravagée assassineront en 1258 le dernier kalife abbasside, rendant ainsi à l'anarchie les pays musulmans d'Orient.

En Occident se sont produits d'ailleurs de nouveaux déchirements. L'Afrique du Nord s'est partagée entre deux dynasties, les Aglabites à l'Est, les Edrissites à l'Ouest. Des capitales nouvelles : Tunis, Fez se sont fondées. Les musulmans tentent encore quelques incursions. Ils s'établissent sur les côtes françaises de la Méditerranée, s'emparent de la Sicile, envahissent l'Italie, entrent à Rome en 846. Les kalifes de Cordoue ont peine à maintenir leur autorité sur l'Espagne. Tolède leur résiste, les royaumes chrétiens se réorganisent, le Kalifat de Cordoue est tout près de sa chute.



Deux tentatives de réaction contre cet effriement rapide de la puissance musulmane en Occident vont venir de l'Afrique du Nord. La première sera entreprise par les Almoravides qui fonderont la ville de Maroc (Marrakech), s'empareront de Meknès, de Fez, de Tanger, de Salé en 1084, puis pénétreront en Espagne pour y soumettre successivement Cordoue, Séville, Grenade, Valence. Mais l'autorité ne restera pas longtemps entre leurs mains; au moment où elle leur échappe, les Arabes perdent d'autre part la Sicile et la Tunisie qui leur sont enlevées par les Normands.

La deuxième tentative de rénovation de l'autorité des kalifes a été faite par les Almohades. Ce mouvement, parti également des régions montagneuses du Maroc, s'étendra d'abord sur toute l'Afrique du Nord. Appelés en Espagne, les Almohades entreprennent la lutte contre le royaume de Castille et redonnent un moment d'éclat à la civilisation musulmane en Espagne. C'est le moment où s'élève la fameuse Giralda; la pensée musulmane trouve un brillant représentant dans le philosophe Averroès. Pourtant le déclin des Almohades est proche. A la suite d'une croisade prêchée par le pape, les armées chrétiennes infligent aux Arabes une terrible défaite à Las Navas de Tolosa en 1212.

Désormais l'histoire des Arabes n'est plus que



le récit du démembrement de l'ancien empire et de l'affaissement de l'ancienne civilisation. L'Afrique du Nord se partage entre trois dynasties : les Abou-Haf en Tunisie, les Beni-Zian à Alger et Tlemcen, les Mérinides au Maroc. Ces dynasties s'affaiblissent d'ailleurs très rapidement. La Tunisie n'opposera à Saint Louis qu'une très faible résistance, les Portugais s'empareront sans grandes difficultés de Tanger et de Ceuta. L'Afrique du Nord ne réussira à lutter contre l'influence européenne qu'en se rangeant (le Maroc excepté) sous la domination turque qui dénaturera en la dégradant la civilisation arabe. Charles-Quint luttera contre cette puissance turque en Afrique même et lui portera des coups redoutables qui ne parviendront pas à l'abattre. En Espagne, les musulmans refoulés par les chrétiens, conserveront encore quelque temps le royaume de Grenade. Maîtres de cette fertile région, ils continuent à embellir la ville, construisent l'Alhambra et le Généralife, mais ils s'épuisent en querelles. En 1492, l'obstination de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille leur arrachera Grenade. Après de longues et sanglantes persécutions, les musulmans seront définitivement chassés d'Espagne en 1609. Henri IV en accueillera en France un certain nombre. Désormais, et pendant de longues années, l'Europe ne connaîtra les musulmans







ARABIE. — PÉTRA. Haut lieu pour sacrifices.

(Pl. *Télescope Richard*)



que par les incessantes pirateries des barbaresques. Les chrétiens emmenés en captivité à Tunis ou à Alger en rapporteront des récits horribles ou romanesques, mais le musulman arabe n'est plus le conquérant redoutable, ni l'érudit dépositaire du trésor antique.



## II

### LES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES CHEZ LES ARABES.

L'intérêt que les Arabes ont porté à la géographie a plusieurs raisons : d'abord le rôle de métropole religieuse joué par La Mecque, et les pèlerinages qu'elle attire; ensuite, le caractère universel de la religion musulmane, qui donne à ses adeptes l'impression d'être chez eux partout où ils trouvent des coreligionnaires; enfin, les nécessités commerciales. Dès le huitième siècle, les Arabes fréquentent les ports chinois et les îles de la Sonde. Les plus connus des géographes arabes sont Ia Koubi et Edrisi. Il faudrait y joindre des pilotes et des rédacteurs d'instructions nautiques. Al Birouni (Aliboron) fut aussi un type curieux de savant.

Ce bref résumé de l'histoire des Arabes était nécessaire pour rendre plus compréhensible l'étude des voyages entrepris par eux. Chez ce peuple, le goût des sciences géographiques et par suite l'amour des voyages ont eu d'abord pour cause certaines exigences de la religion. Le musulman est presque contraint de devenir un voyageur, puisque sa foi l'oblige à faire au moins une fois dans sa vie un pèlerinage au tombeau de Mahomet. Elle l'oblige en outre



avant d'adresser à Dieu ses prières, à se tourner vers La Mecque. Dans les villes les savants déterminent cette direction appelée *kiblah*; elle est indiquée par le *mikrab*, sorte de chaire placée dans les mosquées, mais le voyageur, le paysan, privés de ces données, sont obligés de s'orienter d'après des observations précises sur les contours terrestres, les astres, la météorologie; ces observations leur sont très tôt familières. De plus, le développement des sciences géographiques est un corollaire de la conquête. La conquête arabe, en s'étendant sur une grande partie de l'ancien continent, y répandra la langue, la religion, la civilisation arabes; voyager, pour le musulman, ce n'est donc pas tout à fait s'expatrier, puisqu'il trouvera partout des coreligionnaires pour le comprendre et pour l'aider. Les Arabes ont vu tomber en leur pouvoir de vieilles capitales, centres de très anciennes civilisations. Dans certaines de ces villes, à Alexandrie, par exemple, ils ont trouvé de riches bibliothèques; c'est par eux que nous sommes parvenus un bon nombre de textes grecs. Nous avons vu, en outre, que les kalifes des diverses dynasties ont mis un point d'honneur même dans les périodes de décadence à attirer et à retenir auprès d'eux des savants, à qui ils manifestent le plus grand et le plus sincère respect. Enfin l'empire arabe a, par moments, regorgé de richesses. Presque partout,



les commerçants ont précédé ou suivi les conquérants. Dès l'an 700 après J.-C., les commerçants arabes visitent les ports chinois où ils ont appris l'usage de la boussole; ils fréquentent les îles de la Sonde, et se dirigent également au Nord vers le Thibet, au Sud vers le Sahara. A toutes ces causes du développement des sciences géographiques, il faudrait ajouter aussi la curiosité d'esprit des Arabes, la promptitude de leur imagination, leur goût des récits colorés et merveilleux.

Pour toutes ces raisons, la géographie et un assez grand nombre de sciences voisines se développèrent très tôt chez les Arabes. Il est d'ailleurs assez malaisé de séparer chez eux l'audacieux voyageur du savant géographe; la géographie n'est pas pour eux une science exacte élaborée dans un cabinet de travail par un savant, parfois casanier, qui rassemble et compare des témoignages, fait des calculs, rapproche des statistiques, dégage des lois. Chez eux, le géographe est presque toujours lui-même un voyageur. Il évalue la distance entre les villes en journées de marche et c'est en interrogeant les habitants du pays, en ouvrant, devant les spectacles exotiques, des yeux attentifs qu'il amasse la gerbe de faits qu'il rapportera plus tard dans son pays. Un des plus anciens des géographes arabes nous expose ainsi son programme : « Donner, outre



les noms des villes et des pays, de leurs habitants et de leurs souverains, la distance des villes entre elles, les noms des généraux qui les ont conquises à l'islam, la date de cette conquête, l'impôt foncier qu'elles paient, la description physique des régions, à savoir si elles sont de plaine ou de montagne, continentales ou maritimes, la nature du climat humide ou sec, l'indication des cours d'eau, des sources et des points d'où les habitants tirent leur boisson. » Cette conception assez large de la géographie rappelle d'assez près ce que les savants contemporains appellent la géographie humaine.

Il ne faudrait cependant pas exagérer et croire que la géographie des Arabes soit purement descriptive et anecdotique et que leurs savants sont seulement des observateurs et des compilateurs. On trouve également chez eux des théoriciens qui ont abordé avec hardiesse les calculs et les conceptions générales.

Les géographes arabes ont tous connu et admiré l'œuvre du savant grec Ptolémée et se sont inspirés de ses théories. Ils ont cru à la sphéricité de la terre et en ont donné des preuves originales. Pour eux, les terres émergées forment une sorte de continent rectangulaire, entouré de tous côtés par l'Océan qu'ils se représentent comme une sorte d'immense fleuve. Le globe est divisé en climats détermi-



nés, d'après la longueur du plus long jour de l'année. Les Arabes ont apporté à la connaissance du monde une contribution importante sur plusieurs points. Ils ont d'abord cherché à établir avec précision une table des longitudes et surtout ils ont tenté une expérience scientifique délicate : la mesure d'un arc du méridien. Le kalife Mamoun réunit dans ce but un groupe de savants. Ces savants se rendirent en un point d'une vaste plaine (sans doute dans les solitudes sablonneuses de l'Euphrate). Ils se partagèrent en deux groupes; l'un de ces groupes marcha vers le Nord en allant droit vers le pôle jusqu'à ce que celui-ci se fût élevé d'un degré. L'autre groupe marcha vers le Sud jusqu'à ce que le pôle Nord se fût abaissé d'autant, puis ils se rejoignirent et comparèrent leurs observations. Ils aboutirent à une évaluation de quarante-sept mille trois cent vingt-cinq kilomètres pour la circonférence de la terre.

Parmi les plus célèbres géographes arabes, citons Ia' Koubi et Ibn Khordâbdeh. Le premier, qui écrivait vers l'an 900 de l'ère chrétienne, est le père des sciences géographiques arabes. Il semble avoir été poussé vers elles par une impérieuse vocation que lui-même décrit ainsi : « Dès le début de mon adolescence, à cette époque où l'esprit est plus éveillé et plus pénétrant, j'avais le plus grand désir de con-



naître l'histoire des pays et leur situation géographique, car, dès mon enfance, j'avais fait de longs voyages. Aussi, toutes les fois que je rencontrais quelqu'un de ces régions éloignées, je ne pouvais me tenir de lui demander quel était son pays; après quoi, je l'interrogeais sur ses habitants, désirant savoir s'ils étaient arabes ou barbares, quel était leur genre de culture, d'où ils tiraient leur boisson, comment ils s'habillaient, à quelles sectes ils appartenaient et qui les gouvernait. Puis, je le questionnais sur l'étendue de son pays, sur les pays qui l'avoisinaient et sur les routes. Si l'homme me paraissait digne de foi, j'écrivais ses réponses. » Ibn Khordâbdeh, contemporain de Ia' Koubi, et qui fut directeur des postes, a laissé un livre intitulé « Des Voies et des Royaumes ». Son œuvre est intéressante, en particulier en ce qui concerne les districts du Tigre et de l'Euphrate, mais, chez lui, la fantaisie et le goût du beau récit font parfois tort à l'exactitude scientifique.

Le plus connu des géographes arabes est certainement Edrisi. Membre de la famille des Edrissites qui donna au Maroc une dynastie de sultans, Edrisi était né à Ceuta vers l'an 1100. Il fit ses études à Cordoue et entreprit, jeune encore, de grands voyages. Il visita le Portugal, l'Andalousie, le Maroc, l'Algérie, sans doute aussi les côtes de France et d'Angleterre. Il fut



appelé en Sicile par le prince normand Roger II. Ce prince lui ayant demandé de lui construire quelque chose qui représenterait le monde, Edrisi se fit remettre une masse d'argent et fabriqua avec ce métal des cercles emboîtés les uns dans les autres et représentant la sphère céleste, puis un disque ou planisphère représentant la terre. Roger II fit ensuite couler un planisphère d'une grosseur énorme et demanda à Edrisi d'écrire un ouvrage pour l'expliquer et le commenter. Les ports de Sicile étant très fréquentés, Edrisi put interroger de nombreux voyageurs; sa situation à la cour d'un prince chrétien lui permit de se procurer des renseignements sur des pays peu connus des géographes musulmans. Son enquête s'étendit jusqu'à la péninsule scandinave.

Presque au même rang qu'Edrisi par la renommée, il faudrait placer le géographe Aboul-Féda qui utilisa l'œuvre des savants qui l'avaient précédé en y ajoutant pourtant de curieux renseignements concernant en particulier la Syrie.

Moins connu que les précédents et peut-être plus important, est Obéid Alla Jakout, auteur du « Dictionnaire des Pays ». Né vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle de parents grecs et devenu esclave des musulmans, il tomba aux mains d'un riche marchand de Bagdad qui lui permit de faire des études, l'associa à son commerce, ce qui le



mit à même de voyager dans la Perse et la Syrie. Son maître étant mort, il vint se fixer à Merv, à ce moment un des centres les plus florissants de la civilisation musulmane. Il fut séduit par la bienveillance des habitants et émerveillé par la richesse des dix bibliothèques de la ville. Malheureusement, il fut témoin de l'invasion de Gengis-Khan et des horreurs qui l'accompagnèrent. Il dut s'enfuir, tenta de se fixer à Mossoul et vint enfin mourir à Alep. L'œuvre de Jakout est un dictionnaire fort étendu et précis. Il donne par ordre alphabétique la description des villes et des provinces et la biographie des hommes illustres qui en furent originaires. Au souci de la précision scientifique, il joint une sensibilité qui donne beaucoup de grâce et de poésie à ses descriptions et à ses anecdotes.

Aux géographes proprement dits, il faudrait ajouter pour rendre compte de l'importance donnée par les Arabes à l'étude de la Terre, les auteurs d'instructions nautiques. Les relations commerciales entre les pays musulmans, l'Inde et la Chine, étaient fréquentes et régulières. Les vaisseaux étaient conduits par des capitaines formant une sorte de confrérie qui avait ses règles et son honneur professionnel. « Nous pilotes », écrit un de ces capitaines, « quand nous montons à bord d'un navire, nous y attachons notre vie et notre destin : s'il se sauve,



nous nous sauvons; s'il périt, nous mourons avec lui. » Ces navigateurs expérimentés ont laissé des instructions nautiques d'autant plus intéressantes qu'elles serviront plus tard de base aux travaux des navigateurs portugais. Ces instructions, rédigées en prose ou en vers, sont dues à deux maîtres pilotes, Ibn Mâdjid et Soleiman el Mahri. Ibn Mâdjid qui s'intitule lui-même modestement « poète des deux Kiblah (La Mecque et Jérusalem), pèlerin des deux sanctuaires illustres, descendant des lions de la mer en fureur », appartient à une lignée de pilotes. Son père et son grand-père avaient navigué sur les deux rives de la Mer Rouge. Son père fut même si célèbre que les Arabes lui avaient voué une sorte de dévotion et avaient fait de lui l'inventeur de la boussole. Les instructions nautiques d'Ibn Mâdjid réunissent les travaux des pilotes qui l'avaient précédé et renferment les résultats d'une expérience très étendue. Il donne les signes indiquant aux navigateurs la proximité des terres, les phases de la lune, le régime des vents, si important dans les mers de l'Inde. Il décrit les routes côtières de l'Arabie, du Hedjaz, de l'Inde occidentale, puis les routes de Java à Formose et à la Chine. Il indique la latitude des ports et les distances qui les séparent. Ibn Mâdjid fut probablement le pilote qui permit à la flotte de Vasco de Gama d'aborder à Calient. L'œuvre de Solei-



man el Mahri traite des mêmes matières en y apportant encore quelques précisions.

Au-dessus de tous les noms précédemment cités, s'élèverait celui d'un homme dont l'œuvre dépasse de beaucoup le cadre de cette étude : Al Birouni. Né à Khârezm (Khiva), vers 985, cet homme étonnant rappelle certaines personnalités exceptionnelles de la Renaissance. Favori du sultan Mahmoud le Gaznévide qui l'emmena en Afghanistan, Al Birouni, en même temps que voyageur et géographe, fut philosophe, historien, linguiste, érudit, poète, mathématicien, astronome. Il semble en outre que sa grandeur d'âme, son désintéressement lui aient valu de la part des plus puissants souverains un profond respect. Le rayonnement de sa gloire est parvenu jusqu'au fond du Moyen Age occidental. Son nom s'est popularisé en se déformant pour devenir, par une singulière antithèse, celui de maître Aliboron. Comme géographe, Al Birouni a surtout laissé des récits de son voyage dans l'Inde. Al Birouni qui parlait à fond la langue indienne s'est efforcé surtout de connaître les religions et les philosophies de l'Inde et de marquer leurs rapports avec les doctrines grecques, chrétiennes et musulmanes.



### III

#### LES VOYAGEURS.

De nombreuses relations de voyages, n'ayant pas été traduites, demeurent inaccessibles à ceux qui ignorent la langue arabe. Au neuvième siècle, l'interprète Sallam se rend au Caucase, Ibn Wahab et Soleyman naviguent vers l'Inde, Ceylan, Sumatra, la Chine. On trouve la description de leur voyage dans Abou-Zeid. Au dixième siècle, Ibn Fozlan parcourt la Russie méridionale; Aboul Hassan-Ali va d'Espagne dans l'Inde et à Madagascar. Une des relations les plus sincères est celle du pèlerin Ibn Djobeir.

Nous nous occuperons désormais des écrivains qui, sans être à proprement parler des savants, ont parcouru le monde musulman du Moyen Age et nous ont raconté leurs souvenirs. Ils sont nombreux; leurs œuvres, surabondantes et inégales, sont d'ailleurs souvent inaccessibles au lecteur français en raison de la rareté des traductions. Nous nous arrêterons plus longtemps à ceux dont les ouvrages sont d'abord facile. Nous avons vu déjà que, de bonne heure, les commerçants arabes avaient noué des relations avec les pays voisins de l'empire musulman. Très tôt aussi, les kalifes avaient envoyé des missions officielles recon-



naître certains de ces pays. Nous trouvons, dès 840, la trace d'une expédition vers les terres du nord de l'empire musulman, celles que la Bible appelle les pays de « Gog et Magog ». Ce voyage fut entrepris par l'interprète Sallam à la suite d'un songe qu'avait eu le kalife Watik. Celui-ci avait rêvé que le mur bâti par Alexandre entre les pays de Gog et Magog et l'Asie Mineure (sans doute faut-il voir ici une allusion aux fortifications très anciennes qui barraient les défilés du Caucase) avait une large brèche. Pour se rassurer, il envoya à la découverte une mission de cinquante hommes qui se dirigea vers l'Arménie, passa à Tiflis et, après vingt-cinq jours de marche, dut traverser pendant dix jours une étendue de terre noire et puante; grâce à la prudence des guides qui s'étaient munis de vinaigre, ils réussissent à traverser ce pays empesté et se trouvent dans une région complètement dévastée par les peuples de Gog et Magog. Après avoir encore traversé un pays de langue et de religion musulmanes, ils arrivent à une montagne lisse et complètement dépourvue de végétation. Dans la montagne s'ouvre une gorge large de cent cinquante coudées; de chaque côté de la gorge sont bâtis deux montants de porte de vingt-cinq coudées de largeur; le tout est fait de briques armées de fer et de cuivre sur une hauteur de cinquante coudées. Entre les deux mon-



tants, s'ouvre une porte de fer longue de cent vingt coudées; au-dessus de la porte s'élève un bâtiment de briques armées de fer et de cuivre, couronné de créneaux de fer à perte de vue. La porte a deux battants, un verrou long de sept coudées, épais d'une brasse. Au-dessus du verrou se trouve une serrure fermée par une clef à quatorze dents mue par une chaîne que manœuvre une poulie semblable à celle des catapultes. Tous les vendredis, le gouverneur des châteaux passe avec dix cavaliers armés de marteaux. Ils frappent à grands coups sur la porte pour avertir ceux qui sont derrière qu'il y a une garde. Du peuple mystérieux qui vit derrière ces portes les habitants du pays eux-mêmes ne savent rien. Une fois des imprudents s'étaient risqués sur les créneaux de la porte et un vent violent les avait jetés en bas; tout ce que les voyageurs purent apprendre sur leur compte, c'est que leur taille était environ d'un empan et demi. La mission reprit sa route par Samarkande et après un voyage de dix-huit mois revint rassurer le sultan sur la solidité de ses frontières.

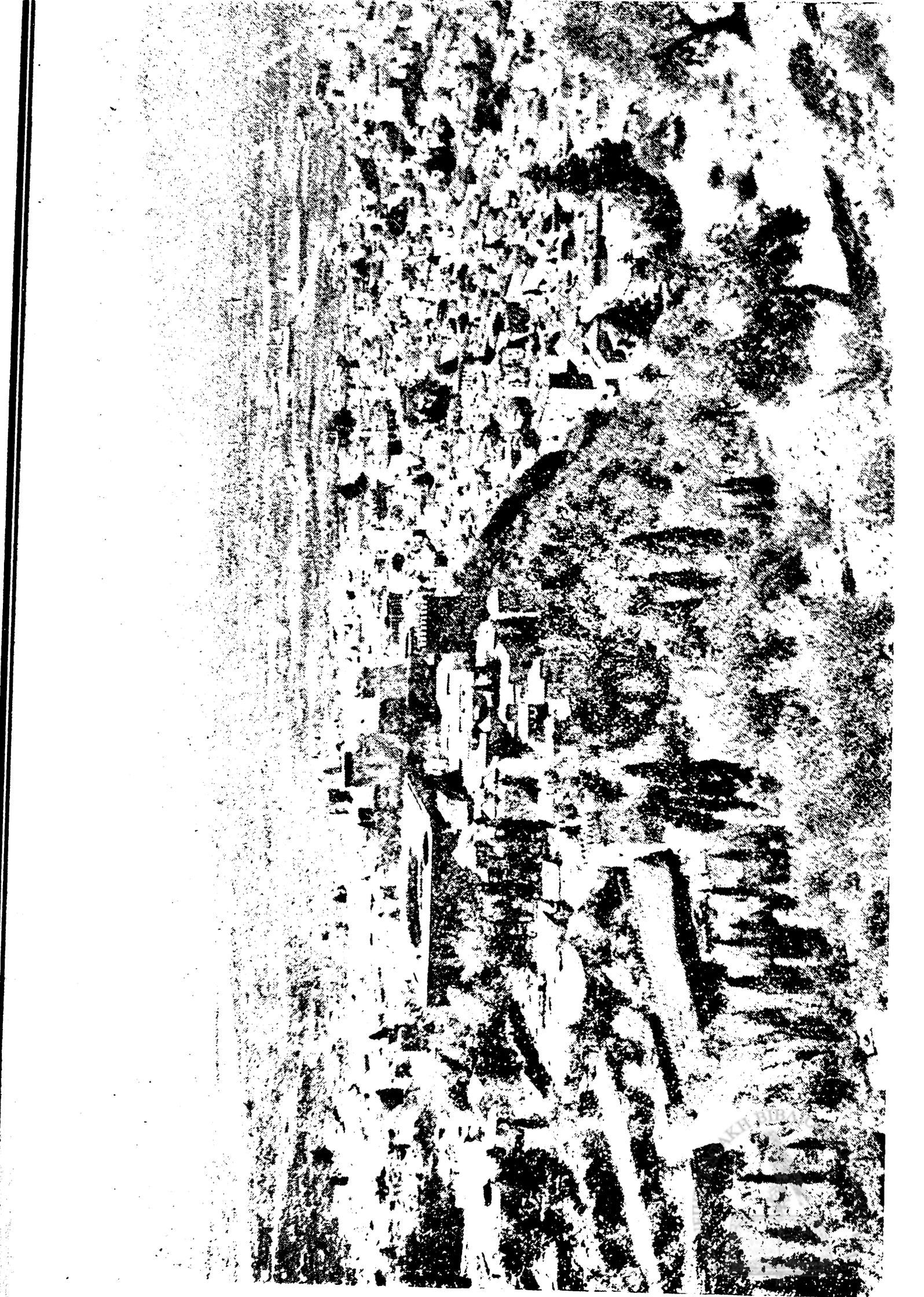
La première des relations de voyage qui soit d'abord aisé pour le lecteur français est celle qui fut rédigée, au cours du IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, par un Arabe de Siraf nommé Abou-Zeid Hassan. Celui-ci ne raconte pas ses propres voyages; sa relation est écrite d'après



les récits qu'il a recueillis de la bouche d'un marchand nommé Soleyman et d'un navigateur nommé Ibn Wahab. Abou-Zeid a fait preuve dans son récit d'un esprit critique assez avisé. Il sait que les voyageurs sont parfois enclins à abuser du privilège de ceux qui viennent de loin. Il se défie de leur excès d'imagination, de leur manque de mémoire, de leur désir d'étonner ou de mystifier; aussi arrive-t-il à dégager la vérité des récits qu'il a recueillis. Sa relation abonde en détails et en renseignements précieux sur les conditions dans lesquelles se fait le commerce entre les différents pays. Le défaut de son récit, c'est qu'il est confus et désordonné, qu'il divague ou revient en arrière, un peu comme une conversation à bâtons rompus. Tel qu'il est, il nous fournit, sur l'Inde et la Chine au IX<sup>e</sup> siècle, bien des faits intéressants.

Les relations entre l'Arabie, l'Afrique et l'Inde sont probablement fort anciennes; elles remontent sans doute jusqu'aux Phéniciens. Le roi Salomon dut probablement la splendeur de son règne aux relations avec les pays des épices, de l'or, de la soie et des pierres précieuses. Ces relations, activées encore par la conquête d'Alexandre, se sont maintenues sous les rois grecs, ses successeurs, et ont fait la richesse de villes comme Alexandrie et Séleucie. Pourtant les navigateurs phéniciens ou grecs avaient







(Ph. Boudot-Lamotte)

JÉRUSALEM. — Vallée du Cédron.



toujours été gênés dans leurs voyages par les moussons dont le régime leur était inconnu. C'est un navigateur romain qui apprit à utiliser les moussons pour se rendre du détroit de Bab-el-Mandeb vers l'Inde. Cette découverte donna un nouvel essor aux relations commerciales et permit aux navigateurs de s'avancer dès le iv<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ jusqu'à la Chine. Le rôle des Arabes dans ces relations avec l'Extrême-Orient va devenir, surtout après la conquête musulmane, un rôle de tout premier plan. Le port de Bagdad étant d'accès difficile, les kalifes créèrent un port nouveau sur la côte à Syraf. Les possessions arabes s'étaient très vite développées dans l'Inde. Sur les côtes de Cambaye ou de Malabar, ils avaient des comptoirs importants, comme Cambaye, Sourate. L'islamisme était pratiqué ouvertement dans l'Inde dès le ix<sup>e</sup> siècle, tout au moins sur la côte; l'intérieur du pays étant mieux défendu contre l'influence arabe par la jalousie des rajahs et l'intolérance des brahmanes. L'autorité du kalife est reconnue dans l'Inde, bien qu'en fait beaucoup d'émirs s'y soient rendus indépendants. Abou-Zeid lui-même nous rapporte que les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les rois de la terre qui sont hors de pair sont : 1<sup>o</sup> le roi des Arabes, le kalife de Bagdad, celui qui possède le plus de richesses, dont la cour a le plus d'éclat et qui



est de plus le chef de la religion sublime, au-dessus de laquelle il n'existe plus rien; 2° le roi de la Chine; 3° le roi des Romains (l'empereur de Constantinople); 4° le Balhara, prince des hommes à l'oreille percée, le plus puissant des princes de l'Inde. Ces princes, extrêmement nombreux, sont classés par le narrateur d'après l'amour qu'ils portent aux Arabes. Bien entendu, dans cette liste des princes puissants, ne figure aucun de ces souverains de l'Europe occidentale de qui la turbulence et la barbarie déchaînent d'interminables luttes dont le bruit ne parvient pas jusque dans l'Orient civilisé.

Abou-Zeid nous montre les navires arabes en route pour la Chine ou pour l'Inde partant du port de Syraf, longeant les côtes d'Oman, faisant escale à Mascate pour y faire provision d'eau douce et de moutons, ensuite à Koulam (au nord du cap Comorin); non loin de Madras il les fait s'arrêter également en un lieu surnommé Betoumah et où, d'après la légende, saint Thomas fut martyrisé et enseveli. Dans toute cette partie du trajet, le marchand Soleyman a fait de curieuses observations sur les poissons. Il prétend avoir vu un poisson, dont le dos s'orne d'une sorte de voile de navire, enlever avec sa queue les petits poissons qu'il précipitait dans son ventre. Il soutient aussi qu'il a vu pêcher des poissons longs de vingt coudées, à l'intérieur desquels on trouvait un



autre poisson de même forme qui en renfermait lui-même un autre. Le plus surprenant, c'est que les poissons ainsi emboîtés étaient tous vivants. Pour châtier la voracité de ces poissons énormes — probablement des requins — Dieu dans sa sagesse leur a donné un terrible ennemi : un poisson tout petit qui s'attache à l'oreille du gros jusqu'à sa mort. Ces poissons sont les protecteurs des navires et se fixent sur leur coque. A ces détails Soleyman en ajoute d'autres plus suspects. Il soutient avoir vu un poisson à face humaine voler au-dessus de l'eau, un autre monter au sommet des cocotiers et s'y nourrir de leur suc, et enfin un troisième, semblable à une écrevisse, se changer en pierre au sortir de l'eau et fournir un excellent collyre pour les yeux. En revanche, il a observé et décrit exactement un phénomène assez fréquent sur cette partie de son parcours : une trombe. « Quelquefois, dit-il, on aperçoit à la surface de la mer un nuage blanc qui couvre les vaisseaux de son ombre. Il sort du nuage une langue longue et mince qui vient s'attacher à la surface de l'eau de la mer, l'eau entre en ébullition et présente l'image d'un tournant. Si le tournant atteint un navire, il l'absorbe; ensuite le nuage s'élève dans les airs et il verse une pluie à laquelle se trouvent mêlées les impuretés de la mer. »

Des côtes longées par le navire dans cette



partie du trajet, Soleyman ne dit pas grand' chose. Sur l'Inde, en particulier, ses connaissances paraissent assez vagues. Il reste, qu'en dépit de son titre de Roi des Rois, le Balhara n'a sur les princes de l'Inde qu'une autorité assez faible. Il est frappé par l'aspect désertique d'une partie de l'Inde et par l'humidité chaude du climat qui est telle en été qu'elle fait, nous dit-il, pourrir la plante des pieds des habitants. Il reconnaît aux Hindous des qualités excellentes, en particulier leur mépris héroïque de la souffrance et de la mort, leur piété et le goût éclairé de leurs princes qui retiennent auprès d'eux des poètes, des astronomes et des devins. En revanche, il blâme leur corruption et leur passion pour un jeu assez analogue au jeu de tric-trac. Il nous a donné de cette passion des preuves péremptoires : « La fureur du jeu va jusqu'à leur faire jouer les doigts de leurs mains. Pendant qu'ils jouent, on tient à côté d'eux un vase contenant de l'huile de noix ou de l'huile de sésame. Le feu brûle en-dessous. Entre les deux joueurs est une petite hache bien aiguisée. Celui des deux qui est vainqueur prend la main de l'autre, la place sur une pierre et lui coupe le doigt avec la hache; le morceau tombe et en même temps le vaincu trempe sa main dans l'huile qui est alors extrêmement chaude et qui lui cautérise la main. Quand les joueurs se séparent, ils ont



quelquefois perdu tous leurs doigts. » Ce passage, outre qu'il inspire une répulsion physique, laisse rêveur le lecteur, qui se demande en combien de tronçons une semblable fureur du jeu peut arriver à faire débiter un malheureux corps humain, chez un peuple pour qui la douleur physique n'existe pas.

Soleyman est plus loquace et mieux renseigné en ce qui concerne les îles qui jalonnent cette partie de l'Océan Indien. Il signale l'existence d'un archipel, celui des Maldives (environ mille neuf cents îles). Ces îles minuscules, plantées de cocotiers, sont placées sous le gouvernement d'une femme. Les habitants fabriquent des tuniques sans couture qui sont assez recherchées. De plus, on trouve, sur les côtes de ces îles, de l'ambre en grande quantité. D'après Abou-Zeid, l'ambre croît au fond de la mer; il est arraché par les vagues et projeté sur le rivage sous forme de citrouilles ou de truffes. Le commerce, qui est assez actif, se fait au moyen d'une monnaie particulière. Les indigènes utilisent pour leurs paiements de menues coquilles appelées cauris. On se les procure en jetant à la mer un rameau de cocotier qui se couvre de coquilles. Heureux pays, où les crises monétaires devaient être ignorées ou facilement résolues !

La dernière de ces îles Maldives est l'île de Serendyb (Ceylan); Soleyman a signalé dans



cette île l'existence d'une montagne sacrée, le Pied-d'Adam, et surtout l'abondance des pierres précieuses, hyacinthes et rubis rouges, et aussi de l'or et des perles. Il a, sur l'origine des pierres précieuses, une idée qui lui est personnelle. Il pense qu'elles sont apportées, au moment du flux, par l'eau qui les fait couler à l'intérieur des cavernes, des grottes et des lieux où tombent les torrents. Il constate d'ailleurs qu'on les trouve aussi parfois dans la terre. C'est pourtant dans cette île au trésor que le marchand Soleyman apprit, au cours des funérailles d'un roi de l'île, le mépris des biens passagers de la terre. Voici le curieux récit qu'il nous a fait de cette cérémonie. « On le traîne sur un char très près du sol, le corps est attaché derrière le char de manière à ce que l'occiput de la tête touche la terre et que les cheveux ramassent la poussière. En même temps une femme, tenant à la main un balai, chasse la poussière sur la figure du mort et crie ces mots : « O hommes, cet homme était votre roi, hier encore il vous gouvernait et ses ordres étaient exécutés par vous. Voilà où il est réduit, il a dit adieu au monde et l'ange de la mort s'est saisi de son âme. Ne vous laissez donc plus séduire par les plaisirs de cette vie. » Le corps du roi est ensuite brûlé et ses cendres jetées au vent. Ses veuves peuvent se brûler avec lui, mais elles n'y sont pas obligées. »



Après l'île de Serendyb, Soleyman a visité l'île Al-Ramny, fort riche, elle aussi, avec ses éléphants, ses bambous, ses camphriers, ses mines d'or. Mais il semble qu'au fur et à mesure que l'on avance, les mœurs deviennent plus cruelles. Parmi les indigènes de l'île Al-Ramny, un jeune homme ne peut prétendre à épouser une jeune fille que s'il se présente, tenant entre les mains le crâne d'un ennemi tué par lui. Soleyman signale même plus au sud l'existence de deux îles peuplées d'anthropophages.

Ayant dépassé Ceylan, les navires arabes traversaient le golfe du Bengale sans le remonter jusqu'au fond et arrivaient à Malacca et aux îles de la Sonde. Soleyman paraît avoir visité au moins l'île de Sumatra, qu'il appelle le pays du Zabedj. Ce pays est gouverné par un maharadjah qui règne sur plusieurs îles très riches. Il a une singulière façon de placer ses économies. Il fait jeter tous les jours dans un étang qui dépend du palais royal une brique d'or pur, que l'eau vient recouvrir au moment du flux. Il fallait au maharadjah une très grande confiance en l'honnêteté de ses sujets, appuyée sans doute sur une législation sans tendresse pour les voleurs, pour précipiter tant de richesses dans cet étrange coffre-fort.

De Sumatra par un lieu que Soleyman appelle Sender-Foulah ou les portes de la Chine (pro-



bablement le détroit de Malacca), les navigateurs pénètrent dans les eaux chinoises et se rendent après un mois de marche dans une ville qu'ils appellent Khan-Fou, la même que Marco Polo appellera plus tard Gampou. Cette ville devait être située au nord de Canton sur la rivière Kiang sur l'emplacement du port de Hang-Tchéou-Fou. C'est sur la Chine qu'Abou-Zeid a recueilli de Soleyman et d'Ibn Wahab le plus grand nombre de renseignements. Dès l'an 758 de l'ère chrétienne, on trouvait des Arabes établis à Canton. Le christianisme même y avait été introduit par des chrétiens nestoriens. Au moment où nos voyageurs visitent la Chine, elle est placée sous l'autorité, d'ailleurs précaire, de princes de la dynastie Tchang. La Chine est à cette époque un pays tranquille, où s'épanouit une antique civilisation, étrangement moderne par certains côtés. Le souverain qui, en théorie, est un souverain absolu, ne se montre à son peuple que tous les dix mois, parce que, explique-t-il lui-même, « si mon peuple me voyait fréquemment, il n'aurait plus de considération pour moi ». Il justifie son despotisme par cette affirmation : « Le peuple n'ayant aucune notion de la justice, la force seule peut lui apprendre à vous respecter. » Ce despotisme est d'ailleurs tempéré par l'esprit philosophique du souverain qui, mystérieusement relégué dans son palais,



ne laisse pas pourtant de se montrer très débonnaire à l'égard de ceux qu'il autorise à l'approcher. Ibn Wahab a raconté une entrevue qu'il a eue avec ce souverain. Au cours de l'entretien, le roi lui montre une série de portraits de prophètes qui semblent lui inspirer une grande vénération. Ibn Wahab reconnaît au passage Noé dans son arche, Moïse, Jésus, Mahomet et des prophètes de l'Inde et de la Chine. Cet éclectisme religieux pratiqué en Chine au IX<sup>e</sup> siècle a de quoi surprendre et ravir. L'entretien entre l'empereur et le voyageur également érudits, après avoir abordé la question du déluge, se termine par une discussion sur l'âge du monde. Ce souverain affable et philosophe offre à ses sujets un moyen inédit d'avoir recours à sa justice. Au-dessus de la tête des gouverneurs qui le représentent dans les provinces, est placée une cloche, reliée à une corde dont l'extrémité pend dans la rue. Tout homme qui estime avoir été lésé a le droit de venir tirer la corde. Toutefois, pour éviter que la cloche ne sonne au malheureux gouverneur un carillon ininterrompu, on a pris un certain nombre de mesures destinées à inviter les plaignants à mûrement réfléchir avant de saisir la corde. Tout plaignant est d'abord mis en prison pendant deux mois. Si au bout de ces deux mois, ayant tout bien pesé, il retire sa plainte, il reçoit en manière d'avertissement



cinquante coups de bâton. S'il la maintient, et qu'elle soit injustifiée, il est mis à mort, mais en revanche, s'il peut prouver le bien-fondé de sa demande, justice lui sera rendue, quel que soit le rang de sa partie. L'empereur habite dans sa capitale, Khomdan. La ville est propre et agréable, elle est divisée en deux parties par une rue. La partie droite est réservée à l'empereur et à tous ceux qui tiennent au gouvernement. Les rues, traversées par des ruisseaux, plantées d'arbres, sont bordées de beaux hôtels où vivent les grands dignitaires. Dans la partie gauche, située au couchant, se trouvent les magasins, les marchés. Le matin, avant que le jour se lève, les intendants et les domestiques de la cour se rendent dans la partie gauche, font leurs emplettes, puis ils rentrent dans leurs quartiers et on ne les revoit plus de la journée.

La Chine est un pays sagement administré dans cette époque lointaine. Les représentants de l'empereur dans les provinces, gouverneurs ou eunuques, ont été choisis pour leurs vertus. Ibn Wahab insiste sur l'importance que le gouvernement et l'administration de la justice attachaient à faire choix de personnes « qui eussent donné des garanties d'un savoir suffisant, d'un zèle sincère, d'un amour de la vérité à toute épreuve, d'une volonté bien arrêtée de ne pas sacrifier le bon droit en faveur des per-



sonnes en crédit, d'un scrupule insurmontable à l'égard des biens de famille et de tout ce qui se trouvait sous leur main ». Des fonctionnaires ainsi choisis, surtout si l'on ajoute qu'ils ne sont pas promus avant que la quarantaine leur ait apporté expérience et pondération, devaient assurer à leurs administrés une paisible félicité.

Nous avons la surprise d'apprendre que, dans la Chine de cette époque, l'instruction est obligatoire : tout le monde apprend gratuitement à lire et à écrire. Les indigents sont soignés aux frais de l'Etat, sans même avoir besoin de recourir à un médecin. On dresse en certains endroits des pierres de dix coudées, gravées en creux, portant un tableau des différentes maladies avec leurs remèdes. Les pauvres reçoivent les médicaments aux frais du trésor. Les vieillards, eux aussi, sont l'objet de la sollicitude de l'Etat. Le Chinois paie un impôt, la capitation, de dix-huit à quatre-vingts ans. A partir de cet âge, il reçoit à son tour une pension. Enfin l'empereur exerce, en cas de crise ou de famine, une influence régulatrice. « Quand les denrées sont chères, le sultan tire des vivres de ses magasins et les vend à un prix inférieur qui fait baisser les cours. »

La Chine est divisée en plus de deux cents métropoles, gouvernées au nom de l'empereur par un prince et par un eunuque. On n'appelle



villes que les cités qui ont le djadjem. Le djadjem est une sorte de trompette qui s'entend à plusieurs milles de distance. Chaque ville a quatre portes, chaque porte cinq djadjems et des tambours pour rendre hommage au souverain et rendre compte des heures du jour et de la nuit.

La Chine est en outre, à cette époque, un pays fertile et bien cultivé. La culture la plus répandue est le riz, qui sert de nourriture à la plus grande partie de la population, et dont on tire une sorte de boisson fermentée, mais on y trouve en outre des fruits : la pomme, la pêche, le citron, la grenade, le coing, la poire, la banane, le melon, la figue, le raisin, le concombre, le lotus, la noix, l'amande, l'aveline, la pistache, la prune, la sorbe et la noix de coco. Le palmier y est rare, mais on y trouve, en revanche, de la canne à sucre.

Les relations commerciales entre la Chine et les autres pays sont très actives. Les navires arabes y apportent de l'ivoire, de l'encens, des lingots de cuivre, des carapaces de tortues et des cornes d'une sorte de buffle, avec lesquelles les Chinois font des ceintures. Ils en emportent les soieries précieuses et les poteries. Les échanges se font au moyen d'une monnaie de cuivre lourde et encombrante, pour ne pas trop tenter les voleurs. Les pièces, percées d'un trou, sont enfilées par mille sur une ficelle.



Toutes les cent pièces, on fait un nœud à la ficelle.

Le peuple chinois a d'éminentes vertus; il est poli, accueillant; sa bonne foi dans les transactions commerciales est parfaite, il est travailleur et merveilleusement ingénieux. Il sait fabriquer des poteries d'une finesse extrême, ourdir d'inimitables soieries féeriquement brodées. En même temps que son habileté, Ibn Wahab loue sa conscience professionnelle dont il nous donne un très joli exemple : « Quand un ouvrage est fini, l'auteur le porte au gouverneur, demandant une récompense pour les progrès qu'il a fait faire à son art. Aussitôt le gouverneur fait placer l'objet à la porte de son palais et l'y tient exposé pendant un an. Si, dans l'intervalle, personne ne fait de remarques critiques, le gouverneur récompense l'artiste et l'admet à son service. Mais, si quelqu'un signale quelque défaut grave, le gouverneur renvoie l'artiste et ne lui donne rien. Un jour, un homme représenta sur une étoffe de soie un épi sur lequel était venu se poser un moineau. Personne, en voyant la figure, n'aurait douté que ce ne fût un véritable épi et qu'un moineau était en effet venu se poser dessus. Enfin un bossu vint à passer et critiqua le travail. Le bossu dit : « C'est un fait admis par tout le monde, sans exception, qu'un moineau ne pourrait pas se poser sur un épi sans



le faire plier; or, l'artiste a représenté l'épi droit et sans courbure : c'est une faute. » L'observation fut trouvée juste et l'artiste ne reçut aucune récompense. Les Chinois sont en outre un peuple fort hospitalier. Voyager en Chine au IX<sup>e</sup> siècle représentait une aventure bien moins périlleuse qu'aujourd'hui. Les voyageurs circulent munis de deux billets, l'un délivré par le gouverneur de la province où ils se trouvent, l'autre par l'officier eunuque. Le billet du gouverneur contient le nom du voyageur, ceux des gens de sa suite, leur âge, leur nationalité. Le billet de l'eunuque indique l'état des biens du voyageur, les marchandises ou les sommes d'argent qu'il porte avec lui. Sur toutes les routes se trouvent des agents chargés de viser ces deux passeports. Ils écrivent dessus : « A passé ici un tel, fils d'un tel, telle profession, tel jour, tel mois, telle année, ayant tels objets avec lui. » Si un voyageur meurt en route ou subit un dommage quelconque, on établit tout de suite dans quelles circonstances; on lui fait rendre ses biens ou on les rend à ses héritiers. C'est peut-être cet agrément des voyages en Chine qui a introduit quelque partialité dans les jugements formulés par Ibn Wahab et par Soleyman sur le caractère du peuple chinois. Il y a pourtant une légère ombre sur le tableau qu'ils nous en ont fait. Les deux voyageurs ont deviné la cruauté de la race chinoise. Fils d'une



race qui certes n'affecte point de sensiblerie devant les spectacles sanglants, ils ont été pourtant un peu effrayés du raffinement des supplices réservés à certains criminels, aux voleurs par exemple. L'un d'eux affirme même que les Chinois mangent de la chair humaine et qu'elle est vendue publiquement dans les marchés.

Si les deux navigateurs arabes dont nous parlons paraissent avoir une réelle estime pour le caractère des Chinois, ils ont en revanche observé leurs mœurs avec une curiosité un peu dégoûtée. Ibn Wahab note, par exemple, que les Chinois ne se piquent pas de propreté, qu'ils ne font pas leurs ablutions avec l'eau, mais s'essuient simplement avec du papier; on sent fort bien qu'il fait un grand effort pour ne pas blâmer comme il se doit un si grave manquement à une des prescriptions essentielles du Coran. Les Chinois portent les cheveux longs, pour dissimuler la difformité de leur tête qu'on n'arrondit pas à la naissance de l'enfant, de peur de lui altérer le cerveau et de lui faire perdre le sens commun. Leurs femmes sortent la tête découverte et ornée de peignes qui peuvent être au nombre d'une vingtaine. Ils sont toujours vêtus de robes de soie qui sont parfois d'une admirable finesse.

Sur la religion des Chinois à cette époque, nous ne trouvons malheureusement dans la relation d'Abou-Zeid que d'assez vagues rensei-



gnements. Tantôt il dit que le principe en est dérivé de celle des Indiens parce que les deux peuples croient à la métempsyose, tantôt qu'elle est semblable à celle des mages perses. Les voyageurs ont été frappés surtout par l'importance donnée en Chine au culte des morts. Quand un Chinois meurt, il n'est enterré que le jour anniversaire de sa mort — jusque-là, on le place dans une bière et on le recouvre de chaux, que l'on remplace par de l'aloès ou du camphre pour les morts d'un rang éminent. On place auprès de lui de la nourriture qu'il consomme pendant la nuit. Le deuil des morts dure trois ans et s'accompagne de cérémonies ruineuses pour les pauvres gens. Ceux qui négligent les honneurs dus aux défunts sont énergiquement rappelés à la piété par les vivants, au moyen de nombreux coups de bâton. Avec une vigueur qui marque à quel point l'esprit scientifique est déjà développé chez les Arabes, Ibn Wahab note que les Chinois n'ont pas de science proprement dite, bien qu'ils aient quelques médecins habiles, ou plutôt des chirurgiens dont la cautérisation est le procédé favori.

La relation d'Abou-Zeid nous laisse entrevoir que le bel ordre qui régnait dans la Chine autour de 850 n'a pas tardé à être troublé. Un rebelle Banchoua va se dresser contre la dynastie légitime. En 878, il assiégera Khan Fou, s'en



emparera et passera les habitants par les armes. Cent vingt mille musulmans, chrétiens, juifs et mages, sans compter les indigènes, périront dans le massacre. Le rebelle assiègera l'empereur dans Khomdan, sa capitale, et l'obligera à s'enfuir sur les frontières du Thibet. L'empereur détrôné appellera à son aide la peuplade turque des Tagazgaz. Le rebelle sera, à son tour, battu et tué, mais les troubles et les désordres qui marqueront cette révolution interrompent, pour un temps assez long, les relations commerciales entre la Chine et les pays musulmans, et provoqueront une crise durement ressentie par les riches marchands d'Oman et de Syraf.

Au delà de la Chine, Abou-Zeid signale l'existence de pays qu'il ne connaît que par ouï-dire. Au Sud, ce qu'il appelle le pays des Tagazgaz (sans doute le Thibet), et, vers l'Orient, les îles Syla (le Japon). D'après lui, aucun navigateur ne les a visitées; il croit seulement savoir qu'elles sont peuplées par des hommes blancs et qu'on y trouve des faucons également blancs. Il affirme que les mers de l'Inde et de la Chine communiquent avec la Méditerranée par le nord de la Chine, la Caspienne, la Mer Noire et le canal de Constantinople.

Outre le récit des voyages vers l'Inde et la Chine, nous trouvons, dans la « Chaîne des



Chroniques » d'Abou-Zeid, un passage assez bref sur ce qu'il appelle les pays du Zendj, c'est-à-dire ceux qui se trouvent à droite du navire qui traverse le golfe Persique pour se rendre dans l'Inde ou la Chine. La description de ces régions semble avoir été placée là pour faire ressortir par contraste la magnifique richesse des pays d'Extrême-Orient. L'auteur de la relation résume ainsi son impression sur les pays de l'Inde ou de la Chine : « Les mers de ces pays recèlent dans leur sein la perle et l'ambre et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les animaux portent à leur bouche l'ivoire, la terre produit l'ébène, le bois de brésil, le bambou, l'aloès, le camphre, la muscade, le girofle, le santal et les autres substances parfumées ou d'une odeur saisissante, les oiseaux sont le perroquet et le paon, les bêtes qu'on y chasse sont la civette et la chèvre produisant le musc. On n'en finirait pas si on voulait énumérer tous les avantages qui distinguent ces contrées. » A cette abondance, à ce chatolement parfumé, s'opposent les côtes désertiques, les rivages semés d'écueils des pays situés à l'Ouest. Pays infortunés dont Abou-Zeid nous dit sommairement : « Rien de bon au fond de l'eau ni à la surface. » Il mentionne cependant l'îlot de Socotora, peuplé, d'après lui, depuis la conquête d'Alexandre, de colons grecs convertis plus tard au christianisme. L'île



de Socotora produit l'aloès et le sahr, sorte de drogue de premier ordre, sans laquelle un médicament ne saurait être complet. La mer de ces régions baigne les côtes de l'Arabie méridionale, le Yemen jusqu'à Aden, ensuite celle du pays des Abyssins, farouche pays, qui fournit aux commerçants des peaux de panthères. En général, à cette époque, les navires de Syraf n'osent pas s'aventurer sur la Mer Rouge.

Tels sont les principaux renseignements que nous pouvons tirer du récit un peu touffu d'Abou-Zeid. Un peu après les voyages de Soleyman et d'Ibn Wahab, en l'an 980 après Jésus-Christ, une mission fut envoyée par les kalifes vers les pays de la Russie méridionale, nouvellement convertis à l'islamisme. La mission fut commandée par Ibn-Fozlan. Le récit qu'il en a laissé est curieux, parce qu'il nous permet d'apercevoir, dans ces temps éloignés, des rapports très nets entre les races et les civilisations de cette partie de l'Europe et les races et civilisations asiatiques. D'après lui, ceux qu'il appelle les Bulgares ou les Russes sont un peuple à la peau claire, de haute taille, de civilisation extrêmement primitive. Leurs mœurs sont rudes et sanguinaires, leur éducation est surtout guerrière. Ibn Fozlan a été frappé aussi par leur fatalisme et leur tendance à la superstition. Le passage le plus coloré de son récit est celui dans lequel il nous décrit les vieilles



coutumes funéraires de ces régions. Le défunt est incinéré trois jours après sa mort. Ses biens ont été partagés en trois parts. Une part est donnée à sa famille, la deuxième est consacrée à l'achat de vêtements; avec la troisième, on se procure des boissons enivrantes dont il est fait grand usage au cours des funérailles. Le corps est placé sur un bateau tiré à terre et entouré de piles de bois. Il est lavé, revêtu de riches vêtements et disposé sur un banc par une vieille femme, surnommée l'ange de la mort. On place auprès de lui des boissons, des nourritures, ainsi qu'un chien coupé en deux. Une personne de sa famille doit mourir avec lui. Ibn Fozlan a vu immoler ainsi une jeune fille qui paraissait d'ailleurs accepter assez joyeusement son sort. Après avoir absorbé une boisson alcoolisée, la victime pénètre dans le bateau pendant que les assistants frappent sur des boucliers pour étouffer ses cris. L'ange de la mort tue la victime en l'étranglant et en lui enfonçant un couteau entre les côtes. Ensuite, le plus proche parent du mort allume le bûcher en tournant le dos. On jette dans le bûcher deux chevaux qui ont été préalablement chassés en rond autour d'une tente, jusqu'à ce qu'ils soient trempés de sueur, ainsi que deux bœufs, un coq et une poule. Nous trouverons, dans le récit des voyages d'Ibn Batoutah, une description de cérémonies funèbres en Chine qui, par



certaines détails, rappelle curieusement le tableau tracé par Ibn Fozlan.

A peu près vers la même époque (moitié du x<sup>e</sup> siècle), un voyageur poète, Aboul-Hassan-Ali, plus connu sous le nom de Massoudi, visita l'Espagne, l'Inde, la Chine, Madagascar, la Perse, certains ports de l'empire grec et l'Afrique du Nord. Malheureusement, une grande partie de son œuvre est perdue. Il n'en subsiste qu'un abrégé sous le titre: « Les Prairies d'or ». Bien qu'il soit un grand voyageur, un savant géographe et un historien érudit, Massoudi n'oublie jamais qu'il est aussi un poète. C'est ainsi que son ouvrage débute par un récit de la création du monde où sont décrits les sept ciels créés par Dieu. Le premier est d'émeraude, le deuxième d'argent, le troisième de rubis, le quatrième de perles, le cinquième d'or, le sixième de topaze, et dans le septième qui est de feu, les anges, debout sur un pied, chantent la gloire du Dieu tout-puissant. Le cadre du récit fait par Massoudi (l' « Abrégé des merveilles ») est légendaire, peut-être contient-il le souvenir de faits historiques déformés. Il nous raconte l'histoire d'un conquérant amalcite, Wélid qui, poussé en avant par un mal terrible, parcourait la terre à la recherche d'un remède. Après avoir pris la Syrie, il s'empara de l'Égypte et conçut l'idée de remonter le Nil jusqu'à sa source. Après une



minutieuse préparation, Wélid se dirigea vers le Sud, traversa des régions peuplées de nègres, un pays où l'or abondait. Il découvrit ensuite un lac où se déversaient les eaux de rivières descendant des monts de la Lune et formant deux fleuves qui viennent se perdre dans le lac. Massoudi a fort bien aperçu le rapport entre l'existence de ce lac régulateur et les crues du Nil dont il a laissé une remarquable description. Le roi Wélid ayant voulu se rendre compte de ce qu'il y avait derrière les monts de la Lune en fit l'ascension, mais il ne découvrit au delà qu'une mer de poix noire et fétide. Le géographe peut encore trouver dans l'œuvre de Massoudi d'autres indications utiles. Il est le premier à faire mention de la mer d'Aral; il connaît assez peu l'Europe, mais il a visité en détail la région du Caucase et vu flamber les incendies permanents des environs de Bakou.

A ces récits de voyage dus à des marchands ou à des missionnaires officiels, il faudrait joindre le récit très connu d'un pèlerinage aux lieux saints dû au pèlerin espagnol Ibn Djobeir.

Né à Valence vers 1150, il avait fait de bonnes études de droit et de littérature à Ceuta et à Grenade. Il devint secrétaire particulier d'un prince almohade qui régnait alors à Grenade. Il fit trois pèlerinages en Orient. Le premier fut entrepris dans de curieuses circons-



tances. Un jour son maître, qui avait bu en dépit de la sévère interdiction du Coran, lui présenta une coupe de vin. Ibn Djobeir scandalisé la repoussa avec horreur, mais son maître, rendu furieux par la boisson, s'écria : « Tu vas en boire et même sept fois. » Craignant de l'irriter encore par un refus, Ibn Djobeir céda et but les sept coupes. Son maître les lui présenta ensuite pleines d'or. Ibn Djobeir versa l'or dans son sein, mais, désireux de se purifier et de sanctifier l'or qui avait payé son péché involontaire, il entreprit un voyage à La Mecque. Ibn Djobeir n'est ni un grand savant ni un poète, ce n'est pas non plus un aventurier féru de vie mouvementée et dangereuse. Il apparaîtrait plutôt comme un bureaucrate timide et timoré. Mais aussi il ne se laisse pas emporter par son imagination; ses remarques et ses observations, si elles sont sans grande envergure, sont d'une méticuleuse exactitude. Il note avec précision les jours, les heures de départ, les lieux par lesquels il a passé. Ayant traversé Gibraltar, les pèlerins ont passé en vue des îles Baléares; non loin des côtes de Sardaigne, ils sont pris par une tempête et font escale dans un port du Sud de cette île. Après une navigation mouvementée, ils arrivent à Alexandrie où ils ont affaire à des douaniers, dont la conscience professionnelle excessive leur vaut d'abord plusieurs heures de séjour



dans des bâtiments surchauffés, ensuite le désagrément de voir leurs bagages débarqués dans le plus grand désordre et fouillés avec minutie, mais sans précautions ni délicatesse. Enfin, après avoir subi toutes sortes de vexations, payé des taxes très lourdes et juré solennellement qu'ils ne transportaient pas autre chose que ce qui avait été soumis à l'inspection, ils peuvent remettre à la voile. Cette scène amusante et vivante est de nature à consoler un peu le voyageur moderne qu'exaspèrent les visites douanières, en lui montrant que ces formalités sont un mal vénérable tout au moins par son ancienneté. Parti d'Alexandrie en avril 1183, Ibn Djobeir est passé par le Caire, puis il a traversé le désert pour s'embarquer sur la mer Rouge et se rendre par Djeddah à La Mecque. La description qu'il a donnée de la sainte mosquée a été reprise presque trait pour trait par Ibn Batoutah; aussi ne nous y arrêterons-nous pas. Après La Mecque, Ibn Djobeir visite Médine et il nous fournit sur cette ville sainte quelques détails qui ne figurent pas dans la relation d'Ibn Batoutah; voici par exemple décrite avec la minutie qui le caractérise la tombe du Prophète : « Le sépulcre vénéré se trouve à l'extrémité orientale de la face méridionale de la mosquée. Il a cinq angles et cinq côtés irréguliers; un de ces côtés est orienté vers La Mecque. La tombe est revêtue de marbre magni-



fique et artistement ciselé jusqu'à peu près le tiers de sa hauteur; au-dessus s'étend une épaisse couche de musc et d'essences précieuses que la piété des fidèles a accumulée là au cours des âges, pour honorer un Prophète qui eut un vif amour des parfums. La paroi qui surmonte le sépulcre jusqu'au faite de la mosquée est faite d'une sorte de treillage de bois. La tombe est recouverte d'un voile bleu semé de blancs dessins géométriques : carrés, octogones, cercles cernés de points blancs. Auprès du Prophète, on a enseveli la tête d'Abou Bekr et celle d'Oman, devant lesquelles le fidèle doit se prosterner. »

De Médine, par Koufah et Hillah, Ibn Djobeir se dirige vers l'Euphrate et visite Bagdad, en mai-juin 1184. La ville est encore au pouvoir des kalifes abbassides et pourtant notre pèlerin nous dit que les yeux de la calamité se sont tournés vers elle et qu'elle n'est plus que le spectre d'elle-même. Son seul charme est fait de la fraîcheur de l'air, de la douceur de l'eau du Tigre et de la dangereuse beauté de ses femmes, qui expose le voyageur aux séductions de l'amour. Sa population inspire peu d'estime à Ibn Djobeir; il lui reproche une humilité hypocrite, déguisant une insupportable vanité qui se traduit par le dédain absolu des faits, gestes et paroles de l'étranger qui y est d'ailleurs impitoyablement exploité et traité



sans courtoisie. La ville est divisée en deux parties par le Tigre. La partie occidentale est déjà ruinée sans doute par les invasions turques; elle étend lamentablement le long du fleuve ses dix-sept quartiers dévastés, ses restes de bains et de mosquées. C'est pourtant dans cette partie de la ville que se trouve le palais du kalife commandeur des Croyants. Bien qu'il ait conservé ses titres prestigieux, son autorité semble bien diminuée. Il paraît être prisonnier dans son palais splendide couronné de belvédères, environné de jardins magiques; il est honoré et sans doute aussi surveillé par une foule de pages, d'eunuques et d'émirs turcs. La réalité du pouvoir semble être aux mains d'un personnage qu'Ibn Djobeir appelle un vice-vizir, lui aussi, sans doute, Turc d'origine. Il a confisqué, en même temps que l'autorité politique, une part de l'autorité religieuse, puisqu'on dit la prière en son nom dans les mosquées. Souverain déchu qui sent venir la ruine totale, ce kalife Aboul' Abbas traverse le récit d'Ibn Djobeir comme une mélancolique apparition. On ne le voit à peu près jamais en public. Pourtant Ibn Djobeir l'a vu traverser le fleuve en barque. Il a à peu près 25 ans, il est de taille moyenne et de belle prestance; son visage est blanc et orné d'une barbe rousse, il est vêtu à la turque d'un vêtement blanc brodé d'or et d'une coiffure dorée recouverte d'un



voile noir. Le peuple bénit son nom, parce qu'il a l'amour de la justice et qu'il dote généreusement les nombreux hôpitaux de la ville.

Après un séjour d'un mois à Bagdad, Ibn Djobeir part pour Mossoul, cité antique et imposante, qui dresse sa massive et fière silhouette crénelée et hérissée de tours non loin des ruines de l'antique Ninive.

Ibn Djobeir n'y séjournera pas longtemps, il se dirigera par Nasibin, Harram vers Alep dont le nom est féminin, nous dit-il, parce qu'il a toutes les grâces d'une pure jeune fille. L'entrée en Syrie semble avoir donné de vives joies au pèlerin. Le pays est rafraîchi par le voisinage des montagnes, bien arrosé; cultivé avec soin il est d'une étonnante fertilité. Les auberges qui accueillent le voyageur sont de véritables forteresses. Mais hélas! tant de beauté se trouve souillée par la présence des Francs, infidèles abhorrés. Sur l'autre flanc du Liban, Antioche, Laodicée sont entre leurs mains impies. Retranchés sur certains contreforts du Liban, ils désolent Hamah et Emesse par leurs incursions. Après avoir traversé ces deux dernières villes, Ibn Djobeir arrive à Damas.

Damas, c'est le paradis de l'Orient, la plus belle des villes, ornée de fleurs dont le parfum vivifie l'esprit, vêtue de la robe de brocart de ses jardins qui l'entourent comme le halo entoure la lune et la contournent comme le calice



contourne la fleur. L'eau sourd de partout, l'ombre est plus dense et plus fraîche qu'ailleurs et la ville justifie amplement le dicton arabe : « Si le paradis est sur la terre, il est à Damas; s'il est au ciel, il rivalise de gloire avec lui. » Nous n'emprunterons pas à Ibn Djobeir sa description de Damas; nous la trouverons reproduite, parfois sans beaucoup de scrupules, dans la relation d'Ibn Batoutah.

Sur cette ville bénie règne un sultan envoyé par Dieu dans sa miséricorde pour châtier ses ennemis : c'est le sultan Saladin. Il mène contre les Francs, ses voisins, une dure lutte; sa bravoure est magnifique, sa résistance invincible. Son peuple loue sa mansuétude, sa générosité, son habileté à résoudre les questions épineuses. Ibn Djobeir a vu avec joie l'avant-garde de l'armée de Saladin revenir vers Damas victorieuse des Francs, ployant sous le butin et ramenant des prisonniers chrétiens.

Il se dispose, non sans répugnance, à entrer dans la Syrie franque. Il se dirige vers Saint-Jean-d'Acre, où il compte s'embarquer sur un navire chrétien. Il voit avec surprise dans beaucoup des pays qu'il traverse chrétiens et musulmans vivre paisiblement face à face, partager les produits du sol et laisser se mêler leurs troupeaux. Il constate que les chrétiens ne molestent pas les musulmans; leurs douaniers même sont courtois et n'exercent ni violences ni vexa-



tions; certains de ses coreligionnaires louent l'équité des conquérants. La crainte de le voir se laisser séduire et entraîner à adopter des doctrines impies étreint son cœur pieux, et soulève en lui une ire qui s'emporte jusqu'à traiter de « porc » le roi de Saint-Jean-d'Acre, que Dieu a déjà châtié d'ailleurs en lui envoyant l'éléphantiasis.

La ville de Saint-Jean-d'Acre (« que Dieu extermine l'envahisseur et la redonne aux musulmans », souhaite Ibn Djobeir) est le lieu où se rencontrent navires et caravanes; c'est la capitale commerciale de l'Asie Mineure. La foule y est telle qu'on a peine à poser ses pieds, mais elle brûle de la flamme de l'incroyance et de l'impiété. Elle regorge de chrétiens dont la présence est une souillure et l'Islam pleure sa perte de ses yeux gonflés de larmes. Les mosquées y sont devenues des églises et les minarets des campaniles. Pour ne pas prolonger son séjour dans ce lieu de perdition, Ibn Djobeir, en attendant le vaisseau qui doit l'emmener, pousse une pointe jusqu'à l'ancienne Tyr où les Francs se sont également retranchés dans une position imprenable. Le pèlerin y assiste au spectacle d'un grand mariage chrétien. La pompe de ces noces lui a inspiré une curiosité admirative dont il se repent immédiatement en demandant à Dieu de le préserver des séductions de ce monde. Il revient à Acre où il doit encore



attendre pendant douze jours que le vent se lève. Il s'embarque enfin avec des chrétiens qui reviennent d'un pèlerinage à Jérusalem. Chrétiens et musulmans campent sur deux parties différentes du bateau et s'observent avec une curiosité hostile. La traversée est dure, la mer endiablée et furieuse, le temps glacial, le navire perd sa route, les provisions manquent, les pèlerins meurent, le désespoir s'empare des plus énergiques, lorsque, après plus d'un mois de navigation, ils voient poindre enfin la côte de Sicile où, après mille difficultés, ils débarquent comme des morts sortis de leur linceul. Le 6 décembre 1184, le navire remonte vers les côtes de la Calabre où il débarque les pèlerins chrétiens qui s'empressent de vendre fort cher aux musulmans ce qui leur reste de provisions de route. Ils reviennent ensuite vers la Sicile. Au large de Messine, leur navire est mis en pièces par une tempête furieuse. Grâce à la protection du roi de Sicile, Guillaume II, ils peuvent débarquer sans être inquiétés. Ibn Djobeir regarde d'un œil d'envie cette région merveilleusement fertile, petite-fille de l'Andalousie, qui a été arrachée à l'empire musulman. Ils vont en barque vers Palerme où il constate avec joie que la domination musulmane est encore inscrite sur le brun visage des femmes qui parlent arabe et sortent voilées.

Après avoir encore traversé Trapani, il se



rembarque pour l'Espagne, aborde à Carthagène et, le 25 avril 1185, il rentre dans sa demeure de Grenade après deux ans et trois mois et demi de voyage.

Le récit d'Ibn Djobeir fourmille en détails pittoresques et savoureux. Il est un peu alourdi par d'innombrables parenthèses, où l'auteur appelle alternativement la bénédiction de Dieu sur les fidèles de Mahomet et sa colère sur leurs ennemis. La piété d'Ibn Djobeir, facilement alarmée devant l'ombre même d'un péché, lasse un peu le lecteur, de même que ses formules laudatives un peu exagérées et monotones, mais ces défauts même parachèvent la couleur de son récit.



## IV

### LE « VOYAGEUR PAR EXCELLENCE » DES ARABES ET DES PERSANS.

Un homme domine tous ces voyageurs, Ibn Batoutah. Originaire de Tanger, il quitte à vingt-deux ans son pays natal, et pendant un quart de siècle parcourt les routes du monde oriental et africain. C'est un homme religieux, mais tolérant, curieux, savant, perspicace, brave et artiste. Il a vécu, vraiment, l'épopée du voyage.

« J'étais avec eux dans ce jardin où le cheikh Abou Abdallah nous a réjouis par le récit de ses voyages. Dans cette occasion, j'écrivis exactement les noms des personnages illustres qu'il avait vus pendant ses pérégrinations et nous profitâmes de plus d'une manière de ce qu'il nous dit d'admirable. Un bon nombre de notables de la ville de Grenade se trouvaient en notre compagnie, parmi eux était l'excellent poète... » Ainsi parle Ibn Djozay, le biographe d'Ibn Batoutah.

Grenade... « la nouvelle mariée d'entre les villes », des jardins, des prairies, des vergers, des vignobles, une couronne de hauteurs poétique-



ment dénommées : la Fontaine des larmes, l'Aigle noir, le Lingot, ville charmante et fière, citadelle de l'Islam chancelant en Espagne. Sous les orangers d'un de ses jardins tout égayé d'eaux vives, un cercle nonchalant de notables, les mêmes qui conduisent furieusement la guerre sainte contre les infidèles adorateurs de la croix, s'est groupé et prête l'oreille aux vers précieux du poète excellent et aux récits admirables du voyageur qui déroule devant eux la fresque de ses souvenirs et les entraîne à sa suite vers La Mecque, Constantinople, Delhi, Sumatra ou Pékin.

En cet Ulysse inlassable et disert, ils retrouvent l'âme musulmane avec ses traits essentiels, mais aussi une nature diverse et attachante.

C'est bien du plus profond des instincts de la race qu'est sortie l'impulsion qui a jeté Ibn Batoutah à 22 ans sur les routes du monde. Il part se résignant douloureusement à quitter son père et sa mère; il abandonne sa demeure comme les oiseaux abandonnent leur nid, mais il part irrésistiblement parce qu'il appartient à ce peuple qui regarde une ville comme une prison, qui a pu mettre au rang des crimes de semer du blé, de planter des arbres à fruits, de construire des maisons et n'a pendant des siècles connu d'autre demeure que le désert, d'autre occupation que le commerce.

Rien ne pourra fixer cet éternel errant. Il a



fondé au cours de son interminable randonnée de multiples foyers, connu bien des amours; des souverains magnifiques ont ouvert devant lui un avenir de puissance, des peuples ont essayé de le fixer parmi eux; il s'est senti sous certains cieux fondre de délices dans la douceur de vivre, mais toujours il a rompu les liens et largué les amarres.

Ce qui le pousse ainsi en avant, c'est le désir de rendre une digne louange à Dieu « qui a soumis la terre à ses serviteurs, afin qu'ils y marchassent dans des routes spacieuses », de s'attarder en innombrables pèlerinages aux sanctuaires vénérés et d'apporter son tribut d'hommages aux saints personnages de l'Islam dont il dresse dans chaque ville une liste exacte. Car notre voyageur est pieux, d'une piété minutieuse et ombrageuse qui lui a parfois gâté ses voyages. En Chine par exemple le spectacle du paganisme triomphant a déchiré son cœur : « La Chine, quoique belle, ne me plaisait pas, au contraire mon esprit y était fort troublé en pensant que le paganisme dominait dans cette contrée. Lorsque je sortais de mon logis, j'étais témoin de beaucoup de choses blâmables; aussi je ne quittais la maison que par nécessité. » Cette piété totale est aussi imperturbable. Il a traversé en tous sens des pays où, sur les cendres encore visibles des anciens cultes grecs, perses, assyriens, il a vu se dresser les religions



judaiïque, chrétienne, brahmanique, bouddhique ou chinoise. Ces cultes divers ne lui ont pas inspiré la moindre curiosité, moins encore des réflexions même passagères sur la parenté des religions et leurs destinées. Il a vu sur cette terre « encore mouillée et molle du déluge » d'innombrables empreintes des pas d'Adam, de Moïse, d'Abraham, de Mahomet, visité dans les lieux les plus différents des grottes qui ont servi d'abri au Christ, à Joseph, à Elie; il a vu les traces du sang d'Abel et l'endroit où s'est arrêtée l'arche de Noé. Parfois son esprit s'arrête devant une difficulté. Ayant visité sur le mont Kâcioûn au nord de Damas une caverne où naquit Abraham, il note sans trouble: « J'ai pourtant vu dans le pays de l'Irak un village nommé Bors et où l'on dit qu'Abraham est né. » La formule « Dieu sait le mieux la vérité » coupe court à tout examen et éteint tout doute sacrilège.

Ces religions diverses et parfois ennemies, il les a vues s'unir pour élever vers Dieu la plainte et la prière des hommes écrasés sous quelque calamité. Passant à Damas en 1348, au cours d'une terrible épidémie de peste noire, il y a vu un spectacle émouvant qu'il nous décrit dans ces quelques lignes un peu sèches : « Tous sortirent à pied tenant dans leurs mains leurs Corans, et les émirs étaient nu-pieds; tous les habitants de la ville : hommes, femmes, petits et



grands prirent part à cette procession; les juifs sortirent avec leur Pentateuque et les chrétiens avec leur Evangile et ils étaient suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Tous pleuraient et suppliaient et cherchaient un recours auprès de Dieu au moyen de ses livres et de ses prophètes... »

C'est peut-être parce qu'il a côtoyé ainsi tant de cultes divers qu'Ibn Batoutah se montre rarement intolérant. Certes il est assez dédaigneux de tout ce qui n'est pas le culte musulman, mais son dédain est rarement agressif. Il s'étonne parfois non sans naïveté de rencontrer chez les fidèles d'un culte étranger une piété qu'il juge sans objet, il dénie à sa curiosité le plaisir de visiter l'église Sainte-Sophie de Constantinople pour n'avoir pas à s'incliner devant la croix, mais on ne relève guère dans tout son récit qu'un geste de colère provocante. Il nous conte ainsi une aventure qui lui advint à la cour du sultan de Birgui, petit souverain d'Asie Mineure : « Tandis que nous étions assis avec le sultan, il arriva un vieillard dont la tête était couverte d'un turban garni d'un appendice qui tombait par derrière. Il salua le prince et le juge et le docteur se levèrent en son honneur. Il s'assit vis-à-vis du sultan sur l'estrade et les lecteurs du Coran étaient au-dessous de lui. Je dis au docteur : « Quel est ce cheikh? » Il sourit et garda le silence mais je renouvelai ma



question et il me répondit : « C'est un médecin juif, nous avons tous besoin de lui et à cause de cela nous nous sommes tous levés lorsqu'il est entré ainsi que tu as vu. » Je fus saisi de colère et je dis au Juif : « O maudit, fils de maudit, comment oses-tu t'asseoir au-dessus des lecteurs du Coran, toi qui n'es qu'un Juif? » Je lui fis des reproches et j'élevai la voix. Le Juif se fâcha et sortit du salon dans le plus piteux état. »

Si elle le porte rarement à l'intolérance, la piété d'Ibn Batoutah ne l'incline pas davantage au mysticisme ni au prosélytisme. Certes il se plie scrupuleusement aux rites compliqués de son culte et il est plein d'admiration pour les saints qui ont gagné à l'Islam les régions qu'il a traversées, mais il ne semble pas avoir été tenté de les suivre dans la voie du renoncement aux biens trompeurs de ce monde. Une fois pourtant dans l'Inde, nous le voyons se retirer auprès d'un pieux personnage qu'il a vu jeûner dix jours de suite et accomplir de nombreux miracles. « Je me séparai donc de tout ce qui m'appartenait, précieux ou non, je donnai à un fakir les vêtements qui me recouvraient et je mis les siens. » Malheureusement il y a dans ce passage du récit quelque embarras et l'on entrevoit que ce brusque amour de la vie érémitique pourrait bien n'avoir été qu'un moyen d'éviter les atteintes d'un sultan



irascible et cruel. Lorsque le sultan un peu calmé enverra chercher Ibn Batoutah, celui-ci se rattachera au monde non sans être traversé d'un remords qu'il traduit ainsi : « J'avais une tunique de coton bleu doublée que je portais constamment tout le temps de mes exercices de dévotion. Lorsque je l'ôtai pour endosser les vêtements envoyés par le sultan, j'éprouvai comme une sorte de répugnance pour mon action et, toutes les fois que je jetais les yeux sur cette tunique, je voyais comme une lumière dans mon cœur. »

Le désir de porter jusqu'aux confins du monde la gloire du nom de Dieu n'est pas le seul mobile de ce voyageur obstiné. Son esprit souple et cultivé est avide de voir et d'apprendre. Tout l'intéresse dans une ville qu'il visite. Il en compte scrupuleusement les portes, mesure les monuments, établit des comparaisons; il énumère les productions du sol, nous renseigne sur la culture du poivrier, de la noix muscade ou du bétel; sur la pêche des perles et les relations commerciales entre les divers pays. Il s'attarde à décrire les costumes, les fêtes, les cérémonies auxquelles il a assisté, les nourritures qu'il a goûtées. Sa curiosité s'étend aussi au passé des pays qu'il traverse, aux mœurs à qui il ne ménage ni la louange ni le blâme. Pourtant cette universelle curiosité a ses prédilections parfois révélatrices. Ibn Batoutah a



le plus vif amour pour l'anecdote. Narrateur inlassable il soigne son récit et tient l'auditeur en haleine, semblable à ces conteurs qui, sur les places des villes arabes, de Marrakech à Gabès, retiennent autour d'eux un cercle d'auditeurs fascinés par leur éloquence et leur mimique expressive. Ces récits sont de deux sortes : anecdotes morales ou récits merveilleux où l'imagination orientale se donne libre carrière et qui ont parfois le pathétique ou la naïveté des anciennes légendes. Il nous conte ainsi une rencontre miraculeuse qu'il fit dans l'Inde alors qu'il fuyait seul, traqué depuis des jours par des bandes d'Indiens idolâtres : « Voici qu'apparut devant moi un individu; l'ayant considéré je vis que c'était un homme de couleur noire tenant dans ses mains une aiguère et un bâton. Il me dit : « Que le salut soit sur vous. » Je lui répondis : « Sur vous soient le salut, la miséricorde de Dieu et ses bénédictions! » Il reprit en persan : « Qui es-tu? » Je répliquai : « Je suis un homme égaré. » — « Et moi de même », reprit-il. Là-dessus il attachait son aiguère à une corde qu'il avait sur lui et puisa de l'eau. Je voulus boire mais il me dit : « Prends patience. » Puis il ouvrit sa sacoche et en tira une poignée de pois chiches noirs frites avec du riz. Cet individu fit ses ablutions et une prière. Il me demanda mon nom et je répondis « Mohammed ». Je l'interrogeai tou-



chant le sien et il me répondit : « Alkab Alfâ-reh » (le cœur joyeux). Je tirai de cela un présage favorable. Il me dit ensuite : « Au nom de Dieu accompagne-moi. » — « Oui », répliquai-je et je marchai quelques pas avec lui, puis j'éprouvai du relâchement dans mes membres et ne pus plus avancer. En conséquence je m'assis : « Qu'as-tu donc ? » me demanda mon compagnon. Je lui répondis : « Avant de te rencontrer je pouvais marcher mais maintenant que j'ai fait ta rencontre je ne le puis plus. » Il reprit : « Dieu soit loué, monte à cheval sur mon dos. » — « Certes, lui répliquai-je, tu es faible et tu n'as pas assez de force pour cela. » — « Dieu, répliqua-t-il, me fortifiera, il faut absolument que tu agisses ainsi. » Je grimpai sur son dos et il me dit : « Récite un grand nombre de fois ce verset du Coran : « Dieu nous suffit et c'est un excellent protecteur. » Je le répétais nombre de fois, puis mes yeux se fermèrent malgré moi et je ne me réveillai qu'en me sentant tomber par terre. Alors je sortis de mon sommeil et n'aperçus aucune trace de cet individu. » Il y a dans cette rencontre miraculeuse du voyageur recru de fatigue et de faim et du Bon Samaritain une prenante et évangélique douceur.

En même temps que les anecdotes, Ibn Batoutah aime d'un vif amour certaines sciences particulièrement en honneur chez les Arabes;



les généalogies compliquées le remplissent d'aise et les discussions vétilleuses sur des points de grammaire ou d'orthographe le ravissent. Son mépris est immense pour les habitants de Bassorah, bien qu'ils soient pétris de qualités excellentes, pour la seule raison que dans cette ville il n'y a plus un seul prédicateur qui prononce le sermon selon les règles de la grammaire.

La curiosité se double chez notre voyageur d'un réel amour de la beauté. Ce sentiment est chez lui exempt de tout romantisme. Il a parcouru des déserts de glace ou de sables brûlants, des coins sauvages de l'Himalaya, la jungle indienne, les steppes russes, les larges fleuves chinois, il a fouillé de son bâton de voyageur les cendres de Tyr, de Ninive ou de Babylone sans y trouver de sources d'exaltation lyrique ou de méditation sur la poésie des ruines. Certains visages du monde l'émeuvent en revanche d'une façon un peu sensuelle mais vive et sincère. Il aime les beaux fruits, les fleurs aux lourds parfums, jasmins ou tubéreuses, la musique, les belles voix des lecteurs du Coran, la beauté des yeux et des sourcils des femmes hindoues et surtout la fraîcheur des eaux vives et du vent dans les palmes. Il a pour les décrire de précieuses et tendres métaphores : « Les vents qui les penchent à leur gré ressemblent à un amant qui s'est procuré en guise de robes



de soie les rameaux des arbres. » Il nous décrit ainsi un orage : « L'air est recouvert d'un manteau noir comme la nuit, mais que les éclairs ont brodé d'or ». Dans Bagdad ruinée par l'invasion mongole, il est frappé par la beauté du Tigre qui est « comme un miroir brillant entre deux bordures, comme un collier de perles entre deux seins. »

Mais on n'aurait de ce voyageur qu'une bien fade idée si on ne tenait pas compte de son réel courage. Au cours de son voyage de plus de vingt-cinq ans il a bravé la maladie, les éléments, les hommes avec une égale intrépidité. Pris par la fièvre aux environs de Constantine, il se fait attacher sur son cheval pour pouvoir continuer sa route. Dans beaucoup de pays les nourritures étranges qu'il a dû absorber, parfois peut-être un soupçon de poison l'ont mis en fâcheuse posture sans le décourager de poursuivre. Nous l'entendons nous conter l'horreur des traversées interminables au pas lent des chameaux, à travers les déserts d'Arabie ou de Mauritanie où souffle un simoun si affreux que les cadavres y sont immédiatement décharnés. Pire encore pour lui est la traversée de la Russie méridionale : cet homme tanné par de si redoutables soleils se sent percé, malgré les vêtements superposés et les pelisses de zibeline, par un froid qui couvre sa barbe de glaçons et gèle en perle ironique au bout de son nez l'eau qui en



découle. Ce marcheur infatigable qui craint la mer comme beaucoup d'hommes de sa race, s'embarque pour les traversées les plus périlleuses sur de simples barques de planches reliées par des fibres de coco. Jeté à demi nu, tel Ulysse chez les Phéaciens, sur la côte de l'Inde, il repartira quand même pour Sumatra et affrontera sur une jonque chinoise la Mer Lente, le mystérieux Pacifique.

Les hommes lui ont été plus redoutables encore. Il lui a fallu courir les risques ordinaires du voyageur en pays inconnu, trahison de guides, rencontre de bandes pillardes ou de compagnons sans scrupules, mais il a affronté aussi les terribles dangers et l'amère solitude dans des pays de race et de religion hostiles à la sienne. Il n'oublie jamais, d'ailleurs, qu'il appartient à une fière race de conquérants. Il le rappelle au besoin aux autres dans des répliques qui ne manquent pas de grandeur. Pendant son séjour dans l'Inde, le sultan, qui a une façon un peu surprenante de recruter ses fonctionnaires, a fait envoyer à plusieurs étrangers un message ainsi conçu : « Celui parmi vous qui est en état de remplir les fonctions de vizir, de secrétaire, de commandant, de juge, de professeur ou de supérieur dans un ermitage, je les lui procurerai. » Les compagnons d'Ibn Batoutah désireux d'acquérir des richesses réclament des fonctions



de vizir et de secrétaire; il décoche à l'envoyé du sultan cette riposte : « Les fonctions de ministre d'Etat ni celles de secrétaire ne sont faites pour moi, mais quant à la dignité de juge et de cheikh ou supérieur, c'est là mon occupation et celle de mes ancêtres. Pour ce qui concerne la charge de commandant, vous savez bien que les barbares n'ont adopté l'islamisme que forcés par le sabre des Arabes. » Cette bravoure réelle n'exclut pas une prudence qui n'est pas toujours sans cautèle. Nous le verrons abandonner ses compagnons perdus dans la neige en un défilé d'Asie Mineure, sous prétexte que, en sauvant sa vie, il pourra leur être plus utile. Nous le verrons aussi, devenu commandant d'une expédition, abandonner son armée dans une ville assiégée et ne pas, cette fois, se mettre en peine d'expliquer sa conduite autrement que par cette simple phrase : « Quand la situation devint pénible, je sortis de la ville que je laissai assiégée et je m'en retournai à Calicut. »

Le courage qui vit au cœur d'Ibn Batoutah semble avoir été parfois stimulé par le souci sportif du record. Il supporte mal qu'un voyageur puisse se vanter d'avoir vu plus de pays que lui-même et ce n'est pas sans fierté qu'il rapporte cette louange à lui adressée par un pieux cheikh : « Tu es le voyageur par excellence des Arabes et des Persans. »



Mais plus que tout, ce qui lui donne ardeur et courage, c'est le fatalisme musulman et l'admirable résignation à la mort d'une race pour qui mourir c'est « émigrer vers la miséricorde divine ».

Guerrier ardent lorsqu'il le faut, Ibn Bataoutah est fort capable d'attacher à l'arçon de sa selle la tête sanglante d'ennemis vaincus; pourtant son âme n'est point cruelle. Il entreprend sur un ton d'impassibilité le long récit d'atrocités qu'est l'histoire des sultans de l'Inde; mais il ne peut pas toujours s'imposer de taire son horreur et sa réprobation. Il a dormi sur la terrasse d'un collège hindou, du haut de laquelle il a aperçu les peaux d'ennemis écorchés, empaillées et suspendues au rempart. « Mon corps se contractait à ce spectacle », nous dit-il. Il souligne lui-même qu'il a fait sourire certains petits souverains des Indes en se retirant précipitamment pour ne pas assister à quelque exécution atroce autant que sommaire. Cette humanité lui fait honneur, d'autant plus qu'elle est rare dans un pays où les invasions successives, les troubles continuels ont développé une cruauté dont les raffinements épouvantent.

Tel est esquissé à grands traits ce voyageur obstiné. S'il a pu ainsi errer sa vie durant dans les contrées les plus diverses, c'est que les mœurs des pays traversés lui ont souvent faci-



lité la chose. D'une façon générale, il n'a pas cherché à découvrir des pays inexplorés. Il a rêvé évidemment de s'approcher du pays des Ténèbres au nord de la Russie ou des pays fabuleux de Gog et de Magog, mais le plus souvent il se borne à parcourir des pays d'antique civilisation. Il faut le dire à la honte de notre époque mesquine et égoïste, qui fait payer au voyageur même l'eau des sources et l'ombre des arbres, il a rencontré partout une touchante hospitalité. Il a vu dans certaines villes d'Asie Mineure des associations de « jeunes gens frères » qui n'ont pas d'autre but que d'offrir asile au voyageur et il s'est parfois inquiété en voyant les représentants de confréries différentes se battre pour l'honneur d'héberger le nouvel arrivant. Les souverains eux-mêmes pratiquent ce devoir d'hospitalité, et il est assez curieux sous ce rapport de suivre la carrière d'Ibn Batoutah. Il n'est à son départ qu'un personnage de mince importance; aussi, en dehors du vivre et du couvert, il ne reçoit que des dons insignifiants; pourtant à Constantine déjà, il reçoit d'un chérif un dinar d'or enveloppé dans un foulard de soie. Très vite, sa bourse de voyage va s'augmenter; outre des sommes d'argent fort importantes, il recevra de la nourriture, des bijoux, des chevaux en nombre tel qu'il n'ose pas l'avouer de peur d'être taxé d'exagération,

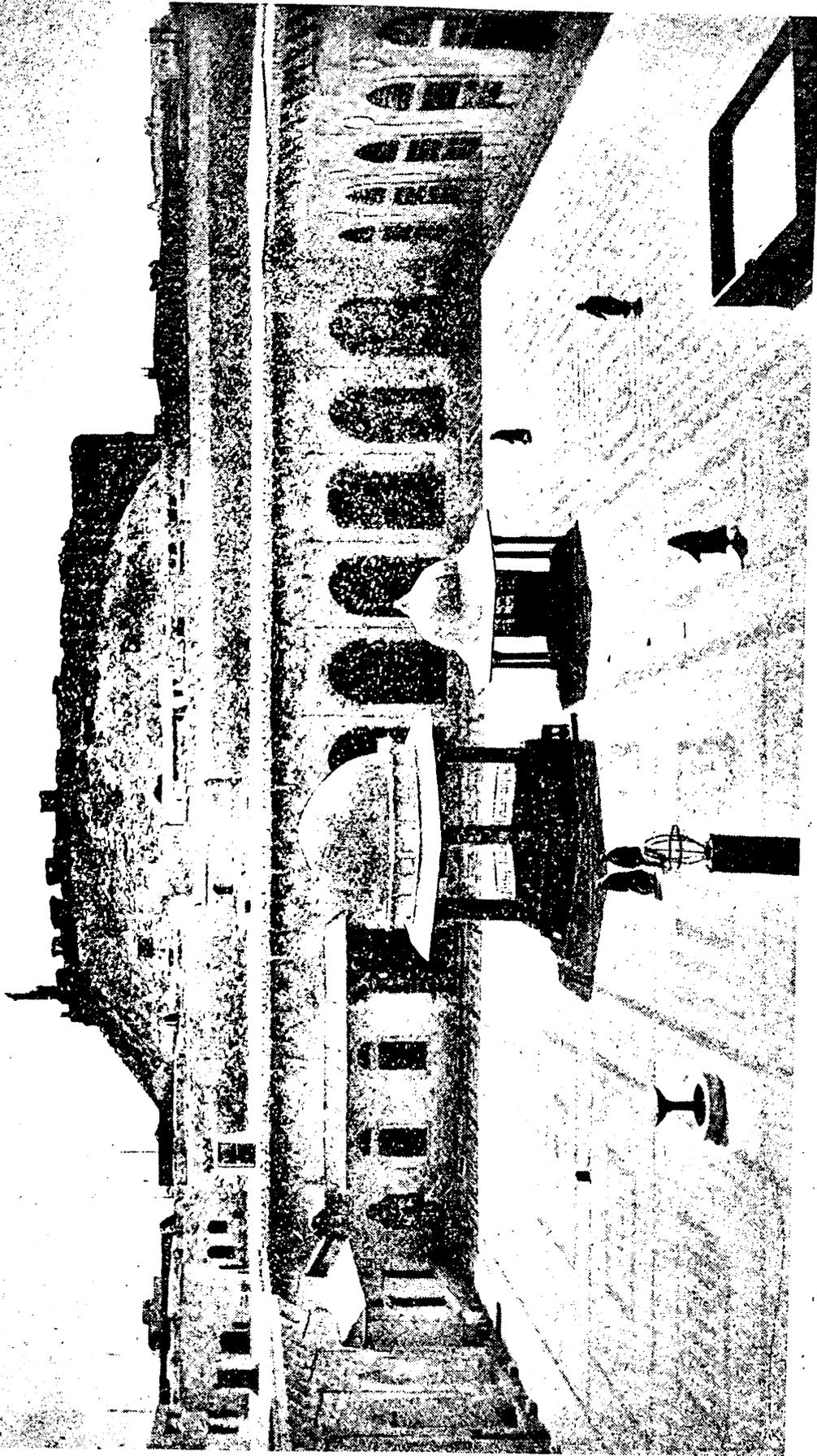


des esclaves, des éléphants, des vêtements d'honneur brodés de pierreries, parfois même les revenus des impôts de plusieurs villages. Il accepte ces dons en toute simplicité; il lui arrive même de les solliciter habilement. Il en arrive d'ailleurs à contracter sous ce rapport un curieux « pli professionnel ». Il juge les peuples et les souverains d'après leur générosité envers les voyageurs. D'un peuple d'Asie Mineure il nous dira non sans malice : « C'est la coutume des rois de ce pays de témoigner de l'humilité aux voyageurs, de leur parler avec douceur mais de leur faire peu de présents. » Lorsque notre voyageur, dont le train est devenu princier, s'égarera chez les pauvres peuplades nègres du Soudan qui lui offriront en présent d'hospitalité trois pains ronds, un morceau de viande de bœuf frit dans l'huile et une gourde contenant du lait caillé, il s'ébahira devant la pauvreté d'esprit, la faiblesse d'intelligence de ces individus et désespérera de leur éducation.

Cette hospitalité musulmane est d'autant plus douce au voyageur qu'elle s'accompagne de raffinements de courtoisie et parle le langage de la tendresse. Le sultan de l'Inde, un despote cruel, exige que dans ses Etats, les étrangers soient appelés « illustres », « car les appeler étrangers, c'est déchirer leur cœur et troubler leurs esprits ». Un fakir de Trans-







Mosquée d'Alep.

oxiane, sorte de saint Jean-Baptiste farouche dont la dure éloquence arrache parfois au sultan des larmes d'humiliation, répond à Ibn Batoutah qui lui offre des présents : « J'ai fait vœu à Dieu de ne rien recevoir de personne, si j'acceptais un don de quelqu'un, ce serait de toi. » Un autre fakir de l'Inde pousse ce désir de témoigner aux voyageurs la bonne opinion qu'il a d'eux et sa bienveillance à leur égard jusqu'à boire l'eau dans laquelle ils viennent de se laver les mains.

Il ne faut pas croire que ce souci des dons de l'hospitalité prouve un sordide attachement à l'argent. Ibn Batoutah est naïvement ami de la magnificence. Il veut une escorte digne de lui et du souverain qu'il visite. Il comprend fort bien qu'on s'endette pour se montrer libéral et non moins bien qu'on fasse payer ses dettes par d'autres. L'histoire de son séjour à la cour du sultan de Delhi abonde sous ce rapport en épisodes savoureux. Persécuté par ses créanciers, il veut obtenir que le sultan se substitue à lui pour les désintéresser. Il entreprend d'abord, en bon courtisan, un long poème symbolique à la gloire du sultan : « S'il y avait au-dessus du soleil une place pour la gloire, son élévation mériterait que tu en fusses l'iman; car tu es le chef illustre, l'unique dont le naturel est d'être pur et sincère, soit qu'il parle, soit qu'il agisse. » Le sultan



admire vivement, mais son admiration tarde à se traduire sous la forme souhaitée. Ibn Batoutah organise à la porte du palais toute une mise en scène; ses créanciers l'arrêtent, un certain désordre s'ensuit. Le sultan promet de payer, mais son ordre n'est pas exécuté parce que Ibn Batoutah ne peut faire un présent suffisant au fonctionnaire chargé d'établir les mandats. Mieux avisé, il se décide à offrir au sultan deux chameaux portant des anneaux d'argent aux jambes et de magnifiques selles recouvertes de lames d'argent doré et des housses de soie fine. Il y joint onze plats profonds remplis de sucreries et recouverts d'une serviette de soie. Cette fois, le sultan se décide à payer, non sans avoir adressé au voyageur sur le danger des dettes une mercuriale malicieuse, dont il augmente l'autorité par le témoignage du Coran : « Je te recommande de ne pas contracter de dettes afin que tu ne sois point poursuivi, tu ne trouverais pas toujours quelqu'un pour faire parvenir tes affaires à mon oreille. Règle tes dépenses sur ce que je t'ai alloué, car le Dieu très haut a dit : « N'attache pas ta main à ton cou, mais ne l'ouvre pas non plus de toute sa largeur. Mangez et buvez, mais ne soyez pas trop prodigues; et ceux qui ne sont ni prodigues ni avares, sont les vrais serviteurs du Miséricordieux. » Ce discours sentencieux n'a en aucune façon



troublé ou offensé Ibn Batoutah, pas plus d'ailleurs qu'il ne l'a guéri de son amour de la munificence. Il joint à son goût du faste un grand mépris de l'avarice et une parfaite insouciance du lendemain. Ruiné à la suite d'un naufrage, il nous explique avec sérénité qu'une sorte de malchance est attachée aux trésors acquis dans l'Inde, « Il est rare, nous dit-il, qu'un individu quitte ces pays avec les biens qu'il a amassés, si cela lui arrive et s'il se rend dans une autre contrée, Dieu lui envoie un malheur qui engloutit tous ses biens. » Il dédaigne de gémir davantage sur les trésors engloutis par la mer ou pillés par les hommes.

Ce voyageur partout accueilli et fêté paie d'ailleurs son écot à sa manière. Dans ce monde du XIV<sup>e</sup> siècle où les communications sont lentes, les distances immenses, les peuples vivent séparés, les nouvelles circulent difficilement. L'imagination et la foi aidant, on se fait de certains pays une image prestigieuse. Le voyageur qui a traversé les pays merveilleux, vu les personnages auréolés de puissance ou nimbés de sainteté, est reçu avec transport. Il apporte avec lui tout un trésor de nouvelles, de faits, d'images, de quoi alimenter les rêveries et les longs bavardages. On l'interroge avec avidité. Le vieil empereur de Constantinople, qui a renoncé à l'empire pour se consacrer à la vie dévote, attend de lui une



minutieuse description des Lieux Saints de Jérusalem. Le sultan de Sumatra veut tout connaître de la vie à Delhi auprès du sultan dont la splendeur fascine tous les souverains de moindre importance. Il n'est pas impossible que le voyageur ait pris peu à peu l'habitude de corser son récit pour mieux frapper son auditoire. Un passage des « Prolégomènes » d'Ibn Khaldoun nous dit formellement que lorsque Ibn Batoutah de retour au Maroc a décrit à ses compatriotes les merveilles de la cour du sultan de Delhi, on a chuchoté dans l'entourage du sultan les mots de mensonge et d'imposture. Pourtant si Ibn Batoutah se laisse parfois entraîner par sa crédulité et son amour du merveilleux, il ne semble pas que l'on puisse mettre en doute sérieusement sa bonne foi.

Il lui arrive de prendre fort au sérieux son rôle d'ambassadeur officieux et d'essayer d'éveiller par ses récits l'amour-propre de tel ou tel souverain qui lui semble négliger ses devoirs. Il morigène hardiment le sultan noir de Mâlli et cherche à le piquer d'émulation : « Certes, j'ai voyagé dans les différentes contrées du monde, j'en ai connu les rois; or je suis dans ton pays depuis plus de quatre mois, et tu ne m'as rien donné. Que pourrai-je dire de toi aux autres sultans? »

Tel qu'il est, ce voyageur par excellence des Arabes et des Persans nous apparaît très diffé-



rent de ceux que l'on pourrait trouver dans les autres pays. Sa course un peu musarde à travers le vaste monde n'a point l'essor du vol de gerfauts hors du charnier natal. Il n'a rien du conquistador. Le rêve dont il s'enivre, s'il est parfois héroïque, est sans brutalité. Ce lettré érudit apte à légiférer, à commenter des poètes ou à philosopher, mais apte aussi à défendre au tranchant du sabre et sa vie et sa foi, nous entraîne à sa suite dans sa promenade aventureuse à travers l'Afrique du Nord, l'Égypte, l'Arabie, l'Asie Mineure, l'empire grec de Constantinople, l'Inde, les îles de la Sonde, l'Indochine, la Chine, puis encore l'Espagne et le Soudan. Nous suivons sans lassitude cet Hérodote un peu bavard qui mêle parfois de savoureuse manière la malice à la naïveté. Son long récit abonde en détails précis et pittoresques, précieux pour l'historien, le géographe ou l'observateur des hommes. Il étincelle parfois du feu des pierres comme un conte des Mille et Une Nuits, parfois il est trempé de sang ou de larmes et l'on y entend s'écrouler des empires. De tout cela est fait le charme de ce récit vivant où les pages gracieuses ou pathétiques succèdent aux pages épiques ou cruelles évoquant pour nous la vision précise de ces pays d'Orient où s'éteignent d'antiques civilisations encore éclatantes, pendant que notre Occident se débat enlisé dans la barbarie d'où il a tant de peine à surgir.



## V

### LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH.

#### DE TANGER A LA MECQUE.

Ibn Batoutah quitte le Maroc le 14 juin 1325, pour accomplir un voyage à La Mecque. Il suit la côte algérienne, arrive en Tunisie, se marie à Sfax, mais divorce en cours de route. Il visite Tripoli, Alexandrie et le Caire, remonte le Nil jusqu'à Louqsor. En Palestine, il s'arrête à Jérusalem. Il traverse la Syrie, se fixe quelques mois à Damas. En 1326 (le 1<sup>er</sup> septembre) il part pour La Mecque, à travers le désert. Description de la Ville Sainte.

Le cheikh Abou Abd Allah, fils d'Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ibrahim, plus connu en Occident sous le nom d'Ibn Batoutah, et en Orient sous celui de Chems Eddin, quitta Tanger, sa ville natale, le jeudi 2 du mois de redjeb 725 (14 juin 1325). A l'heure où ce voyageur intrépide se met en route, la puissance arabe a déjà beaucoup reculé. En Orient, le kalifat de Bagdad a été submergé par toutes les invasions turques et mongoles. En Occident, les musulmans luttent encore pour la possession du sud de l'Espagne, mais, malgré la tentative



faite par les princes almohrades pour resusciter le kalifat de Cordoue, le nord de l'Afrique a été partagé entre plusieurs dynasties parfois rivales. Le Maroc est à ce moment placé sous l'autorité d'un sultan de la dynastie des Merinides, le sultan Aboul-Hassan. Il faut, pour se faire une idée de ce que peut être l'éloquence orientale, entendre Ibn Djozay, le biographe d'Ibn Batoutah nous dire à propos de ce prince : « Que son règne possède une gloire, dont la couronne est placée sur le front d'Orion et une illustration qui recouvre des pans de sa robe la voie lactée, un bonheur qui a rendu au siècle une nouvelle jeunesse, une justice qui déploie sa vaste tente sur les hommes religieux, une libéralité semblable au nuage qui arrose à la fois les feuilles tombées des arbres et les arbres eux-mêmes, un nuage qui, de même que les nuées versent des flots de pluie, verse des flots de sang... » Devant une telle abondance poétique on rougit presque de la parcimonieuse banalité des éloges officiels de notre époque.

Ibn Batoutah quitte à regret un pays si bien gouverné et une famille tendrement aimée qu'il ne doit plus revoir, dans l'intention pieuse de faire un pèlerinage à La Mecque. Il est jeune, vingt et un ans à peine, et il part seul, sans compagnon, sans caravane, mais, nous dit-il, « j'étais poussé par un esprit ferme dans sa résolution et le désir de visiter les illustres sanc-



tuaires était caché dans mon sein ». Il se dirige vers Tlemcen où il fait la rencontre de deux ambassadeurs du roi de l'Afrikyah, c'est-à-dire de Tunis. Il se joint à eux et poursuit sa route par Milianah, Alger, la Mitidjah puis Bougie. La mort s'acharne sur ses compagnons de voyage; il tombe lui-même gravement malade, mais, en dépit des conseils de prudence qu'on lui prodigue, il poursuit vers Constantine où nous l'avons vu recevoir son premier présent, un dinar d'or enveloppé dans un foulard de soie. Il se joint à des marchands et arrive en leur compagnie jusqu'à Bône. Les marchands refusent d'aller plus loin à cause des périls de toute sorte que présente la route. Ibn Batoutah ne se laisse pas décourager et parvient, avec un petit groupe de pèlerins, jusqu'à Tunis. En y arrivant, il est pris d'un accès de nostalgie et pleure d'abondantes larmes en constatant sa solitude. Un de ses compagnons s'attache avec bonté à le reconforter. Il s'installe à Tunis dans le collège des libraires. Il constate qu'il y a à Tunis quelques savants de grand mérite, il assiste à des prédications et à des séances juridiques dans la mosquée de l'Olivier et aux fêtes de la rupture du jeûne, en présence du sultan Abou-Yahia. Une caravane pour le Hedjaz se forme et Ibn Batoutah, qui semble avoir déjà pris de l'importance, est nommé Kadi de la caravane, qui repart de



Tunis en suivant la côte, arrive à Souçah (Sousse), une place petite mais jolie, nous dit-il, ensuite à Sefakos (Sfax). Cette ville semble avoir inspiré aux poètes arabes des sentiments violents mais contradictoires. Alors que l'un d'eux loue sa beauté, sa richesse hospitalière et affirme que la mer qui, tantôt s'éloigne d'elle et tantôt la baigne, ressemble à un amant qui désire visiter son amie, mais qui se retire dès qu'il aperçoit les sentinelles, un autre éclate contre elle en véhémentes invectives : « Que la vue des habitants de Sfax soit troublée, que la pluie même en tombant avec abondance ne fertilise pas son territoire. Ville dangereuse ! Quiconque descend sur sa plage a deux ennemis à y redouter : les chrétiens et les Arabes. Combien de gens ont erré sur son rivage, dépouillés de leurs marchandises ; combien d'autres ont eu à pleurer leur captivité et une mort imminente ! La mer elle-même a reconnu la turpitude des habitants de Sfax ; chaque fois qu'elle a été sur le point de s'en approcher, elle s'est enfuie. »

Ibn Batoutah ne nous donne pas son sentiment personnel sur la ville, mais nous apprenons par la suite qu'il y a contracté son premier mariage. Union malheureuse que le divorce dissoudra avant l'arrivée de la caravane à Alexandrie, à la suite de graves dissentiments avec son beau-père. Retenus quelque temps à



Gabès par les pluies, les pèlerins se dirigent vers Tripoli où Ibn Batoutah devient chef du pèlerinage. Ils arrivent le 5 avril 1326 à Alexandrie. Cette ville, déchue pourtant de son ancienne splendeur, émerveille le voyageur.

« C'est un joyau, dit-il, dont l'éclat est manifeste; elle réunit les beautés les plus diverses, à cause de sa situation entre l'Orient et l'Occident. » La ville a un port magnifique, qui ne lui paraît comparable qu'à celui de Calicut, à un port génois de la Crimée et à un port chinois. On accède à Alexandrie par quatre portes qui ont comme à l'ordinaire des noms pittoresques : porte du Jujubier sauvage, porte de Rechid, porte Verte, porte de la Mer. Ce qui l'a le plus frappé dans la ville, c'est un phare énorme, mais en ruines, et une immense colonne de marbre mystérieusement dressée au milieu d'une forêt de palmiers et dont l'origine est inconnue. Ibn Batoutah visite à Alexandrie un grand nombre de pieux personnages, et l'un d'eux lui prédit qu'il se rendra successivement dans l'Inde et dans la Chine et le prie de transmettre ses salutations à ses deux frères qui se trouvent quelque part dans ces pays lointains. Il n'en faut pas plus pour allumer au cœur d'Ibn Batoutah, qui n'a jusque-là voulu visiter que le Hedjaz, le violent désir de visiter les pays énumérés et d'accomplir la mission dont on l'a chargé. L'anecdote n'a pas



d'autre intérêt que de prouver que les membres des familles musulmanes étaient, dès cette époque, dispersés dans des pays fort lointains. Elle fait, en outre, ressortir le caractère très particulier de ces voyages d'Ibn-Batoutah entrepris, non pour vérifier une théorie élaborée après une longue préparation scientifique, mais simplement pour satisfaire une averse curiosité, née d'un élan de l'imagination. Dans cette riche cité d'Alexandrie, vivent côte à côte des musulmans et des commerçants chrétiens. Les relations entre eux ne semblent pas avoir été toujours pacifiques.

Ibn Batoutah, ayant quitté Alexandrie, traverse l'Égypte et, passant par Damiette, il remonte le Nil jusqu'au Caire. Il constate que les rives du Nil sont extrêmement fertiles et bordées de bourgades contiguës les unes aux autres. D'Alexandrie jusqu'au Caire et plus loin encore, le voyageur peut, sur le bord même du fleuve, descendre pour faire ses ablutions ou dire ses prières, acheter des vivres ou d'autres objets; partout il se trouve en pays habité et civilisé. Le Caire l'émerveille plus encore qu'Alexandrie. « La ville, nous dit-il, est plus ancienne; c'est l'antique capitale des Pharaons atteignant les dernières limites du possible par la multitude de sa population et s'enorgueillissant de son éclat. » Pour nous donner une idée de la densité de la population, le



voyageur dédaignant la sécheresse des statistiques nous dit seulement que « le nombre de ses habitants est si considérable que leurs flots la font ressembler à une mer agitée et peu s'en faut qu'elle ne soit trop étroite pour eux. » Pourtant nous pouvons puiser dans le récit d'Ibn Batoutah quelques chiffres. Le Caire avait, d'après lui, à cette époque : douze mille porteurs d'eau, trente mille loueurs de bêtes de charge et le Nil était sillonné par trente-six mille embarcations. Ces chiffres, qui pourraient paraître excessifs, sont confirmés par le voyageur italien Frescobaldi qui traversa Le Caire à une date un peu postérieure. La ville n'a pas seulement l'attrait d'une grande prospérité matérielle; c'est, nous dit Ibn Batoutah, une ville joyeuse, mais aussi sage et pieuse. Les zaouias, sortes de monastères, y sont très nombreuses et les émirs luttent entre eux à qui construira les plus belles. Ces zaouias abritent des fakirs tout entiers consacrés à l'étude et à la prière et offrent au voyageurs repos et nourriture. Le Nil inspire à Ibn Batoutah une vive surprise et beaucoup d'admiration; il le range au nombre des cinq grands fleuves du monde. Il a observé les crues du Nil et fait remarquer que ses eaux sont hautes au mois de juin, alors que les autres fleuves se dessèchent et qu'elles commencent à se retirer, lorsque les autres fleuves entrent en



crue. Il nous montre également comment les fluctuations des eaux du Nil retentissent sur le budget égyptien. « Si la crue atteint seize coudées, l'impôt territorial est acquitté intégralement; si elle atteint dix-sept coudées, l'année est fertile et le bien-être général; si elle parvient à dix-huit coudées, elle fait des dommages et cause des épidémies. Si elle n'atteint que quinze coudées, l'impôt territorial décroît et, si elle n'atteint pas quinze coudées, les habitants implorent la pluie et le dommage est considérable. »

Tout comme un touriste moderne, Ibn Batoutah a visité les Pyramides. Il ne fait pas mention du sphinx et nous fait grâce de toute méditation romantique sur la solitude du désert, la fuite des siècles, la petitesse de l'homme. En revanche il nous rapporte quelques légendes curieuses concernant l'origine de « ces cônes de pierres dures et bien taillées ». D'après certaines de ces traditions, les Pyramides auraient été bâties par Hermès l'Ancien, qui, le premier, avait prédit le déluge et découvert les mouvements célestes. Craignant la perte de la science et la destruction des arts, il aurait construit les Pyramides et inscrit sur la pierre tous les arts et toutes les sciences, afin qu'elles subsistassent éternellement.

D'après une autre tradition, rapportée également par Ibn Batoutah, les Pyramides au-



raient été construites avant le déluge par un roi d'Égypte, pour servir de lieu de dépôt aux sciences et de sépulture aux rois. La croyance au sens ésotérique des inscriptions des Pyramides est donc une croyance très ancienne.

Après avoir quitté le Caire — non sans avoir célébré comme il se doit les vertus et la générosité du sultan Almélîc Annacir, — Ibn Batoutah continue à remonter le cours du Nil, traversant de nombreuses cités enrichies, soit par l'industrie des étoffes de laine, soit par une abondante production de lin ou de sucre. Il atteint Louqsor, jolie petite cité, et, un peu en amont, il traverse le Nil et s'engage dans un désert peuplé d'hyènes voraces. Son intention, à ce moment, est de gagner la Mer Rouge pour atteindre La Mecque, mais, arrivé à Aïdhab, il apprend que le sultan des Bodjas a déclaré la guerre aux Turcs mamelouks d'Égypte et que les vaisseaux turcs ne naviguent plus sur la Mer Rouge. Sans manifester d'impatience, heureux, au contraire, de voir se réaliser la prédiction d'un pieux cheikh qui avait prévu ce changement d'itinéraire, Ibn Batoutah vend ses provisions de voyage et revient vers la Haute-Égypte. Il rejoint le Nil à Kous, redescend le fleuve jusqu'au Caire et se dirige, cette fois, vers la frontière syrienne qu'il franchit à la station de Kathiah, où il a quelques démêlés avec la douane égyptienne. Il arrive ensuite à



Gaza, puis à Hébron, où il a la joie de visiter plusieurs sanctuaires vénérés; d'abord une magnifique mosquée construite par les génies sur l'ordre du roi Salomon. A l'intérieur de cette mosquée, il a vu une grotte où se trouvent les tombeaux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de leurs épouses. Hébron renferme en outre le tombeau de Joseph et, un peu en dehors de la ville, celui de Lot en même temps que le lac Salé, dans lequel fut englouti le peuple de Lot.

La caravane des pèlerins traverse ensuite Bethléem, où la piété chrétienne a construit, en souvenir de la naissance du Christ, un grand édifice dans lequel les voyageurs reçoivent l'hospitalité. Enfin Ibn Batoutah arrive à Jérusalem, qui est pour les pèlerins musulmans une ville sainte venant après La Mecque et Médine. Mahomet n'a-t-il pas appelé Jésus « mon frère »? A propos de la ville, l'auteur de la relation nous dit assez bizarrement qu'elle est « grande, illustre et construite en pierre de taille »; elle est d'ailleurs, à cette époque, déchue de son ancienne importance, l'empereur Saladin l'ayant fait démanteler pour empêcher les Francs de s'y fortifier.

Evidemment Ibn Batoutah ne visite pas Jérusalem en chrétien, il y cherche surtout les souvenirs de l'Islam. Il y visite une mosquée magnifique, un édifice surnommé le Dôme du Rocher éclatant de peintures et ruisselant d'or,

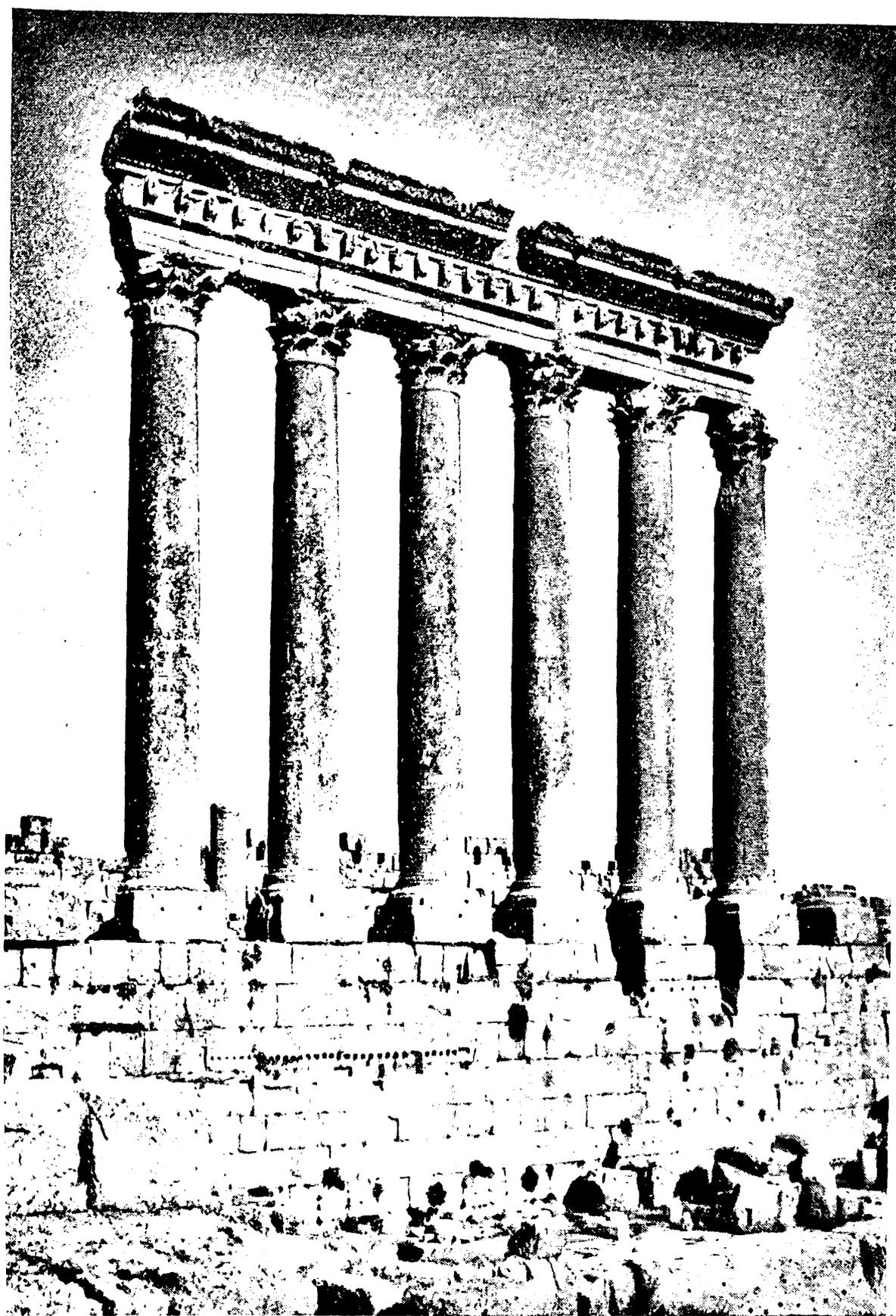




*(Pb. Boudot-Lamotte)*

DAMAS. — Mosquée des Omeyyades.





BAALBEK. — Le Grand Temple.



qui abrite la pierre d'où, suivant la tradition musulmane, Mahomet s'est élevé vers le ciel. Il note pourtant qu'on lui a montré, dans cette ville, qui semble être le lieu de prédilection des messagers divins, une colline d'où le Christ se serait, lui aussi, élevé vers le ciel; l'église qui contient le tombeau de Marie et le Saint-Sépulcre. On regrette qu'Ibn Batoutah ne nous ait pas laissé du Saint-Sépulcre à cette époque une description plus précise. Il se contente d'accuser d'imposture les chrétiens qui prétendent qu'elle contient le tombeau du Christ, et d'ajouter que les pèlerins qui s'y rendent doivent payer un tribut et supporter toutes sortes d'humiliations qu'ils endurent à contre-cœur, mais sur lesquelles il ne nous donne pas de précisions. Quittant Jérusalem, Ibn Batoutah poursuit sa route par Ascalon, Naplouse aux melons délicieux; puis ayant longé le rivage, il arrive à Acre. Il y retrouve les souvenirs tout récents de la domination franque, mais cette ancienne capitale du royaume de Jérusalem, qui rivalisa un moment avec Constantinople, est en ruines au moment où notre voyageur la traverse. Après les ruines de Saint-Jean-d'Acre, il va visiter, sans plus d'émotion, celles de Sidon et de Tyr dont il admire la position imprenable sur une presque île entourée de trois côtés par la mer. Il se rend ensuite à Tibériade, ruinée elle aussi, mais fourmillant



de souvenirs bibliques et conservant les tombes précieuses de l'époque de Moïse, du roi Salomon, de Juda et de Ruben. Un peu plus loin, il a bu l'eau du puits où Joseph fut précipité par ses frères.

Il traverse Beyrouth qui exporte, nous dit-il, des figues et du fer, mais ne semble pas avoir encore acquis son importance actuelle, puis Tripoli de Syrie, ville nouvellement construite pour remplacer celle qui fut détruite au cours des croisades. Ensuite notre voyageur paraît avoir flâné quelque temps avec délices dans de gracieuses villes bien arrosées, ombragées d'arbres, fertiles en fruits excellents : Emèse, Hamah, Alma, Arrah l'ont séduit tour à tour. Il s'est ému, lui aussi, de la beauté des jardins sur l'Oronte. Ensuite il passe à Alep, ville grande et métropole magnifique. Il est frappé d'admiration par la hauteur de la forteresse qui défend la ville, mais pour nous donner une idée de son élévation, la précision des chiffres lui semble moins évocatrice que l'éloquence poétique, c'est pourquoi il nous décrit ainsi l'imprenable château d'Alep : « Peu s'en faut que par l'immensité de sa hauteur et le point culminant auquel son sommet atteint, ce château ne fasse arrêter le globe céleste qui tourne autour de la terre. Ses habitants se sont rendus à la voie lactée comme à un abreuvoir et leurs chevaux ont brouté les



étoiles comme on paît les plantes fleuries. » Alep garde en outre, vivant encore pour le pieux pèlerin, le souvenir des troupeaux d'Abraham dont le lait frais faisait la nourriture des pauvres. La ville possède une mosquée, des collèges, un marché magnifique. Autour d'Alep s'étend une vaste plaine qui déroule des vignes, des vergers que baigne encore l'Oronte dont Ibn Batoutah nous apprend qu'il porte, en arabe, un surnom qui signifie le rebelle, parce que, pour celui qui observe son cours, l'eau paraît couler d'aval en amont. Ibn Batoutah quitte à regret Alep en emportant un souvenir si prestigieux qu'il ne résiste pas au plaisir de citer coup sur coup six pièces de vers en l'honneur de la ville délicieuse. En voici une où s'exprime de touchante manière la nostalgie impatiente du nomade à l'approche de la ville qui représente pour lui le Jardin d'Eden : « O conducteur de chameaux, que tu laisses longtemps reposer les montures ! Poussons-les plutôt ensemble dans le chemin d'Alep, car cette ville est le lieu de mon désir, le séjour que je souhaite et le point de mire de mes vœux ; quelle pâture on y trouve pour l'œil et pour l'esprit, les souhaits y sont abreuvés à pleine coupe, les oiseaux qui chantent annoncent leur gaieté et les branches des arbres se penchent pour s'embrasser. »

Suivant toujours le cours de l'Oronte, Ibn



Batoutah arrive à Antioche. Il semble que cette partie de son récit s'assombrisse un peu. Aux villes d'une lumineuse et pacifique fertilité succèdent les villes fortes et austères. Le pays est peu sûr, souvent troublé par les incursions des Arméniens infidèles et par les rivalités entre les rois de l'Irak et de la Syrie. L'itinéraire suivi par le voyageur à ce moment semble un peu confus. Sans doute, à distance, ses souvenirs ne sont plus très précis. Il dit avoir traversé la chaîne du Liban pour arriver à Baalbek. Il sait que la ville est ancienne, mais ne paraît pas connaître très bien son passé. Il loue comme toujours ses jardins, ses vergers tout couverts de cerises, mais il paraît avoir traversé assez rapidement la ville, pressé par le désir de se rendre à Damas. Et c'est alors dans le récit du voyageur une véritable débauche de lyrisme. Damas, c'est le grain de beauté sur la joue du monde, le paradis anticipé au printemps éternel, l'Eden où les habitants fortunés de ce sol gorgé d'eau promènent dans des jardins magiques une paresse heureuse, éventée par de fraîches brises, distraite par les doigts du vent entrelaçant sur l'eau des cottes de mailles, enchantée par l'or des couchants, la danse des arbres, le chant des oiseaux.

La perle de cette ville incomparable c'est la mosquée, la plus sublime du monde. Bâtie sur l'emplacement d'une église chrétienne par des



artisans grecs que le Commandeur des croyants fit venir de Constantinople, la mosquée a deux cents pas de long sur cent trente-cinq de large. Elle est divisée en trois nefs soutenues par cinquante-quatre colonnes, huit pilastres de plâtre et six colonnes de marbre de diverses couleurs supportant une coupole de plomb qui s'élève hardiment au-dessus de tous les autres édifices de la ville. La cour de la mosquée, assez petite, est entourée de trois côtés par des galeries et ornée de trois coupoles. L'une de ces coupoles en marbre blanc recouvre un jet d'eau où s'éteint la soif des fidèles. Les habitants de Damas viennent tous les soirs dans cette cour pour prier, lire, se promener, raconter des histoires; leurs façons sont graves et cérémonieuses. La mosquée est surmontée de trois minarets, deux d'entre eux ont été construits par des chrétiens. A travers la description d'Ibn Batoutah, nous devinons ce que pouvait être la vie de la mosquée à cette époque. C'est un peu un couvent; à l'intérieur du monastère, des serviteurs de Dieu en très grand nombre se relaient pour que la lecture du Saint Livre ne s'interrompe à peu près jamais, mais c'est aussi un bazar. Chacune des quatre portes de la mosquée ouvre sur une sorte de vestibule très vaste où se réunissent les marchands du temple : fripiers, fondeurs de cuivre ou chaudronniers, marchands de toile,



joailliers, libraires, fabricants de vases de verre, notaires, papetiers et écrivains publics, marchands de bougies et de fruits. Pour le peuple d'artisans et de fidèles qui s'affaire autour de la mosquée, l'heure, que ne marque aucun cadran, est indiquée par un procédé ingénieux. A la droite d'une des portes de la mosquée, qui s'appelle d'ailleurs Porte des Heures, s'élève un curieux bâtiment, dont la façade est ornée de grandes arcades percées d'arcades plus petites, ayant des portes dont le nombre est égal au nombre des heures de la journée. Ces portes sont peintes à l'extérieur en jaune, à l'intérieur en vert. Quand une heure du jour s'est écoulée, l'intérieur qui est vert se tourne en dehors et le jaune se tourne en dedans. Les portes vertes sur la façade dénombrent les heures que le passé vient d'engloutir. En même temps qu'un couvent et un bazar, la mosquée est aussi une école où un auditoire nombreux et zélé écoute des maîtres vénérés. Appuyé à une des colonnes du temple, le maître de Coran fait lire les enfants dans le livre sacré, un maître d'écriture leur apprend à transcrire des ouvrages de poésie. Treize imans, choisis parmi les plus vénérables, veillent au bon ordre du temple.

Damas compte, outre cette magnifique mosquée-cathédrale, d'innombrables collèges et médersas, des cimetières où sont ensevelis de nombreux martyrs de l'Islam et une mosquée



dite mosquée des Pieds, où se voit l'empreinte des pieds de Moïse.

Au nord de Damas se dresse une montagne, le mont Kâcioûn, célèbre par son caractère de sainteté. C'est là qu'Ibn Batoutah a vu un des lieux où l'on croit avoir retrouvé le berceau et la tombe d'Abraham. Il y a vu aussi la « Grotte du Sang » qui doit son nom à une trace vermeille, conservée comme un souvenir du meurtre d'Abel. On lui a dit qu'Abraham, Moïse, Jésus, Job et Lot avaient tour à tour prié dans cette grotte. Plus haut une autre grotte aurait été la demeure d'Adam dont elle continue à porter le nom. Une autre grotte s'appelle grotte de la Faim, en souvenir de soixante et dix prophètes qui s'y étaient réfugiés et qui, n'ayant pour se nourrir qu'un seul pain, moururent de faim en se l'offrant réciproquement. En haut du mont Kâcioûn est la colline boisée, mentionnée dans le Coran et qui fut la demeure de Jésus et de sa mère. Cette colline est en outre la tête des jardins de Damas, puisqu'elle détient les sources qui les arrosent. L'eau de ces sources, partagée en sept canaux, dispense partout une incomparable fertilité.

Faut-il s'étonner que les habitants de ce sol généreux et sanctifié par tant de souvenirs soient les plus libéraux et les plus pieux des hommes? Les fondations charitables sont in-



nombrables à Damas et quelques-unes nous donnent à penser que la bienfaisance moderne est singulièrement étroite, sèche et dépourvue d'imagination. Il y a des legs charitables pour ceux qui ne peuvent point faire le pèlerinage de La Mecque, des fondations pour fournir aux filles pauvres un trousseau de mariage, d'autres pour entreprendre la délivrance des captifs, d'autres pour l'entretien des voyageurs, pour la construction des routes, mais la plus originale et la plus inattendue est sans contredit « l'Œuvre pie pour les ustensiles », dont Ibn Batoutah eut connaissance dans des circonstances qu'il nous rapporte ainsi : « Je passais un jour par une des rues de Damas et je vis un petit esclave qui avait laissé échapper de ses mains un grand plat de porcelaine de Chine. Il se brisa et du monde se rassembla autour du petit mamelouk. Un individu lui dit : « Ramasse les fragments du plat et porte-les à l'intendant des Œuvres pies pour les ustensiles. » L'esclave les prit et la même personne l'accompagna chez ledit intendant et les lui montra. Celui-ci lui remit aussitôt de quoi acheter un plat semblable à celui qui avait été brisé. Cette institution est une des meilleures que l'on puisse fonder, car le maître du jeune esclave l'aurait certainement frappé pour avoir cassé l'ustensile, ou bien il l'aurait beaucoup grondé. De plus il en aurait eu le cœur



brisé et aurait été troublé par cet accident. Que Dieu récompense celui dont l'application aux bonnes œuvres s'est élevée jusqu'à une pareille action. »

On comprend sans peine que le séjour de Damas ait paru délectable à Ibn Batoutah. Il n'est pas d'ailleurs resté inactif pendant le temps qu'il y a passé, puisqu'il s'est marié et qu'il a passé des examens universitaires lui conférant une licence d'enseignement.

Pourtant, le 1<sup>er</sup> septembre 1326, la caravane des pèlerins du Hedjaz se remet en route et Ibn Batoutah repart pour une nouvelle étape, qu'il sait devoir être dure. Il lui faut sortir de la Syrie et entreprendre la traversée du « désert dangereux », balayé par le simoun. Après cinq jours de voyage dans ce désert, la caravane passe auprès du puits de Hidjr plein d'une eau tentante, mais en dépit des tortures de la soif aucun musulman ne boira d'eau de ce puits car Mahomet, au cours d'une expédition vers la Syrie, a défendu à ses compagnons d'y toucher. Autour du puits se trouvent des habitations creusées dans des montagnes de pierre rouge. Après une demi-journée de marche on arrive à El Ola. Les marchands chrétiens de Syrie viennent jusque-là, mais n'osent pas s'approcher davantage de l'Arabie. La caravane prend quelque repos à El Ola et après trois nouvelles journées de marche, elle s'arrête



en vue de la ville « sainte, magnifique et noble » : Médine.

La joie d'Ibn Batoutah et de ses compagnons est grande, on le devine, à la vue de ces sanctuaires « magnifiques et sublimes » rappelant les heures difficiles de la vie du Prophète et renfermant outre la tombe vénérée de Mahomet, celles de ses compagnons Omar, Abou-Bekr, Othman et peut-être celle de sa fille Fathimah. C'est pour Ibn Batoutah l'occasion de nous faire un long historique de la construction de la mosquée de Médine. Commencée par Mahomet, elle ne fut d'abord qu'un très humble sanctuaire soutenu par des troncs de palmiers et couvert de palmes qui n'arrêtaient même pas l'eau des pluies. Elle s'agrandit et s'embellit sous les successeurs du Prophète, on y conserva pourtant la trace d'un palmier qui rappelait un des plus touchants souvenirs de l'Islam. Le Prophète avait d'abord adressé la parole à ses fidèles, appuyé au tronc de ce palmier. Ses compagnons lui ayant construit une chaire, Mahomet y monta pour prêcher, mais le palmier se mit à gémir de si émouvante manière que Mahomet descendit de sa chaire et vint l'embrasser pour l'empêcher de se plaindre jusqu'à la résurrection.

Après quatre jours consacrés à la prière, le pèlerin se remet en route pour la ville suprême, La Mecque. Le chemin est jalonné de puits, de



mosquées, de jardins, qui tous rappellent au voyageur érudit quelque épisode de la vie du Prophète, quelque'un des miracles que, tel Moïse ou Jésus, il accomplit pour nourrir, reconforter ses compagnons et les affermir dans leur foi. Enfin apparaît à leurs yeux le sanctuaire vénéré entre tous et la joie transporte le pèlerin qui oublie dangers et fatigues, malheurs et tourments pour élever une fervente action de grâces vers Dieu qui lui a permis d'approcher de ce séjour et daignera agréer son pèlerinage.

La Mecque se révèle brusquement au voyageur. C'est une grande ville en forme de parallélogramme, située au fond d'une vallée cernée par un cercle de montagnes. La vallée est stérile, mais, grâce à l'activité du commerce, tous les fruits de la terre, tous les produits de l'industrie abondent à La Mecque. La piété musulmane trouve dans cette ville d'innombrables objets de dévotion, de multiples lieux où la prière est particulièrement efficace. Au-dessus d'eux tous s'élève la mosquée. Elle est située au milieu de la ville et sa forme est à peu près rectangulaire. Ses murailles ont environ vingt coudées de haut. Le toit est soutenu par quatre cent quatre-vingt-onze colonnes de marbre blanc et plusieurs piliers de plâtre formant trois travées. Au long des murs se trouvent des bancs occupés par les maîtres de lecture, les copistes et les tailleurs.



La mosquée est de construction assez ancienne. Elle a été bâtie en grande partie sous le règne du kalife Almahdy-Mohammed, vers l'an 783 de l'ère chrétienne. Au centre même de la mosquée s'élève la fameuse ca'bah, construite par Abraham, qui était déjà, avant Mahomet, l'objet de la vénération des Arabes, et qui renferme la Pierre noire. La ca'bah est une sorte d'édifice à peu près carré, dont les murs ont vingt-huit coudées de hauteur sur trois côtés et vingt-neuf sur le quatrième. Les angles portent des noms différents suivant leur orientation. Il y a l'angle du Yemen, l'angle de la Syrie, l'angle de l'Irak et l'angle de la Pierre noire. Cette sorte de cube irrégulier est construit avec des pierres brunes si solidement assemblées que le temps ne peut rien sur elles. Sur une des façades, non loin de la Pierre noire, s'ouvre la porte du sanctuaire. Elle est située à onze empans du sol et recouverte de lames d'argent. La porte s'ouvre suivant un cérémonial très compliqué, le vendredi et le jour anniversaire de la naissance du Prophète. L'intérieur de la ca'bah est paré de marbre blanc, bleu, rouge et le toit est soutenu par trois hautes colonnes de bois de tek. La ca'bah est recouverte, du toit au sol, d'un immense voile de soie noire brodé de caractères arabes d'un blanc éclatant. Un des rites importants du pèlerinage consiste à se suspendre



à ce voile sacré. Ce petit temple est fertile en miracles. Malgré son exigüité il peut contenir une foule innombrable et, détail touchant, ni les colombes si nombreuses à La Mecque, ni les autres oiseaux ne volent au-dessus du sanctuaire, aucun d'eux ne vient s'y poser à moins qu'il ne soit malade; dans ce cas il meurt ou il guérit à l'instant. A la partie supérieure du temple, et débordant le toit d'environ deux coudées, se trouve une gouttière d'or au-dessous de laquelle on voit le tombeau d'Ismaël et de sa mère Agar. Dans l'angle oriental du temple est encastrée la Pierre noire. Large de deux tiers d'empan et longue à peu près d'un empan, elle est faite de quatre fragments très brillants reliés entre eux par des lames d'argent. L'empressement des fidèles à baiser la Pierre noire est tel qu'il y a autour d'elle des bousculades incessantes. Entre la porte de la ca'bah et l'angle de l'Irak se trouve la Noble Station. C'est l'endroit où Mohamet fit transporter la pierre sur laquelle se tenait Abraham alors qu'il bâtissait la ca'bah. Autour de la ca'bah, délimitée par une sorte de mur fait de marbre blanc et lilas, s'étend une sorte de chaussée pavée de pierres noires. C'est sur cette chaussée que le pèlerin doit entreprendre plusieurs fois par jour des « tournées » qui exigent de lui une extrême endurance. Les pierres de la chaussée sont chauffées à blanc



par un soleil cruel et les pieds éprouvent à les toucher une telle souffrance que certains voyageurs n'arrivent à accomplir leurs tournées qu'en étendant devant leurs pieds un tapis ou un vêtement. En face de la Pierre noire se trouve le fameux puits de Zem-Zem, où s'abreuvent jadis Agar et Ismaël, recouvert par une coupole de marbre blanc. Tout auprès s'élève une autre coupole, surnommée coupole de la Boisson, où on met à rafraîchir l'eau du puits destinée aux fidèles. Le pèlerin après avoir fait ses tournées autour de la ca'bah doit faire ses ablutions et se désaltérer au puits sacré.

Même après cela il n'a pas accompli tous ses devoirs, il lui faut entreprendre une course à très vive allure entre deux lieux sacrés dits Safâ et Marwâh. La besogne est peu aisée car l'itinéraire traverse un marché fort populeux. Il doit aussi visiter la tombe de Khadidja, l'épouse de Mahomet. Il nous est impossible de suivre Ibn Batoutah dans l'énumération des lieux sacrés de La Mecque et dans le récit de toutes les pieuses légendes qui s'attachent aux pierres, aux arbres, aux routes, aux cavernes dans ce pays qui, ayant vu naître le Prophète, le vit commencer sa prédication, s'enfuir poursuivi par la haine de ses compatriotes, revenir triomphant et repartir enfin pour mourir.



Les habitants de La Mecque comme ceux de Damas sont tout baignés de sainteté. Leurs vertus sont nombreuses et éminentes. Ils sont d'un bon naturel, sobres, libéraux envers les pauvres et les orphelins, accueillants à l'étranger, ils ont grand souci de l'élégance et de la netteté de leurs blancs vêtements. Les femmes y sont fort belles, douées de piété et de modestie; elles ont un tel amour des parfums qu'elles acceptent joyeusement de subir les affres de la faim pour s'oindre d'essences précieuses; aussi, dans la nuit du jeudi au vendredi où elles sont autorisées à faire le tour de la mosquée, le sanctuaire est-il tout embaumé par leur passage.

L'ordre des cérémonies qui se déroulent à La Mecque pendant les pèlerinages est minutieusement prévu. Les quatre sectes musulmanes orthodoxes, châteites, malekites, hanbalites, hanéfites ont chacune leurs imans et un emplacement particulier leur est réservé dans la mosquée. En général, les sectes différentes ne prient pas aux mêmes heures sauf au moment du coucher du soleil où l'affluence est telle que les fidèles sont obligés de prêter grande attention à leurs prosternations, sous peine de commettre en priant suivant un autre rite que le leur, une erreur qui les emplit de confusion et de remords. Trois jours avant le début du pèlerinage, on prend la pré-



caution de relever le voile précieux qui recouvre la ca'bah pour la garantir des entreprises de ceux chez qui la piété n'aurait pas tout à fait étouffé l'instinct du pillage. Le premier jour du mois réservé au pèlerinage, la ville retentit du bruit des timbales et des tambours qui saluent l'arrivée des pèlerins. Le septième jour, un prédicateur choisi parmi les plus vénérés fait un sermon pour enseigner les cérémonies du pèlerinage. Le huitième jour, la population sort de la ville et monte à Mina, sorte de plateau au nord de La Mecque, dominé par le mont Hira où Mahomet eut la révélation de sa vocation divine. Le neuvième jour, les pèlerins se rendent de Mina vers Arafah, plaine très vaste entourée de montagnes dominées par la montagne de la Miséricorde. Pour que le pèlerinage ait quelque valeur, le fidèle doit éviter soigneusement la vallée d'Arnah que le Prophète a ordonné d'éviter et où il risquerait d'être conduit par la malice de chameliers trop pressés de ramener leur client vers La Mecque. Le retour ne doit s'effectuer que lorsque le signal en a été donné par l'iman. La foule se met alors en route vers La Mecque en proie à des transports d'enthousiasme. Pourtant le retour ne s'effectue pas directement. On passe par la plaine de Mozdalifah, coupée par le défilé de Mohassir, qui doit être franchi à allure précipitée. On revient alors à Mina, où



les fidèles sacrifient des brebis et des chamelles, se rasent la tête et jettent à intervalles réguliers un nombre déterminé de cailloux dans le défilé de Mohassir. Le jour où ont été célébrés les sacrifices, la caravane de l'Égypte envoie dans le temple le voile brodé de la noble ca'bah qui est fourni tous les ans par le roi de l'Égypte. Ce n'est que trois jours après les sacrifices que les fidèles peuvent rentrer à La Mecque où les attendent d'autres cérémonies que nous avons déjà indiquées : courses entre Safâ et Marwâh, tournées autour de la ca'bah, ablutions au puits de Zem-Zem, prières devant la Noble Station ou la gouttière bénie. Et pendant tout ce temps, dans la mosquée illuminée et vibrante du bruit des timbales et des tambours, une foule immense de pèlerins venus de l'Irak, du Khorassan, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique du Nord, de l'Espagne, toute secouée par l'ardente prédication des imans prie avec une telle ferveur que les âmes s'attendrissent, les cœurs s'émeuvent, les yeux répandent des larmes.

Même après avoir accompli ces rites, le pèlerin ne s'est pas acquitté de tous ses devoirs. Il doit encore répandre d'abondantes aumônes. Certains pèlerins y mettent une telle ostentation que le cours de l'or baisse momentanément à La Mecque, mais ils ont aussi des raffinements de délicatesse. S'ils trouvent dans le temple un



individu endormi, ils placent dans sa bouche de l'or et de l'argent jusqu'à ce que celui-ci s'éveille. Les plus puissants personnages entreprennent ce pèlerinage. Ibn Batoutah a rencontré en 1326 à La Mecque le porte-encrier du roi d'Egypte, de puissants émirs de la Syrie et de l'Irak et aussi une très haute et puissante dame, fille du roi de Kharezm et femme du sultan d'Egypte Almelic Annacir. Mais il y a auprès de ces puissants toute une foule anonyme et très humble dont l'ardente piété ne se laisse ni refroidir ni lasser par ces rites compliqués et parfois exténuants.



## VI

### LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. DE L'ARABIE A L'INDE.

De La Mecque, Ibn Batoutah se dirige vers l'Irak, par Bassorah et Chiraz. Il arrive à Bagdad, ville déchue de sa prospérité à la suite des invasions mongoles, mais encore imposante. Deuxième pèlerinage à La Mecque, où il demeure jusqu'en 1330. Il s'embarque pour Aden et la côte arabique. Troisième pèlerinage à La Mecque, en 1332. Il part pour la Turquie, traverse la Mer Noire, et séjourne à Constantinople. Par la Russie méridionale, il atteint le Turkestan, franchit l'Hindou-Kouch, pénètre dans l'Inde au mois de septembre 1333.

L'heure venue de quitter la ville sainte, les caravanes se reforment dans un ordre prévu d'avance. Le départ des pèlerins constitue dans le récit d'Ibn Batoutah un tableau fortement coloré. Après une tournée d'adieu autour de la ca'bah, Ibn Batoutah se joint à la caravane de l'Irak. Elle est si nombreuse que la terre en est agitée comme la mer par ses flots, et elle marche à l'instar d'un épais nuage. Celui qui quitte un instant sa place et n'a pas un signe



de ralliement ne peut la retrouver, à cause de la multitude des voyageurs. Les voyageurs riches ont loué des chameaux, mais les pauvres ne sont pas oubliés: on emporte pour eux des outres d'eau, des médicaments, des vivres et des montures pour ceux qui ne pourraient plus marcher. La caravane a des marchés abondants en tous genres de denrées et de fruits. Elle voyage aussi la nuit et l'on allume des fanaux devant les files des chameaux et des litières. « On aperçoit alors la contrée brillante de lumière et la nuit changée en un jour resplendissant. »

La caravane repasse par Médine et entre ensuite dans la province du Nedjd, où un vent frais et odorant reconforte les voyageurs lassés par les températures torrides de La Mecque. Ils se dirigent sans autre souci que de ne pas s'écarter des points d'eau et de n'être pas assaillis par des bandes d'Arabes pillards vers Koufah. Ici encore les attendent de pieux souvenirs. Ils visitent dans un lieu nommé Mechbed-Aly une chapelle contenant le tombeau d'Adam, celui d'Eve et surtout celui d'Ali, fils d'Abou-Thalib, gendre du Prophète. Cette tombe est miraculeuse et une fois par an, dans la « nuit de la vie », elle rend le mouvement aux paralytiques. Les habitants du pays sont tous naturellement des Chiites sectateurs d'Ali. La visite au sanctuaire accomplie, la caravane



se dirige vers Bagdad. Ibn Batoutah, lui, détourne son chemin vers Bassorah. Il descend le cours du Tigre, non sans danger, puisque les bords marécageux du fleuve abritent des peuplades pillardes. Arrivé à Bassorah, il constate que cette ville autrefois florissante est aujourd'hui bien diminuée. Malgré sa situation privilégiée, la fertilité de son sol riche en palmiers, elle est déchuée au point que la grammaire y est inconnue même des prédicateurs, ce qui, nous l'avons vu, scandalise l'érudit Ibn Batoutah.

Il s'embarque à Bassorah pour Obollah, elle aussi en ruines. Il désire se rendre à Bagdad, mais fidèle à ses principes il ne veut pas revenir sur ses pas. Il débarque sur les bords du golfe Persique et traverse une plaine peuplée de Kurdes nomades qui vivent sous des tentes de crin. Il arrive ainsi à Idhedj, capitale de l'atabec, sultan du pays des Lours, vassal du sultan de l'Irak. Le pays, gouverné autrefois par des sultans pieux, est parsemé de couvents accueillants au voyageur. C'est l'occasion pour Ibn Batoutah de nous conter une anecdote assez surprenante qui montre d'une part le caractère assez particulier de l'autorité de ces sultans et de l'autre le prestige dont commence à jouir notre voyageur. Pendant le séjour d'Ibn Batoutah à Idhedj, l'atabec ayant perdu son fils, Ibn Batoutah a assisté aux obsèques et il a été ensuite reçu en audience particulière par



le sultan: « Nous pénétrâmes dans un salon où il n'y avait pas de tapis à cause du deuil où l'on était alors. Le sultan était assis sur un tapis et il y avait devant lui deux vases, dont l'un était d'or, l'autre d'argent. Il y avait dans le salon un petit tapis vert de ceux sur lesquels on se place pour faire la prière; il fut étendu pour moi près du prince et je m'assis dessus... Il me sembla que ce prince était vaincu par l'ivresse et j'avais précédemment appris son habitude de se livrer à la boisson. Ensuite il me dit en arabe, langue qu'il parlait avec élégance: « Parle donc. » Je lui dis: « Si tu m'écoutais, je te dirais: Tu es un des enfants du sultan atabec Ahmed, célèbre par sa piété et sa dévotion, il n'y a rien à te reprocher dans ta façon de gouverner, excepté cela » (et je montrai du doigt les deux vases). Il fut honteux de mes paroles et garda le silence. Je voulus m'en retourner mais il m'ordonna de m'asseoir et me dit: « C'est une marque de la miséricorde divine que d'être réuni avec tes pareils. » Ensuite, je vis qu'il se penchait de côté et d'autre et désirait dormir et je me retirai. » Ibn Batoutah est remercié de sa franchise courageuse par un des familiers du sultan, qui baise ses sandales et les place sur sa tête en lui disant: « Que Dieu te bénisse! Ce que tu as dit à notre sultan, personne autre que toi ne pouvait le lui dire. J'espère que cela fera impression sur lui. » Le



sultan, sans rancune, fait quand même parvenir à Ibn Batoutah un présent important au moment de son départ.

L'itinéraire d'Ibn Batoutah l'amène ensuite à traverser la vaste plaine d'Ispahan. L'approche de la ville des roses s'annonce par de beaux vergers. Le pays est riche en fruits exquis, l'abricot, le coing, le raisin, la figue et d'incomparables melons à l'écorce verte et à la chair rouge. Les habitants d'Ispahan sont beaux, avec un teint vermeil; ils sont généreux comme leur sol et leur générosité connaît d'incomparables raffinements teintés de quelque ostentation. Ils sont groupés en confréries, qui sont parfois des sortes de corporations réunissant des gens de même métier, parfois des groupements plus fantaisistes, comme celui des « jeunes gens non mariés ». Ces confréries cherchent à s'éblouir mutuellement. L'une d'elles aurait, d'après Ibn Batoutah, convié les membres d'un autre groupement à un festin dont les mets avaient été cuits uniquement à la flamme des bougies. Désireux de ne pas rester sur cette défaite et de trouver un combustible encore plus onéreux et plus inattendu, les convives auraient rendu à leurs hôtes un repas et fait cuire leurs plats en faisant brûler de la soie. Ibn Batoutah ne nous dit rien de la qualité des mets ainsi apprêtés, mais il est facile de supputer leur prix. On sent, d'ailleurs, que



ces recherches un peu puérides lui inspirent de l'admiration parce qu'elles impliquent un grand mépris de l'argent. Malheureusement, la gracieuse et élégante Ispahan est ensanglantée par de farouches luttes religieuses. Les sunnites (orthodoxes) y sont aux prises avec les chiites ou rafhidites, sectateurs d'Ali.

D'Ispahan, par une vaste plaine surnommée plaine des Romains, Ibn Batoutah se dirige vers Chiraz, noble ville sœur de Damas, blottie, elle aussi, dans des vergers et désaltérée par cinq rivières. Sa population est si belliqueuse que le propre roi de Chiraz ne confie point d'armes à ses sujets et punit même de mort tous ceux qui en possèdent une quelconque. Chiraz possède de nombreuses mosquées et les lecteurs du Coran y ont des voix plus belles que dans n'importe quel autre lieu de la terre. Chiraz possède aussi de saintes sépultures et, parmi elles, celle du poète persan Sa'dy, qui fut, lui aussi, un grand voyageur. Ibn Batoutah loue son talent à composer des vers arabes, mais il le loue encore plus d'avoir été un cheikh doué de pieuses vertus et d'avoir construit auprès du lieu de son tombeau un blanc ermitage entourant un joli jardin, fleuri sans doute des roses qui parfument les vers du poète. Sa'dy a eu l'idée bien orientale de faire construire de petits bassins de marbre où séjourne l'eau d'un fleuve voisin. Les habitants de Chiraz sortent



de la ville pour se rendre à l'ermitage, mangent les mets préparés pour eux, lavent leurs vêtements dans les bassins puis s'en retournent. Doux pays, en vérité, que celui où le souvenir d'un poète, au lieu de se perpétuer dans un morne bronze ou un marbre savonneux, s'inscrit dans un ermitage au jardin fleuri, aux bassins de marbre scintillants d'eau que n'arrivent pas à dépoétiser les lessives faites en commun. Comme on serait tenté de croire que la vie en ces lieux n'est qu'une idylle, si Ibn Batoutah ne nous laissait entendre qu'ici, comme presque partout dans l'Orient, le fanatisme, la cruauté et parfois simplement une folle bravoure ont mis auprès de toutes ces suavités le contraste des taches de sang.

Ibn Batoutah délaisse Chiraz et, continuant sa route vers Bagdad, il passe à Kazeroun. Il nous réserve ici une anecdote dans laquelle la piété musulmane se mêle à une conception bien moderne du crédit. Kazeroun possède un cheikh, Abou-Ishak, dont le nom est vénéré jusque dans l'Inde et la Chine.

Les voyageurs que la mer ou les pirates ont mis en fâcheuse posture font un vœu à Abou-Ishak. Lorsque le vaisseau arrive en sûreté, des desservants de l'ermitage montent à bord et y recueillent les sommes ou les objets qui ont été voués au cheikh. Lorsqu'un fakir sollicite du saint homme une aumône, le cheikh fait rédi-



ger pour lui une sorte de mandat de paiement portant sa signature et son sceau. Quand le fakir rencontre un quelconque des personnages qui ont fait un vœu à Abou-Ishak, il lui présente son mandat et donne au dos décharge des sommes qu'il a reçues. On aime à penser que les voyageurs d'alors ne ressemblaient pas à Panurge, qui jurait au cours de la tempête de faire toutes sortes de pieux sacrifices et qui, les vents apaisés, n'attendait pas même d'être à terre pour se parjurer et blasphémer d'affreuse manière. On est d'ailleurs vaguement humilié à la pensée de ce qu'il faut de simplicité, de droiture et de naïve honnêteté pour qu'une telle institution soit seulement rêvée. On n'ose pas songer à ce qu'elle deviendrait dans notre époque de fausses traites et de chèques sans provision.

De Kazeroun, Ibn Batoutah se rend à Koufah, une des grandes métropoles de l'Irak ruinée depuis que les mains de l'iniquité se sont abattues sur elle. La ville fut autrefois habitée par Ali, le gendre du Prophète. Un sanctuaire a été élevé à l'endroit où il fut lâchement assassiné par Ibn Moldjan. La tombe de l'assassin est là aussi et la population musulmane y allume tous les ans pendant sept jours d'immenses bûchers. On voit également à Koufa l'endroit où bouillonna l'eau du déluge, l'habitation de Noé, le lieu où il construisit son arche, et une



cellule qui aurait été l'oratoire du prophète Enoch. Après avoir voyagé dans une vaste plaine, Ibn Batoutah traverse Kerbéla, où se trouve la tombe d'Hocein, fils d'Ali, mort dans les environs de Kerbéla après avoir héroïquement résisté aux bandes arabes qui le poursuivaient.

Enfin, Ibn Batoutah arrive à Bagdad. La fabuleuse capitale des kalifes n'est plus que le spectre d'elle-même. Sa seule beauté est le Tigre, sur lequel sont jetés deux ponts très fréquentés par la foule. La ville possède des restes de son ancienne splendeur qui ont survécu à l'invasion mongole, elle a des mosquées et surtout de beaux établissements de bains construits avec du marbre blanc et une sorte de poix noire et brillante. Ibn Batoutah semble avoir été surtout frappé par la visite du collège Almostan, construit sur l'ordre du kalife Almostancir-Billah. Ce collège est composé de pavillons séparés consacrés à chacun des quatre rites orthodoxes. Chaque pavillon a sa mosquée, ses jardins, son établissement de bains. Les cours ont lieu sous de petits pavillons de bois et le maître monte sur une petite chaire recouverte de tapis, il est revêtu d'habits noirs, coiffé d'un turban et il montre du calme et de la gravité. Il a à sa droite et à sa gauche deux répétiteurs qui redisent tout ce qu'il dicte. En évoquant ce calme et lumineux collège de con-



ception si moderne, on ne peut se retenir de songer à la vie d'austérité et de pénitence que menaient les étudiants dans les dures prisons qu'étaient les collèges français du xiv<sup>e</sup> siècle.

Bagdad possède en outre les tombes des trente-deux kalifes abbassides depuis Al'mahdy jusqu'à Almostassim, qui fut égorgé par les Tartares lorsque ceux-ci s'emparèrent de Bagdad en 1258. On est un peu surpris qu'Ibn Batoutah ne donne aucune description du monument qui renferme tant de tombeaux illustres.

Malgré sa ruine, Bagdad attire encore par sa renommée d'illustres visiteurs. Ibn Batoutah y a rencontré Abou-Saïd, le sultan de l'Irak, fils de Mohamed Khodhâbendeh, qui fut le premier sultan tartare converti à l'islamisme. Le nom de ce personnage engage Ibn Batoutah dans une controverse épineuse mais pour lui passionnante sur l'origine et le sens de ce surnom. Suivant Ibn Batoutah on peut, ou bien traduire Khodhâbendeh par l'expression « l'esclave de Dieu », ou bien lire Kherbendeh, qui signifierait « le valet de l'âne ». Cette deuxième dénomination étrange pour un sultan serait due, d'après Ibn Batoutah, à l'habitude qu'ont les Tartares de donner aux enfants le nom de la première personne qui entre dans la pièce où ils viennent de naître. Le sultan



aurait été dénommé Kherbendeh à cause de l'arrivée insolite d'un muletier, et ce n'est que plus tard que, par zèle pieux, il aurait changé son nom en celui de Khodhâbendeh. Ibn Batoutah nous raconte longuement comment le sultan Abou-Saïd s'empare du trône de l'Irak après la mort de son père. Le récit de ces révolutions de palais, où interviennent sans cesse d'ambitieux émirs et d'astucieuses princesses, est un peu fastidieux; il nous permet pourtant d'apercevoir pourquoi, après la mort d'Abou-Saïd, l'Irak se partagera en onze principautés et nous aide à imaginer cette poussière de petits Etats indépendants et rivaux les uns des autres qui se sont formés sur l'ancien empire arabe. Cette situation explique le nombre incroyable de sultans et de princes qu'Ibn Batoutah a rencontré au cours de sa randonnée.

Notre voyageur quitte Bagdad en se joignant à la suite du sultan Abou-Saïd et, cette fois encore, il se déplace en fort pittoresque équipage. Le sultan voyage ayant à sa droite et à sa gauche les cinquante principaux émirs, les porte-drapeaux, les clairons et les trompettes suivent le prince, puis viennent les esclaves du sultan, ensuite les émirs, chacun d'après son rang suivi lui-même de ses étendards, trompettes et timbales. Le cortège s'augmente encore de celui des princesses, suivies de leurs bagages et enfin du gros de l'armée. La pompe barbare



de ce défilé n'admet ni désordre ni fantaisie. Si quelqu'un reste en arrière, on le châtie en lui ôtant ses chaussures et en les suspendant remplies de sable à son cou, ce qui l'oblige à faire à pieds nus le reste de l'étape. Il n'en est pas d'ailleurs quitte pour si peu. Au camp l'attend un châtiment barbare (vingt-cinq coups de fouet sur le dos) mais démocratique, puisqu'il est infligé aux personnages du rang le plus élevé.

Ibn Batoutah quitte la suite du sultan Abou-Saïd pour se rendre à Tiebrîz, la ville aux marchés magnifiques. Il y a traversé un marché aux bijoux tout scintillant des pierreries que de splendides esclaves, les reins ceints de flamboyants mouchoirs de soie, offrent à la convoitise des dames turques avides de briller. Auprès de ce marché rutilant se tient le marché odorant de l'ambre et du musc. Le tumulte est tel dans ces deux endroits que notre saint homme demande à Dieu de l'en préserver.

Est-ce pour expier les plaisirs trop vifs qu'il a goûtés au cours de ses voyages qu'Ibn Batoutah se décide à entreprendre un deuxième pèlerinage à La Mecque? Auparavant, cédant à son insatiable curiosité, il s'en va visiter Mossoul, dans le Diarbékir. La ville qui, dans la poésie française, est la ville des jasmins, est apparue à Ibn Batoutah surtout comme une forteresse inexpugnable, entourée de deux murailles d'une



épaisseur telle qu'on a pu creuser dedans des chambres.

Aux environs de Mossoul s'aperçoit une grande ruine où se distinguent encore vaguement des murs et des portes. C'est l'antique Ninive. Mais Ibn Batoutah, comme tous ceux de sa race, s'intéresse peu aux ruines qui ne sont pour lui qu'une occasion de louer Dieu, dont la main élève et détruit les puissances humaines. Il se souvient mieux d'avoir vu sur une colline avoisinante un couvent où s'ouvre une cellule fermée par un rideau de soie et par une porte incrustée d'or et de pierreries qui marque l'endroit où se tenait Jonas. Un peu plus loin, il a aperçu la montagne où atterrit l'arche de Noé.

Ayant rejoint à Bagdad une caravane en partance pour le Hedjaz, Ibn Batoutah entreprend son deuxième pèlerinage. Sa santé étant à ce moment très ébranlée, il forme le projet de se fixer à La Mecque pour s'y livrer à des exercices religieux. Il y restera en effet jusqu'en 1330. Mais la nostalgie du départ se lèvera de nouveau dans son cœur obstiné à voyager et peut-être un peu las des joies pieuses.

Il va se diriger cette fois vers des pays moins fortunés que ceux qu'il a visités jusqu'alors. Il prend la route du Yémen et arrive au port de Djouddah, où il s'embarque sur un bâtiment fait de planches réunies par des fibres de coco-



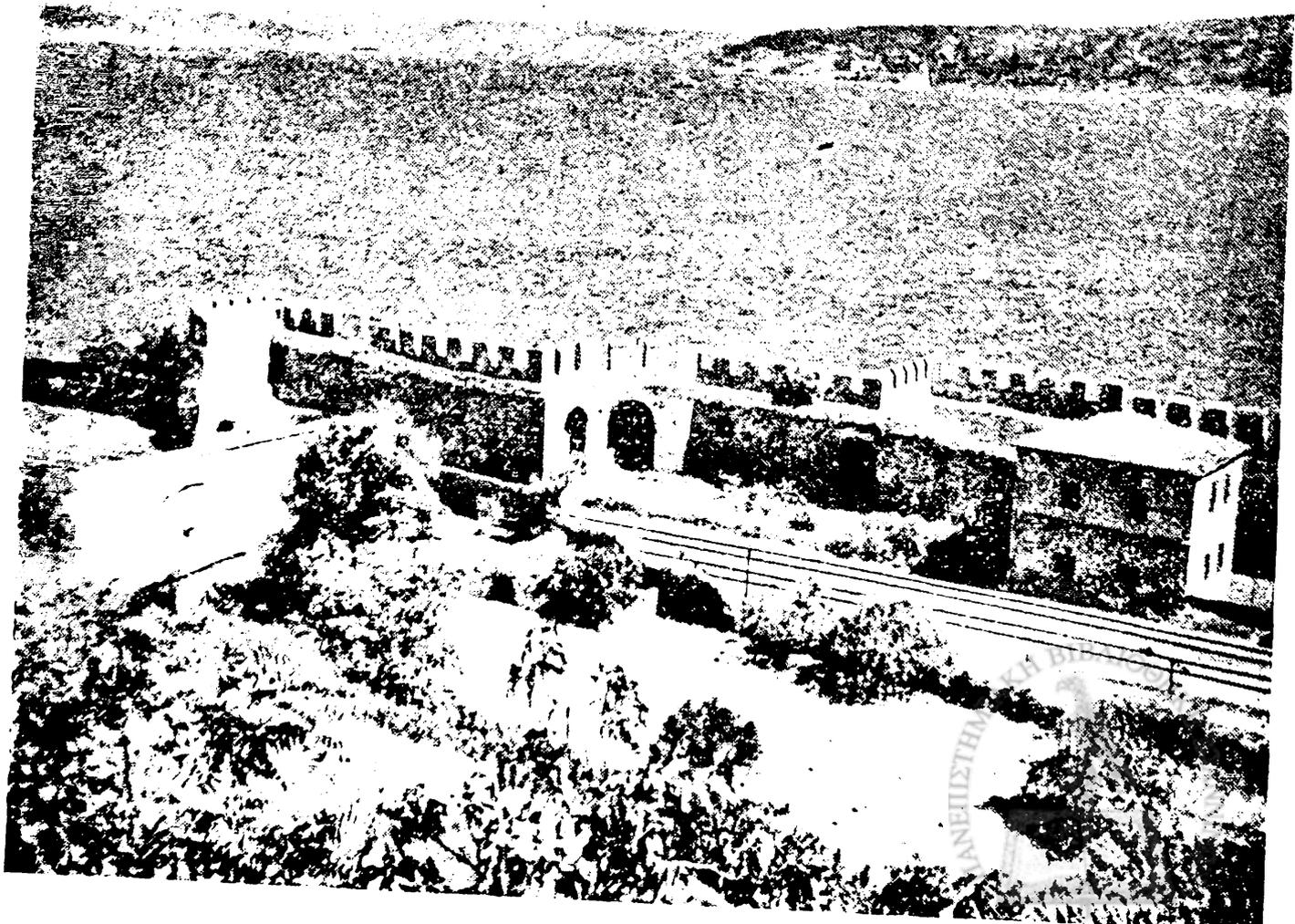
tier. C'est sa première traversée et il ne l'entreprend pas sans répugnance. La mer, d'ailleurs, ne tarde pas à devenir furieuse, à la grande terreur des voyageurs, et elle les rejette vers le cap des Tourbillons, au pays des Bodjahs, que nous avons déjà vus en guerre contre le roi d'Égypte. Ces Bodjahs sont de beaux hommes au teint noir, vêtus de couvertures jaunes, le front ceint d'un bandeau rouge. Grâce à leur aide les voyageurs peuvent atteindre l'îlot de Sawakin et s'embarquer pour le Yémen. Après avoir traversé la ville de Hali, Ibn Batoutah se dirige vers Ta'izy, capitale des rois du Yémen. Ceux-ci sont d'anciens émirs abbassides qui se sont, eux aussi, rendus indépendants. Le roi Nour-eddin-Aly accueille Ibn Batoutah avec joie et l'interroge avidement sur les rois de l'Irak, de l'Égypte et du pays des Lours. Ibn Batoutah le quitte bientôt pour se rendre à Aden. Il constate qu'Aden est une grande ville, mais il lui manque l'eau, les arbres, la végétation. Un soleil implacable torréfie le pays. Le commerce y est intense. De grands vaisseaux y abordent, venant de l'Inde. Les négociants y sont fort riches, mais à notre voyageur affiné ils semblent orgueilleux et grossiers, bien qu'il leur reconnaisse la piété et la charité. Dans cette partie du voyage d'Ibn Batoutah, nous allons retrouver le contraste déjà indiqué par le marchand Soleyman entre la côte orientale et





STAMBOUL. — Vue d'Eyoub.

(Pl. Boudot-Lamotte).





*(Pb. Boudot-Lamotte)*

STAMBOUL. — La Mosquée d'Ahmed.



la côte occidentale de l'Océan Indien. D'un côté toutes les richesses du sol et de la mer, des races affinées, une vie magnifique; de l'autre une terre ingrate, un climat écrasant, de pauvres races, des mœurs rudes et primitives. D'Aden, Ibn Batoutah se dirige vers Zeïla, grande ville sale d'où s'élève une atroce puanteur, faite de l'odeur des poissons pêchés par milliers et du sang des chameaux égorgés en pleine rue. De Zeïla ils vont vers Makdachaou, où l'hospitalité musulmane a encore trouvé une ingénieuse manière de s'exercer. Dès qu'un bateau accoste, les jeunes gens de la ville montent à bord munis d'un plat contenant de la nourriture. Ils présentent ce plat à l'un des voyageurs qui devient leur hôte pour toute la durée de son séjour dans la ville. Le commerçant qui est déjà venu dans ce pays choisit à son gré sa résidence. En sa qualité de jurisconsulte, Ibn Batoutah devient l'hôte du cadî, qui l'emmène immédiatement présenter ses devoirs au souverain.

Ce petit sultan de Makdachaou, Ibn Batoutah nous le montre sortant le vendredi de la mosquée. Il est revêtu d'amples vêtements de tissu égyptien sur lesquels flotte une éclatante robe verte. Son pagne est de soie vive et sa tête est couverte d'un turban volumineux. Au-dessus de son auguste front, on porte quatre dais de soie de couleur surmontés chacun d'une



figure d'oiseau en or. Ses sujets, tout fiers de sa splendeur, lui forment un hétéroclite cortège de va-nu-pieds. Timbales, trompettes et clairons annoncent comme à l'ordinaire le passage du souverain.

De Makdachaou, Ibn Batoutah se dirige vers Quiloa (Couloua), ville de bois dont les habitants, de magnifiques nègres, sont occupés à la guerre sainte contre les infidèles. Suivant toujours les côtes il arrive à Zhafar, située à l'extrémité du Yémen, sur le littoral de la mer des Indes. Il y retrouve la puanteur due à l'abondance du poisson qui sert dans ces régions à la nourriture des bêtes de somme et des brebis. Le peuple est pauvre, mais bon et vertueux. La végétation annonce déjà celle de l'Inde et c'est pour Ibn Batoutah l'occasion de nous entretenir de deux plantes caractéristiques de ces pays: le bétel et le cocotier. Le bétel est une plante grimpante que l'on cultive un peu à la manière de la vigne, ses feuilles ressemblent à celles de la ronce; les Indiens en font un cas immense. Offrir cinq de ces feuilles à un voyageur, c'est lui faire un cadeau prodigieux, plus précieux que l'or ou l'argent. Avant de mâcher le bétel on place dans sa bouche quelques fragments d'une noix qui ressemble à la muscade; ensuite on met dans sa bouche les feuilles du bétel recouvertes d'une très petite quantité de chaux. Le bétel parfume l'haleine et facilite



la digestion. Le cocotier est en tout semblable au palmier, mais au lieu de produire des dattes il produit des noix infiniment précieuses; on boit le lait et on mange l'amande qu'elles renferment, mais on en tire en outre de l'huile et du miel; les fibres qui entourent la noix servent à fabriquer des cordages et des tissus grossiers.

De Zhafar, Ibn Batoutah s'embarque pour l'Oman. Il aborde au port de Hacir dans une région qui produit l'encens. C'est une gomme, ou plutôt une sorte de résine que l'on extrait en pratiquant des incisions dans les feuilles minces d'un arbre. Ici encore le poisson surabonde, au point qu'Ibn Batoutah prétend que les maisons sont faites avec des arêtes de poissons et recouvertes de peaux de chameaux.

Ibn Batoutah visite la capitale de l'Oman puis va à Ormuz, sorte d'immense entrepôt pour les marchandises qui viennent de l'Inde et doivent ensuite être dirigées vers l'Irak ou le Khorassan. Après un certain nombre de stations, il arrive à Khondjopâl. Ici l'Inde s'annonce non plus seulement dans la végétation, mais dans les pratiques ascétiques de la dévotion. Enfin, Ibn Batoutah atteint Siraf, l'ancien port du commerce avec l'Inde et la Chine au temps de la grandeur arabe. La ville est habitée par des Persans et aussi par des Arabes pêcheurs de perles. Les plongeurs portent sur



le visage une sorte de masque fait d'écaille transparente, leurs narines sont comprimées par des sortes de pinces faites également en écaille. Ils plongent attachés à une corde. Ibn Batoutah prétend (sans doute exagère-t-il quelque peu) qu'il y a des plongeurs qui peuvent rester sous l'eau une heure ou deux ou même davantage. Lorsque la respiration manque au pêcheur, il agite la corde et on le remonte. Le pêcheur trouve au fond de la mer les coquillages posés sur le fond de sable, il les détache avec un couteau et les place dans un sac de cuir qui pend à son cou. Lorsqu'il remonte, on lui prend son sac et on dégage les perles. Un cinquième du produit de la pêche est réservé au sultan, le reste, nous dit Ibn Batoutah, est acheté par des marchands qui sont en général créanciers des pêcheurs et prennent tout ou partie de la récolte des perles en échange de leurs créances. Il est facile de deviner que l'usure, ce fléau des pays musulmans, sévit déjà ici et que c'est elle qui contraint les misérables pêcheurs à se livrer à ce métier inhumain, dans lequel ils exposent leur vie, pour être finalement dépouillés par des créanciers impitoyables.

Après avoir visité Bahrein et quelques autres points, Ibn Batoutah est pris de nouveau du désir de retourner à La Mecque. Il y arrive pour le pèlerinage de l'an 1332 de l'ère chré-



tienne. Son pèlerinage accompli, il désirerait se diriger vers l'Inde, mais n'ayant pu se joindre à aucune caravane, il se décide à repartir par l'Egypte et la Syrie et à reprendre par Gaza, Hébron, Jérusalem, Acre, Tripoli l'itinéraire précédemment suivi. Il s'embarque à Ladhikyah sur un vaisseau génois et se dirige vers la Turquie qu'il appelle aussi pays des Grecs. Il retrouve là la douceur des mœurs et l'hospitalité généreuse qu'il apprécie. C'est dans cette partie de son voyage qu'il a rencontré cette curieuse corporation qu'il appelle les jeunes gens frères, sortes de boy-scouts dont il définit ainsi le programme: « On ne trouve pas dans tout l'univers d'hommes tels que ceux-ci remplis de la plus vive sollicitude envers les étrangers, très prompts à leur servir des aliments, à satisfaire les besoins d'autrui, à réprimer les tyrans, à tuer les satellites de la tyrannie et les méchants qui se joignent à eux. » Il est impossible et d'ailleurs peu intéressant de suivre Ibn Batoutah à travers toutes ses stations dans l'Asie Mineure turque de cette époque. Le récit qu'il nous en fait est un peu fastidieux par sa monotonie: description de villes, de marchés et de mosquées, réception chez d'innombrables sultans, présents, ablutions et festins, tout cela se renouvelle sans grande variété. Sa route est jalonnée par les villes de Alaïa, Anthilakiah, Gheull'Issar, Kouniah, Kaisariah (Césa-



rée), Arzendjan, Erzeroum ruiné par les luttes entre tribus turques, Birgui où le long récit qu'il nous fait de sa réception chez le sultan montre la vénération dont ces princes guerriers entourent les savants et les jurisconsultes. On aperçoit également à travers son récit ce qu'est dans ces pays soumis aux Turcs la condition des anciens habitants. Ibn Batoutah les désignera en général sous le nom de Grecs et nous les montre tombés au rang de pages ou esclaves des Turcs. Les esclaves grecs, hommes ou femmes, figureront souvent dans les listes des cadeaux qu'Ibn Batoutah continue à recevoir. De Birgui, Ibn Batoutah passe à Ephèse. Il sait que la ville contient des sanctuaires vénérés par les Grecs, mais il ignore — ou dédaigne — son rôle dans la propagation du christianisme. Il y a admiré une mosquée édiflée sur une ancienne église chrétienne et qui présente cette particularité d'être traversée par un fleuve sur les bords duquel sont plantés des berceaux de vigne et de jasmin. Nous le retrouvons à Smyrne, qui est gouvernée par un émir puissant et belliqueux. Ses vaisseaux de guerre font de fréquentes incursions dans les eaux de Constantinople, qui est déjà cernée par la convoitise des Turcs; ils en rapportent un butin considérable que l'émir dilapide avec une folle prodigalité. L'empereur de Constantinople, pour lui résister, devra faire appel au pape qui lui en-



verra une armée composée de soldats génois et français. Ces nouveaux Croisés s'empareront de Smyrne, mais ne réussiront pas à prendre la forteresse.

Ibn Batoutah visite encore de nouvelles villes aux noms célèbres : Magnésie, Pergame (où il croit avoir visité la maison du philosophe Platon, qu'il confond sans doute avec le médecin Gallien), Brousse, Nicée. A partir de Nicée il poursuit son voyage sans interprète; or, à ce moment, il ignore la langue turque, ce qui l'expose à un certain nombre de mésaventures qu'il accepte d'ailleurs philosophiquement. Il verra, par exemple, ses serviteurs revenir chargés de paille alors qu'il les a envoyés chercher du beurre. De plus, il sera obligé de confier à un pèlerin turc qui comprend l'arabe la bourse commune, dans laquelle cet homme peu scrupuleux puisera trop largement, ce qui lui vaut, d'ailleurs, le plus profond mépris de la part d'Ibn Batoutah.

Après avoir traversé dans ces conditions Kastamounieh, il arrive à Sinope; c'est aussi une place très forte, d'où les Turcs harcèlent les flottes grecques. La ville est située sur une presqu'île reliée à la terre par un isthme étroit, elle est fermée par une porte que nul ne peut franchir sans autorisation. Un pic escarpé domine l'isthme, onze bourgades grecques ou chrétiennes sont attachées à ses flancs.



Sinope a eu pour sultans de hardis guerriers; l'un d'eux, habile plongeur, coulait les vaisseaux grecs en perçant leurs flancs avec un fer aigu. Malheureusement, les habitants de Sinope usent et abusent sans honte ni scrupule du haschich.

C'est à Sinope qu'Ibn Batoutah s'embarque pour entreprendre une des parties les plus intéressantes de son voyage. Son intention est de franchir la Mer Noire pour se rendre à Kiram. Le vaisseau est secoué par deux tempêtes épouvantables et, n'osant aborder dans une ville de peur de tomber aux mains des infidèles, les voyageurs abordent un peu au hasard dans une plaine verdoyante et fleurie, mais si dénuée de bois que le seul combustible connu dans ce pays est la fiente des animaux; aussi y voit-on les notables indigènes eux-mêmes ramasser soigneusement et transporter précautionneusement ce précieux produit dans les pans de leur burnous. Lorsqu'enfin Ibn Batoutah et ses compagnons approchent d'une ville, une émotion terrible attend notre voyageur déjà boucané pourtant par bien des aventures périlleuses. Il entend tout à coup sonner toutes à la fois les cloches des églises chrétiennes. Son émoi est tel, à ce son inconnu, qu'il ordonne à ses compagnons de monter sur le minaret de la mosquée, de lire le Coran et de réciter l'appel à la prière. Heureusement pour eux, le cadî des musulmans de



la ville leur donne avis que c'est là le meilleur moyen de se faire massacrer dans cette ville peuplée de mécréants. Ils arrivent enfin au but de leur voyage: Kiram, ville située dans les Etats du sultan Mohammed Uzbech-Khan, un des plus grands princes tartares dont la domination s'étend sur toute la Russie méridionale. Désireux de saluer ce prince puissant, Ibn Batoutah se joint au cortège de l'émir de Kiram, prince généreux au nom de conte ou de légende: Toloctomour. Pour voyager dans les immenses plaines de ce pays, il doit se procurer des chariots d'une forme spéciale nommés arabah. Ce sont des chariots à quatre roues traînés, suivant leur poids, par des chevaux, des bœufs ou des chameaux. Sur le chariot on place une sorte de pavillon fait de baguettes de bois liées ensemble par des lanières de cuir tressé. Le tout est recouvert de feutre ou de drap, il y a des fenêtres grillagées et le voyageur peut à son gré lire, écrire, manger, dormir ou regarder l'immense plaine se dérouler lentement.

On n'est pas en peine de la nourriture des bêtes de somme; la plaine herbeuse y fournit amplement et les troupeaux y sont en parfaite sécurité à cause de la sévérité du code criminel turc à l'égard des voleurs. Si on saisit chez quelqu'un un cheval dérobé, on le condamne à le rendre à son propriétaire avec neuf chevaux



en plus. S'il ne peut offrir cette compensation on lui prend ses enfants, s'il n'en a pas on l'égorge lui-même comme une brebis. Les chevaux sont si nombreux dans ces régions que certains habitants en possèdent des milliers; détail amusant, les riches propriétaires adaptent aux chariots sur lesquels montent leurs femmes un bâton mince où flottent des lanières de feutre longues d'un empan; chacune de ces lanières représente mille chevaux et on peut voir des chars arborer fièrement dix de ces lanières et même davantage. Sans doute les Turcs de cette époque ne redoutaient pas beaucoup le fisc pour oser faire d'aussi publiques déclarations de revenus. Il est vrai que ces lanières étaient adaptées aux chars de leurs femmes et qu'elles goûtaient sans doute de vives satisfactions de vanité dans cet étalage de prospérité. Les Turcs de ces régions sont des gens fort vigoureux et sobres. Ils n'absorbent pas de nourritures solides. Ils mangent surtout des sortes de bouillies qu'ils confectionnent avec une sorte de millet et dans lesquelles ils font cuire un peu de viande. Ils font grand usage de lait de jument aigri et cette boisson ne plaît guère à Ibn Batoutah, assez délicat sur ce chapitre. Un préjugé curieux leur fait considérer l'usage des sucreries comme funeste et honteux. Ibn Batoutah, qui ignore ce détail, ayant voulu, pour faire une politesse au sultan,



lui offrir un plateau de sucreries, celui-ci s'est contenté d'y porter un doigt et de le mettre ensuite dans sa bouche. Les chevaux, gardés par des sortes de cow-boys habiles à les capturer au lasso, font l'objet d'un commerce très important avec l'Inde.

Ibn Batoutah et la suite de l'émir Tolocmour traversent Azof, puis Midjan, où ils font la rencontre d'une sorte de juif errant parlant l'arabe et venu d'Espagne par terre. Ce qui frappe le plus Ibn Batoutah dans les mœurs des Turcs au fur et à mesure qu'il les connaît mieux, c'est la considération dont jouissent les femmes. Leur rang est souvent plus élevé que celui des hommes et on les entoure de plus grands honneurs. Voici la description du cortège qui suit la femme d'un émir: « Toute la voiture était recouverte de drap bleu d'un grand prix. Les fenêtres et les portes du pavillon étaient ouvertes. Devant la princesse se tenaient quatre jeunes filles d'une exquise beauté et merveilleusement vêtues. Par derrière venaient plusieurs autres chariots où se tenaient les jeunes filles qui la servaient. Lorsqu'elle approcha de la station de l'émir, elle descendit de l'arabah, environ trente jeunes filles descendirent aussi pour soulever les pans de sa robe. Les vêtements étaient pourvus de boutonnieres; chaque jeune fille en prenait une, elles soulevaient ainsi les pans, de cette manière la Kha-



toun (princesse) marchait avec majesté. » Les femmes des commerçants elles-mêmes ont des suivantes pour soulever leur traîne et portent sur leur tête une coiffure barbare et rutilante, sorte de bonnet haut incrusté de bijoux et surmonté de plumes de paon. Elles sortent le visage découvert et nous ne sommes pas surpris d'entendre Ibn Batoutah nous dire qu'auprès d'elles leurs maris, vêtus de simples pelisses de peaux de mouton, font tout juste figure de serviteurs. La description que nous fera Ibn Batoutah du cortège des reines nous jette en pleine féerie. Il est vrai qu'il s'agit cette fois de la femme du puissant Mohammed Uzbeck-Khan, maître de plusieurs royaumes. « La tente dans laquelle la princesse se tient a un dôme d'argent doré ou de bois incrusté d'or. Les chevaux qui traînent l'arabah sont couverts de housses de soie dorée, la Khatoun est assise dans son chariot, ayant à sa droite une espèce de duègne que l'on nomme la conseillère et à sa gauche une deuxième duègne que l'on nomme la camériste. Elle a devant elle six petites filles esclaves d'une beauté exquise et parfaite et, derrière elle, deux autres toutes semblables sur lesquelles elle s'appuie. Sur la tête de la Khatoun se trouve un boghthâk, sorte de petite tiare incrustée de bijoux et couronnée de plumes de paon. Sur la tête de la conseillère et de la camériste est un voile brodé d'or et de



perles. Chacune des filles porte sur sa tête un bonnet orné à sa partie supérieure d'un cercle d'or incrusté de bijoux et couronné de plumes de paon; chacune d'elles est vêtue d'étoffes de soie dorée. Il y a devant la Khatoun dix ou quinze eunuques grecs ou indiens revêtus de soie dorée incrustée d'or ou d'argent. Derrière le char de la Khatoun roulent environ cent autres chars portant chacun trois ou quatre esclaves, puis viennent environ trois cents autres chars qui portent les trésors de la Khatoun, son mobilier et ses vêtements. » Derrière ces splendides cortèges d'apparat, Ibn Batoutah a vu aussi la horde innombrable qui s'avance irrésistiblement, se prépare à déferler sur Constantinople et à faire pendant trois siècles trembler les rois d'Europe les plus puissants et les plus magnifiques. Ibn Batoutah rend courtoisement visite à tous les princes de la cour du sultan, et ce n'est point petite affaire, puisqu'il a quatre femmes, une fille dont le nom ferait le bonheur des amateurs de couleur locale (elle s'appelle It Cudjudjuc, ce qui signifie en turc « le Caniche ») et deux fils dont l'un porte le titre d'émir du corps et l'autre celui d'émir de l'âme.

Satisfait d'avoir vu de près la pompe de la cour du sultan, Ibn Batoutah désire se rendre dans une ville qu'il appelle Bolghâr, pour y observer la longueur des jours d'été. Il souhai-



terait atteindre, à 40 jours de marche de là, un pays qu'il appelle le pays des ténèbres. Il y renonce, étant donné la difficulté du voyage et le peu de profit qu'il promet. On ne peut s'en approcher que dans des traîneaux tirés par des chiens; la caravane est guidée par le chien de tête, avec lequel il faut prendre beaucoup de précautions car il est irritable et susceptible. De plus, il faut, pour traverser ces dures contrées, se procurer vivres, provisions et bois de chauffage car il ne s'y trouve ni arbres, ni fleuves, ni habitations. Les marchands qui se risquent au pays des ténèbres y vont pour faire le fructueux commerce des fourrures: zibelines, petit-gris, hermine. Ce trafic se fait d'une façon assez mystérieuse. Les marchands déposent les denrées qu'ils ont apportées en un certain endroit puis ils se retirent. Le lendemain, ils reviennent et trouvent en face de leurs marchandises des lots de fourrures. S'ils les jugent suffisants ils les emportent en laissant leurs denrées, sinon ils se retirent en remportant leurs biens. Ils ne connaissent pas ceux avec qui ils trafiquent et pensent vaguement que ce sont des génies, ce qui expliquerait dans une certaine mesure la confiance qui règne dans ces étranges transactions.

Revenu vers le camp du sultan Mohammed, Ibn Batoutah se dirige avec lui vers Astrakan. Une occasion inespérée s'offre à lui d'élargir



encore le champ de ses pérégrinations. L'une des femmes du sultan est fille de l'empereur de Constantinople (Andronic III). La jeune femme a demandé à son mari l'autorisation de se rendre à Constantinople pour y faire ses couches. Ibn Batoutah obtient la permission de se joindre à la nombreuse escorte qui doit accompagner la Kathoun Beïaloun.

Ils franchissent non sans difficultés les étendues désertes et les chaînes de montagnes qui occupent la péninsule des Balkans. Dès qu'on est entré dans l'empire de Constantinople, la Khatoun Beïaloun baisse grandement dans l'estime d'Ibn Batoutah car elle est revenue à ses habitudes chrétiennes. Elle boit du vin et ses familiers soutiennent même qu'elle mange du porc, on cesse dans son entourage de prier suivant les rites mahométans.

De grandes cérémonies sont organisées en l'honneur de la princesse. Ses frères viennent à sa rencontre à la tête d'une nombreuse troupe de soldats couverts de cottes de mailles. Puis c'est toute la population de Constantinople qui s'avance vers elle et la confusion est telle qu'Ibn Batoutah craint pour sa vie et celle de ses compagnons. Quand le cortège entre dans Constantinople, les volées de cloches ébranlent les cieux. On devine l'état d'esprit du voyageur arabe musulman pénétrant ainsi, en curieux, dans une ville qui est en même temps pour lui

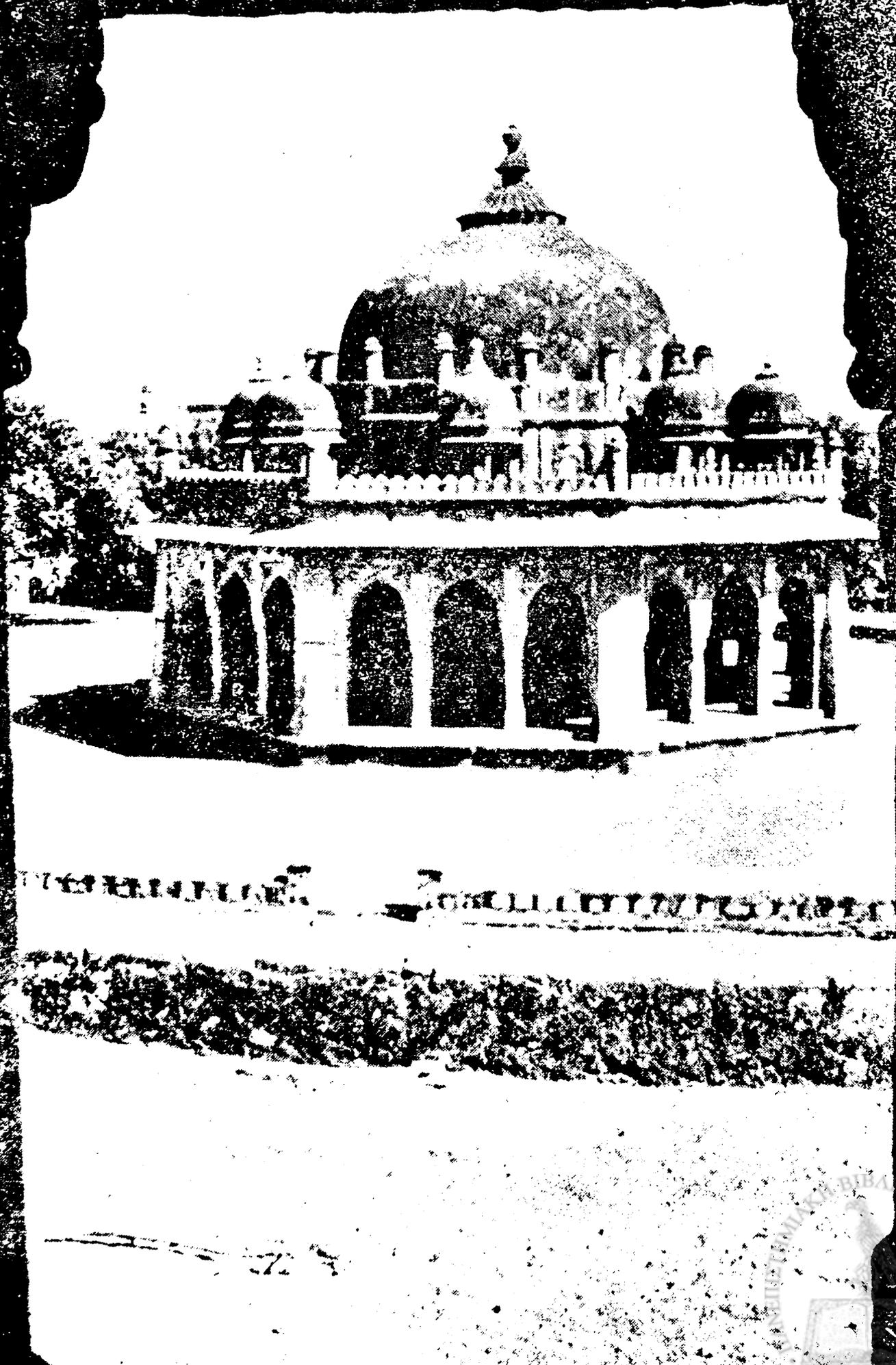


la capitale d'un empire ennemi et la métropole d'une religion détestée. Sa curiosité un peu scandalisée est surexcitée encore par le sentiment du danger couru. A son arrivée devant le palais du sultan, il voit la garde s'émouvoir à la vue du groupe qu'il forme avec ses compagnons et entend des exclamations : « Les Sarrasins! les Sarrasins! »

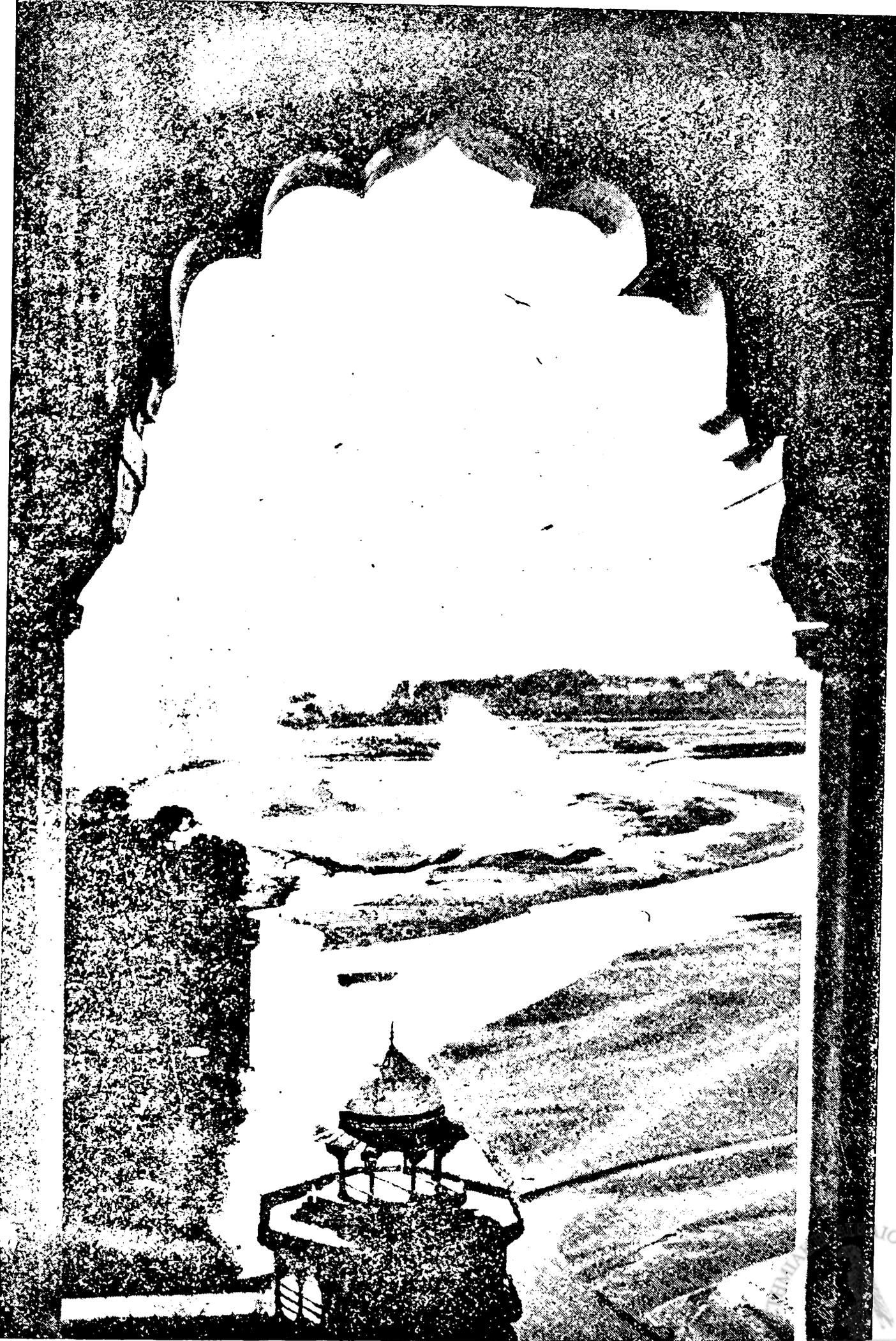
Il faudra que l'empereur de Constantinople fasse publier dans toute la ville un ordre exprès et qu'il fasse porter au-dessus de la tête de ses hôtes un parasol, signe officiel de sa protection, pour que les Arabes puissent circuler sans être molestés. Ibn Batoutah nous a raconté longuement son entrevue avec l'empereur de Constantinople.

« Nous franchîmes quatre portes, près de chacune se trouvaient des bancs où étaient assis des hommes armés, dont le chef était placé sur une estrade garnie de tapis. Lorsque nous fûmes arrivés à la cinquième porte, l'eunuque me laissa et entra puis il revint accompagné de quatre eunuques grecs. Ceux-ci me fouillèrent, de peur que je n'eusse sur moi un couteau; lorsqu'on m'eut fait subir cet examen, le gardien de la porte se leva, prit ma main et ouvrit la porte. Quatre individus m'entourèrent dont deux saisirent mes manches et les deux autres se tenaient par derrière. Ils me firent entrer dans une grande salle d'au-





UNIVERSITY OF  
MILWAUKEE LIBRARY



*(Ph. Gaëtan Fouquet)*

ENVIRONS DE DEHLI.  
Crémation des morts au bord de la Diumna.

diences dont les murs étaient en mosaïques; on y avait représenté des figures de productions naturelles, soit animales, soit végétales. Il y avait au milieu du salon un ruisseau dont les deux rives étaient bordées d'arbres. Des hommes se tenaient debout à droite et à gauche et personne ne parlait. Au milieu de la salle de réception, il y avait trois hommes debout, auxquels mes quatre accompagnateurs me confièrent et qui me prirent par mes habits comme avaient fait les premiers. Un d'eux qui était juif me dit en arabe : « Ne crains rien, ils ont coutume d'agir ainsi avec les étrangers. » J'arrivai ensuite à un grand dais où je vis l'empereur assis sur son trône ayant devant lui sa femme, mère de la Khatoun. Celle-ci, ainsi que ses frères, se tenait au bas du trône. A la droite du souverain il y avait six hommes, quatre à sa gauche et autant derrière lui, tous étaient armés. Avant que je le saluasse et que je parvinsse près de lui, il me fit signe de m'asseoir un instant afin que ma crainte s'apaisât. J'agis ainsi, puis j'arrivai près du monarque et je le saluai. Il m'invita par un geste à m'asseoir, mais je n'en fis rien. Il me questionna au sujet de Jérusalem, de la roche bénie (celle de Jacob), du Saint-Sépulcre, du berceau de Jésus, de Bethléem et d'Helm, puis il m'interrogea touchant Damas, Le Caire, l'Irak, l'Asie Mineure. »



Satisfait de ses réponses, l'empereur fait donner au voyageur un habit d'honneur et un cheval.

La ville de Constantinople est décrite par Ibn Batoutah avec beaucoup de précision. Il est frappé par la ressemblance entre cette ville et la ville marocaine de Rabat. Elle est divisée en deux parties par l'embouchure d'un fleuve où se font sentir le flux et le reflux. La partie orientale s'appelle Istamboul et elle est la résidence de l'empereur et de son entourage. Elle a de larges rues pavées de pierres, de beaux marchés où les artisans et les commerçants sont nombreux. Parmi eux on compte beaucoup de femmes. Cette partie se prolonge par une sorte de presqu'île élevée, au sommet de laquelle se dressent une citadelle et le palais de l'empereur. Ibn Batoutah constate que cette presqu'île est absolument imprenable par mer. La partie occidentale de la ville se nomme Galata, elle est habitée par des chrétiens : Génois, Vénitiens, Romains ou Français. La ville est riche mais malpropre jusque dans ses églises, et ses habitants sont fort turbulents. Ils doivent le tribut à l'empereur de Constantinople, mais ils se révoltent sans cesse contre lui et il faut l'intervention du pape pour les mettre à la raison. A son grand regret, Ibn Batoutah n'a pas visité l'église de Sainte-Sophie, mais il nous a laissé de l'extérieur de ce monu-



ment une description surprenante et confuse. Elle est entourée d'une muraille percée de treize portes, elle a pour dépendances un terrain consacré d'environ un mille où tout le monde peut pénétrer. Cet enclos ressemble à une salle d'audiences. Il est recouvert de marbre et traversé par un ruisseau qui sort de l'église et qui roule entre deux quais, élevés d'environ une coudée et bâtis en marbre veiné sculpté avec l'art le plus admirable. Des arbres sont plantés avec symétrie de chaque côté du cours d'eau, et de la porte de l'église jusqu'à celle de cet enclos, il y a un berceau de bois très haut sur lequel s'étendent des ceps de vigne et dans le bas des jasmins et des plantes odoriférantes. On trouve là un marché, des juges, des écrivains; cet enclos ressemble en somme à une sorte de salle d'audiences. Ibn Batoutah n'a pas franchi la porte de l'église parce que les gardes qui y sont postés exigent qu'on s'agenouille devant la croix (reste, disent-ils, de celle du Christ). Cette relique se trouve au-dessus de la porte de l'église; elle est placée dans un coffret d'or d'environ dix coudées. En travers de ce premier coffret on en a placé un autre pour figurer une croix. La porte elle-même est revêtue d'argent et d'or et ses deux anneaux sont d'or pur. Ibn Batoutah rapporte qu'on lui a dit qu'à l'intérieur de l'église vivaient plusieurs milliers de prêtres, de moines et de



religieuses. Les monastères d'hommes et de femmes sont très nombreux à Constantinople et cela ne saurait surprendre, puisque tous les rois de ce pays ayant atteint l'âge de soixante ans résignent leur pouvoir entre les mains de leurs fils, se couvrent d'un cilice et fondent un monastère. Voici d'ailleurs le récit assez frappant que nous fait Ibn Batoutah de sa rencontre avec l'empereur Georges, père de l'empereur Andronic :

« Nous rencontrâmes ce roi marchant à pied, vêtu d'habits de crin et coiffé d'un bonnet de feutre. Il avait une longue barbe blanche et une belle figure qui présentait des traces des pratiques pieuses auxquelles il se livrait. Devant et derrière lui marchait une troupe de moines. Il tenait à la main un bâton et avait au cou un chapelet. Lorsque mon compagnon le vit, il mit pied à terre et me dit : « Descends, car c'est le père du roi. » Quand le Grec l'eut salué, il lui demanda qui j'étais, puis il s'arrêta et m'envoya chercher; je me rendis auprès de lui, il me prit la main et dit à ce Grec : « Dis à ce Sarrasin que je presse la main qui est entrée à Jérusalem et les pieds qui ont marché dans la roche de Jacob, dans le Saint-Sépulcre et dans Bethléem. » Cela dit, il mit la main sur mes pieds et la passa ensuite sur son visage. Je fus étonné de la bonne opinion que ces gens-là professent à l'égard des individus d'une autre



religion que la leur qui ont pénétré dans ces lieux. »

Cette figure austère et noble du souverain devenu moine, vivant dans la pauvreté et l'humilité, par le contraste qu'elle fait avec la splendeur de l'appareil guerrier dont s'entourent en général les souverains d'Orient, est une sorte de symbole du déplacement des valeurs opéré par le christianisme.

Les membres de la suite de la princesse Beïaloun, ayant cru s'apercevoir que la princesse était revenue à la religion de son père, demandent la permission de s'en retourner dans leur pays et Ibn Batoutah, comblé de présents, repart avec eux après un mois et six jours de séjour. Il lui faut, pour repartir, traverser à nouveau les Balkans qui, cette fois, sont glacés. Le malheureux voyageur a beau accumuler sur lui trois pelisses, deux caleçons, trois paires de bottines de façon à ne pouvoir remonter à cheval tout seul, la bise terrible le transperce et le transit. Traversant de nouveau la Russie méridionale, il revient par Astrakan et va retrouver le sultan Mohammed Uzbech dans sa capitale de Berekeh-Sera, immense ville cosmopolite où voisinent les Mongols, les Tcherkesses, les Russes, les Grecs. Son séjour ne sera pas de longue durée. Il repart bientôt pour Kharezm. Il lui faudra traverser le fleuve Oural et ensuite un désert pour parvenir dans



cette ville. C'est d'après lui, la plus belle des villes turques. Elle est si peuplée qu'elle tremble pour ainsi dire sous le poids de ses habitants, qui la font ressembler à la mer agitée. Auprès de la ville de Kharezme coule l'Oxus, un des quatre fleuves qui sortent du Paradis. Malgré l'accueil chaleureux de l'émir de Kharezme et des princesses de sa famille, Ibn Batoutah se décide à repartir, il veut cette fois pénétrer dans le Khorassan et se diriger vers Bokhara. Il y arrive par une marche de dix-huit jours, coupée seulement de deux stations. Bokhara qui fut au temps des kalifes une ville capitale est, au moment où Ibn Batoutah la visite, aussi ruinée et humiliée que Bagdad ou Bassorah. Le maudit Gengis-Khan, le Tatar, l'a ruinée et dévastée. Les habitants sont méprisés. « Leur témoignage n'est pas reçu à Kharezme ni ailleurs à cause de leur réputation de fausseté et d'impudence. Il n'y a plus à Bokhara d'homme qui possède quelques connaissances ni qui se soucie d'en acquérir. » Notre voyageur ne séjournera pas longtemps dans une ville aussi dégradée matériellement et moralement. Après le Khorassan, il lui prend envie de voir la Transoxiane dont les souverains sont musulmans depuis peu de temps. Même infidèles, les souverains de cette province étaient justes et bons ainsi qu'en témoigne le jugement suivant rendu par l'un d'entre eux :



« Une femme vint se plaindre au roi d'un des émirs; elle exposa qu'elle était pauvre et chargée d'enfants, qu'elle possédait du lait avec le prix duquel elle comptait les nourrir, mais que cet émir le lui avait enlevé de force et l'avait bu. Le roi lui dit : « Je le ferai fendre en deux; si le lait sort de son ventre, il sera mort justement, sinon je te ferai fendre en deux après lui. » La femme lui dit : « Je lui abandonne mes droits sur ce lait, je ne lui réclame plus rien. » Le roi fit fendre en deux cet émir et le lait coula de son ventre. » Cet exemple de justice nous incite à rendre grâces aux Dieux que notre justice moderne soit un peu moins expéditive, plus scrupuleuse dans sa façon d'administrer la preuve avant d'appliquer la sanction, et de proportionner la peine au délit.

Le récit d'Ibn Batoutah dans cette partie de sa relation est extrêmement coloré et vivant. Il a assisté dans la capitale de la Transoxiane à de pathétiques luttes entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Il a vu un pauvre cheikh refuser de différer de quelques instants la prière du soir pour attendre l'arrivée du sultan et justifier son refus par ces paroles qui ont leur grandeur : « La prière est-elle pour Dieu ou pour Thermachirîn? » Le sultan accepte d'ailleurs la leçon de la meilleure grâce du monde et en souligne lui-même la portée



en disant au voyageur avec un sourire : « Quand tu seras revenu dans ton pays, racontes-y qu'un fakir persan agit de la sorte avec le sultan des Turcs. » Ibn Batoutah a entendu ce même fakir adresser au sultan des remontrances si dures qu'elles l'ont fait pleurer. On regrette d'apprendre par la suite que ce sultan sensible et débonnaire a été, comme tant d'autres, renversé par les Tartares soulevés contre lui, banni et persécuté.

Après avoir quitté le sultan Thermachirîn, Ibn Batoutah part pour Samarkande. Elle aussi a été défigurée par l'invasion tartare, mais néanmoins ses habitants valent mieux que ceux de Bokhara. De nouveau dans cette partie du récit, il semble que l'itinéraire d'Ibn Batoutah soit un peu flottant. L'Inde l'attire mais il ne peut s'arracher à ses provinces de Transoxiane et de Khorassan. Il va de l'une à l'autre, continuant sa moisson d'anecdotes et de souvenirs historiques. Il a vu Balkh qui n'est plus qu'un fantôme de ville depuis le passage de Gengis-Khan. Et pourtant, qu'elle était jolie et bien orientale, l'histoire de la fondation de la mosquée de Balkh ! Elle aurait touché de pitié tout autre que le maudit Tartare : « Il advint que le kalife se mit un jour en colère contre les habitants de Balkh. Il envoya dans leur ville quelqu'un chargé de leur faire payer une amende considérable. Lorsque cet officier



fut arrivé à Balkh, les femmes et les enfants de cette ville se rendirent auprès de la femme de l'émir, Daoud. Ils se plaignirent à elle de leur situation. Celle-ci envoya à l'émir venu pour lever cette taxe un de ses vêtements brodés de perles et dont la valeur surpassait la somme que l'émir avait ordre de leur faire payer. Cet émir alla trouver le kalife, jeta le vêtement devant lui et lui raconta ce qui s'était passé. Le kalife fut honteux et dit : « Est-ce que cette femme sera plus généreuse que nous ? » Il ordonna à l'émir de dispenser de l'amende les habitants de Balkh et rendit le vêtement à cette femme. Elle lui dit : « Est-ce que l'œil du kalife a fixé cet habillement ? » Il répondit : « Oui. » « En ce cas, reprit-elle, je ne revêtirai pas un habit sur lequel est tombé le regard d'un homme qui n'est pas au nombre de ceux dont le mariage avec moi est défendu (père, frère, fils). » Elle ordonna de le vendre et c'est avec le prix de ce vêtement que furent bâtis la mosquée, l'ermitage et un caravansérail, situés vis-à-vis de la mosquée. Il resta un tiers du prix du vêtement et on raconte que cette femme ordonna d'ensevelir cette somme sous une des colonnes de la mosquée. C'est d'ailleurs pour retrouver ce trésor que l'avidé Gengis-Khan fit, sans succès, démolir pierre à pierre la mosquée.

Après Balkh, les voyageurs sont obligés de



franchir les montagnes du Kouhistan pour parvenir aux autres capitales du Khorassan : Hérat et Néicabour (le petit Damas) qui sont encore florissantes. Ils se préparent alors non sans appréhension à franchir la chaîne de l'Hindou-Kouch dont le nom signifie « qui tue les Hindous », car la plupart des esclaves que l'on ramène de l'Inde meurent de froid en traversant ces montagnes.

Bien qu'ils aient attendu la saison chaude, Ibn Batoutah et ses compagnons sont obligés d'étendre des pièces de feutre sous les pas des chameaux pour les empêcher d'enfoncer dans la neige. Comme pour marquer déjà que l'Inde est le pays des contrastes violents, une source d'eau chaude jaillit sur cette montagne glacée; les voyageurs qui commirent l'imprudence de se laver avec cette eau eurent la peau excoriée et souffrirent cruellement.

Redescendus dans la plaine, ils retrouvent encore dans les ruines l'empreinte du passage du conquérant redouté et se dirigent vers Gaznah, capitale du sultan célèbre, Mahmoud le Gaznévide. La ville qui est très froide a auprès d'elle une station d'hiver, Kandahar. Ibn Batoutah passe à Kaboul, forteresse des brigands afghans contre lesquels il sera obligé de batailler. Après avoir traversé pendant quinze jours un interminable désert que balaie le simoun, il arrive au fleuve du Sind, appelé



aussi Pendjab parce qu'il est formé de la réunion de cinq rivières. Ils y arrivent le 12 septembre 1333, et Ibn Batoutah considère qu'il a terminé là la première partie de son voyage.



## VII

### LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. L'INDE ET LA CHINE.

Comme les étrangers sont très prisés dans l'Inde, Ibn Batoutah est nommé juge à Delhi, puis on l'envoie comme ambassadeur en Chine. Il part en 1342. A Calicut, il attend l'occasion de s'embarquer. Une jonque le conduit aux Maldives, où il éprouve de nouveaux déboires matrimoniaux. De là, il passe à Ceylan, repart pour le Bengale, touche Sumatra et Java, atteint les Célèbes, puis la Chine. Il visite Canton, et entreprend un long voyage jusqu'à Hang-Tchéou et à Pékin.

Depuis longtemps déjà dans le récit d'Ibn Batoutah, on devine la curiosité que lui inspire cette Inde mystérieuse et terrible où tout semble grandir et s'exacerber jusqu'à des proportions inconnues aux pays tempérés. Il pénètre après avoir franchi le cours du Sind dans les Etats du sultan Mohammed Châ, roi de l'Inde et du Sind. Des surprises l'attendent dès son arrivée et son premier sujet d'étonnement est la belle et ingénieuse organisation de la poste impériale de l'Inde. Le sultan dispose d'une



poste aux chevaux, mais il a surtout une poste à pied merveilleusement rapide et organisée ainsi qu'il suit : « A chaque tiers de mille, il y a une bourgade très peuplée, à l'extérieur de laquelle se trouvent trois tentes où se tiennent assis des hommes prêts à partir. Ces gens ont serré leur ceinture et près de chacun se trouve un fouet long de deux coudées et terminé à sa partie supérieure par des sonnettes de cuivre. Lorsque le courrier sort de la ville, il tient sa lettre dans ses doigts et dans l'autre main le fouet garni de sonnettes. Il part donc, courant de toutes ses forces; quand les gens placés dans les pavillons entendent le bruit des sonnettes, ils font leurs préparatifs pour recevoir le courrier et, à son arrivée près d'eux, un d'entre eux prend la lettre en main et part avec la plus grande vitesse. » Les missives adressées au sultan parviennent ainsi à franchir en cinq jours la distance de cinquante jours de marche. » On lui apporte en outre, par ce procédé de transport, l'eau du Gange qu'il doit boire, les fruits du Khorassan qu'il affectionne et aussi les criminels de marque. Dès qu'un étranger pénètre dans l'Inde, le sultan est informé très exactement de ses origines, de son apparence, de son escorte et aussi de ses actions, de ses dépenses et de ses sentiments. Les étrangers sont d'ailleurs en grande faveur dans l'Inde. Le sultan exige d'eux un



présent qu'il leur rend immédiatement sous forme d'un cadeau beaucoup plus considérable. Cette habitude a donné lieu à un fructueux négoce. Des marchands se sont organisés pour avancer aux voyageurs peu fortunés les sommes nécessaires pour faire figure auprès du sultan et lui offrir un présent digne de lui. Ils se font rembourser avec usure, on le devine, quand le voyageur a reçu son cadeau.

Ibn Batoutah réussit à s'agréger à l'escorte d'un important personnage, et il descend avec sa suite sur une sorte de tartane le cours du Sind jusqu'à Larry-Bender, près de l'embouchure du Sind. Il se rend ensuite à Moultan, capitale du Sind, pour se diriger sur Delhi. Le pays qu'il va traverser est d'une fertilité qui l'étonne et séduit sa gourmandise. Il nous a donné des fruits de l'Inde une juteuse description. Il a goûté aux fruits du manguier, à ce qu'il appelle le cheky et le berki, curieux fruits de formes différentes poussant l'un en haut, l'autre en bas d'un même arbre et présentant l'aspect d'une grosse courge qui renferme des grains de la grosseur d'un cornichon, pourvus d'un noyau analogue à une fève; il a savouré également le tchoumoûn qui ressemble à l'olive, l'orange, le melma qui a la forme d'une petite poire surmontée d'un grain de raisin, la grenade. Il nous décrit aussi les doubles moissons d'orge, de millet, de pois chiches, de len-



tilles et de riz qui poussent chaque année sur ce sol prodigue.

Le voyage dans ces pays bénis n'est pas sans dangers. Les Indiens sont pour la plupart idolâtres. Quelques-uns sont soumis à la domination musulmane et gouvernés par des magistrats musulmans. Les autres sont retranchés dans les montagnes et se livrent au brigandage. C'est après un combat contre ces idolâtres qu'Ibn Batoutah a assisté au brûlement des veuves des guerriers. La scène, qui l'a frappé d'horreur, s'est gravée profondément dans sa mémoire. Bien des années après, il en fait ce récit saisissant : « Or donc, quand les trois femmes que nous avons mentionnées furent convenues de se brûler, elles passèrent les trois jours qui devaient précéder ce sacrifice dans les chansons, les réjouissances et les festins comme si elles avaient voulu faire leurs adieux à ce monde. De toutes parts, les autres femmes venaient les trouver. Le matin du quatrième jour, on amena à chacune de ces trois femmes un cheval sur lequel chacune monta toute parée et parfumée. Dans la main droite, elles tenaient une noix de cocotier avec laquelle elles jouaient, et dans la gauche, un miroir où elles regardaient leur figure. Les brahmanes les entouraient et elles étaient accompagnées de leurs proches. Devant elles, on battait des timbales et on sonnait de la trompette et du clai-



ron. Chacun des infidèles leur disait : « Transmettez mes salutations à mon père, ou à mon frère, ou à ma mère ou à mon ami. » A quoi elles répondaient en souriant : « Très bien. » On les conduisit dans un endroit obscur, abondamment pourvu d'eau et d'arbres et couvert d'un ombrage épais. Au milieu des arbres s'élevaient quatre pavillons dans chacun desquels était une idole de pierre. Entre les pavillons se trouvait un bassin d'eau, au-dessus duquel l'ombre était extrêmement dense et les arbres fort pressés, de sorte que le soleil ne pouvait pénétrer au travers. On eût dit que ce lieu était une des vallées de l'Enfer (que Dieu nous en préserve!). Les trois femmes mirent pied à terre près du bassin, s'y plongèrent, dépouillèrent les habits et les bijoux qu'elles portaient et en firent des aumônes. On apporta à chacune d'elles une grossière étoffe de coton non façonnée, dont elles lièrent une partie sur leurs hanches et le reste sur leurs têtes et sur leurs épaules. Cependant des feux avaient été allumés et l'on y avait répandu de l'huile de sésame qui accrut l'intensité des flammes. Il y avait là environ quinze hommes tenant dans leurs mains des fagots de bois mince, et dix autres portant dans leurs mains de grandes planches. Les joueurs de timbales et de trompettes se tenaient debout, attendant la venue des femmes. La vue du feu était cachée par



une couverture que les hommes tenaient dans leurs mains, de peur que les malheureuses ne fussent effrayées en l'apercevant. Je vis une de ces femmes qui, au moment où elle arriva près de la couverture, l'arracha violemment des mains de ceux qui la soutenaient et leur dit en souriant des paroles persanes dont le sens était : « Est-ce que vous m'effraieriez avec du feu? Je sais bien que c'est du feu, laissez-moi. » Puis elle réunit ses deux mains au-dessus de sa tête comme pour saluer le feu et elle s'y jeta elle-même. Au même moment, les timbales, les clairons et les trompettes retentirent et les hommes lancèrent sur elle le bois qu'ils portaient dans leurs mains. D'autres placèrent des planches au-dessus de la victime, de crainte qu'elle ne se remuât. Des cris s'élevèrent et la clameur devint considérable. » Il y a dans ce tableau beaucoup d'art involontaire. La lueur des flammes dans la sinistre clairière, la bravoure souriante des victimes, la lourde pulsation des timbales mêlée aux cris divers, dressent devant nous une telle vision que nous comprenons qu'Ibn Batoutah ait failli tomber de cheval.

Après un certain nombre d'étapes, Ibn Batoutah arrive enfin au but de son voyage : Delhi. L'immense ville est composée en réalité de quatre villes. L'une, la plus ancienne, fut bâtie par les idolâtres et conquise par les Arabes



en 1188 de l'ère chrétienne. La deuxième fut bâtie par un sultan musulman de l'Inde et offerte au petit-fils du kalife Almostassim, venu se réfugier à Delhi après la chute de Bagdad. La troisième est la ville du sultan Toghlok, construite par le père du sultan régnant. La quatrième est la ville du sultan Mohammed Châ qui règne sur Delhi au moment où Ibn Batoutah arrive. Les quatre villes sont entourées par un mur énorme qui a onze coudees de largeur; on a pratiqué dans l'épaisseur du mur des chambres où demeurent les gardiens et aussi des magasins à vivres dans lesquels les céréales se conservent durant de longues années. La ville a vingt-huit portes, l'une d'elles conduit dans un magnifique cimetière orné de chapelles funéraires et de niches sculptées, et fleuri toute l'année de tubéreuses, de jasmins, d'églantines.

La mosquée d'une ville pareille se devait d'être énorme et elle n'y manque pas. Elle est bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple bouddhique; il en reste deux énormes idoles de cuivre qui ont été renversées et que les fidèles foulent aux pieds en entrant dans le temple et en en sortant. La mosquée a quatre cours et treize dômes de pierre, elle est bâtie en pierres blanches, polies et serties dans du plomb. Sur l'éclat des pierres blanches s'enlève le minaret de pierres rouges de la cour



du Nord; l'immense aiguille de pierre se termine par une flèche de marbre blanc et des boules d'or pur, l'entrée de l'escalier du minaret est si large que les éléphants peuvent y monter. Le sultan Kothbeddin a commencé à bâtir dans la cour occidentale un autre minaret qui devait être trois fois plus haut que le précédent, avec un escalier que trois éléphants devaient pouvoir gravir de front, mais l'œuvre colossale est demeurée inachevée, le sultan ayant été assassiné et son successeur ayant regardé le monument comme une œuvre de mauvais augure.

Ibn Batoutah nous fait un long récit des règnes des sultans de l'Inde. Ce récit précieux pour l'historien est affligeant pour le moraliste. Les morts naturelles sont fort rares dans ces dynasties. Pères et fils, oncles et neveux, frères et sœurs se combattent et s'exécutent avec férocité. De son palais magnifique, l'esclave d'hier devenu prince pouvait souvent entendre le gémissement de l'empereur de la veille aveuglé, mutilé et devenu la proie de rats énormes dans quelque infecte geôle; les têtes coupées rebondissent souvent sur les degrés du palais impérial de Delhi. La variété des supplices n'empêche pas ce long récit d'être quelque peu monotone dans l'horreur.

Nous comprenons d'ailleurs que l'histoire des sultans de l'Inde soit sanglante quand nous



approchons de plus près ce sultan Mohammed Châ qui accueille Ibn Batoutah à sa cour. Voici son portrait rapidement esquissé : « Mohammed est de tous les rois des hommes celui qui aime davantage à faire des cadeaux et à répandre le sang. Sa porte voit toujours près d'elle quelque fakir qui devient riche ou quelque être vivant qui est mis à mort. Ses traits de générosité et de bravoure et ses exemples de cruauté et de violence envers les coupables ont obtenu de la célébrité parmi les peuples. » Ces quelques lignes nous font entrevoir que les contrastes qui caractérisent le pays se retrouvent dans les âmes. Quel magnifique personnage de film ou de drame romantique que ce sultan Mohammed ! Sa cruauté est effrayante. Cueillons au passage et parmi d'autres récits d'égorgement cette description de l'exécution de quelques conjurés : « Je me trouvais en présence de ce souverain lorsque les conjurés arrivèrent. L'un d'eux était de haute taille, barbu, mais il tremblait et lisait la prière des agonisants. D'après l'ordre du sultan on jeta les émirs en question aux éléphants. Ces éléphants qui tuent les hommes ont leurs défenses revêtues de fers pointus, lesquels ressemblent au soc de la charrue qui laboure la terre et leurs bords sont comme des couteaux. Le cornac monte sur l'éléphant et lorsqu'on jette un individu devant l'animal,



celui-ci l'enlace avec sa trompe, le lance dans l'espace, le saisit dans l'air avec ses deux défenses, le jette à ses pieds et place l'une de ses deux jambes de devant sur la poitrine de la victime. Puis il en fait ce que commande son conducteur, suivant l'ordre du sultan. Si ce dernier veut que le condamné soit coupé en pièces, l'éléphant le fait au moyen des fers dont on vient de parler; si le sultan veut qu'on l'abandonne, l'animal le laisse à terre, alors on le dépouille de sa peau. » Cette cruauté monstrueuse est explicable sans doute par les instincts profonds de la race faite à l'image d'une nature excessive et féroce, mais elle l'est aussi par le mépris de la douleur et de la mort et par la nécessité de prévenir par d'affreux supplices les conjurations futures. Peut-être aussi ce furieux désir de tuer en torturant n'est-il chez ce prince que le résultat de l'exercice d'une puissance inhumaine, affolante. Il y a en lui du Caligula et du Néron et par moments l'appétit de destruction atteint chez lui comme chez eux une sinistre folie. Voici comment il lui arrive de se conduire à l'égard des habitants de Delhi : « Un des reproches les plus graves qu'on fait à ce sultan, c'est d'avoir forcé tous les habitants de Delhi à quitter leurs demeures. Le motif en fut que ceux-ci écrivaient des billets contenant des injures et des invectives contre le souverain, ils



les cachetaient et traçaient sur ces billets les mots suivants : « Par la tête du maître du monde, personne, excepté lui, ne doit lire cet écrit. » Ils jetaient ces papiers nuitamment dans la salle d'audiences et lorsque le monarque en brisait le cachet il y trouvait des injures et des invectives à son adresse. Il se décida à ruiner Delhi; il acheta des habitants toutes leurs maisons et toutes leurs auberges et leur ordonna de se rendre à Daoulet-Abad. Ceux-ci ne voulurent pas obéir, mais le crieur ou héraut du monarque proclama qu'après trois jours, nul n'eût à se trouver dans l'intérieur de Delhi. La plupart des habitants partirent et quelques-uns se cachèrent dans les maisons. Le souverain ordonna de rechercher minutieusement ceux qui étaient restés. Les esclaves trouvèrent dans les rues de la ville deux hommes dont l'un était paralytique, l'autre aveugle. Ils les amenèrent devant le souverain qui fit lancer le perclus au moyen d'une baliste et commanda qu'on traînât l'aveugle depuis Delhi jusqu'à Daoulet-Abad, c'est-à-dire l'espace de quarante jours de marche. Le malheureux tomba en morceaux pendant le voyage et il ne parvint de lui à Daoulet-Abad qu'une seule jambe. Une personne qui m'inspire de la confiance m'a assuré que le sultan monta un soir sur la terrasse de son château, qu'il promena son regard sur la ville de Delhi où il n'y



avait ni feu, ni fumée, ni flambeau et qu'il dit : « Maintenant mon cœur est satisfait et mon esprit est tranquille ». Et pourtant, dans cette âme où les fureurs de l'orgueil semblent soulever tous les instincts cruels et destructeurs, il y a une générosité magnifique. La cour est le refuge des princes détrônés et malheureux. Ils reçoivent de lui des vêtements qui ont des boutons de perles de la grosseur d'une noisette, ou qui sont à ce point brodés de pierreries qu'il est impossible de distinguer la couleur du fond de l'étoffe. Il a ainsi accueilli le descendant du kalife Almostassim, devenu après la chute de Bagdad un bien mince personnage. Il lui a assigné toute une partie de la ville de Delhi et un palais meublé d'ustensiles d'or et d'argent. L'ayant un jour involontairement mécontenté, il a humblement imploré son pardon et placé sur sa tête en signe d'abaissement le pied de son hôte. Car cet orgueilleux a ses heures d'enfantine simplicité. Il a accepté des traitements devant lesquels se révolterait le plus modeste citoyen de nos jours : « Un enfant du nombre des fils de roi accusa un jour le sultan de l'avoir frappé sans cause et le cita devant le cadî. Celui-ci décida que le souverain était obligé d'indemniser le plaignant au moyen d'une somme d'argent s'il voulait bien s'en contenter, sinon qu'il pouvait lui infliger la peine du talion. Je vis alors le



sultan qui revenait pour son audience, il manda l'enfant et lui dit en lui présentant un bâton : « Par ma tête, il faut que tu me frappes de même que j'ai fait envers toi. » L'enfant prit le bâton et donna au monarque vingt et un coups, en sorte que je vis son bonnet lui tomber de la tête. Ce despote a l'amour de la justice, il est charitable et pitoyable par moments envers ce peuple que nous devinons dans l'ombre écrasé d'impôts et rongé de misère; au cours d'une année de sécheresse, il fait distribuer six mois de vivres tirés des magasins de la couronne. Il est pieux et il oblige ses sujets à pratiquer très exactement leurs devoirs religieux, il entoure sa mère d'une tendre vénération. Tous ces contrastes donnent à ce personnage du sultan Mohammed un relief singulier.

Naturellement, ce potentat vit entouré d'un luxe auprès duquel la pompe des cours occidentales les plus brillantes n'est que mesquinerie. Son palais, clos de nombreux murs, a un grand nombre de portes où se tiennent les joueurs de clairons, de trompettes et de fifres, destinés à annoncer l'arrivée de hauts personnages, on y voit également des bourreaux qui ne chôment guère; ensuite il y a toute une horde de secrétaires chargés sans doute de filtrer les arrivants. Le sultan Mohammed est plus exigeant encore que Louis XIV en fait



d'exactitude et d'assiduité aux cérémonies de la cour. Quiconque s'est abstenu de paraître à la cour pendant trois jours se voit retirer le droit d'y venir, et ne peut le retrouver qu'en fournissant une excuse accompagnée d'un cadeau : chameau, cheval, exemplaire du Coran, tapis de prière, chapelet ou... cure-dents. Le sultan donne de fréquentes audiences et toujours avec le même cérémonial. « Il siège sur une estrade tendue d'étoffes de couleur blanche et surmontée d'un trône; un grand coussin est placé derrière son dos; il a à sa droite un deuxième coussin et un troisième à sa gauche. Le vizir se tient debout devant lui, les secrétaires se placent derrière le vizir et les chambellans derrière les secrétaires; les nakils au nombre d'environ cent viennent après les secrétaires. Ensuite se place, debout derrière le sultan, le grand roi Kaboûlah tenant dans sa main un émouchoir. Cent écuyers se tiennent debout à la droite du sultan et un pareil nombre à sa gauche. Ils ont dans leurs mains des boucliers, des épées et des arcs. A droite et à gauche sont placés divers grands personnages. Il est à remarquer que les charges sont aussi nombreuses et aussi compliquées dans cette cour des Indes qu'à Versailles. On trouve par exemple auprès du sultan un chef des porte-encriers, un roi des confidents intimes, un gardien de la garde-robe. On amène ensuite



soixante chevaux sellés et bridés avec les harnais impériaux, on tient la moitié de ces chevaux à droite et l'autre moitié à gauche, de manière que le sultan puisse les voir. Puis on amène cinquante éléphants décorés d'étoffes de soie et d'or, leurs défenses sont recouvertes de fer. Sur le cou de chaque éléphant se tient son cornac ayant à la main une sorte de hache d'armes en fer. Chaque éléphant a sur son dos une espèce de grande boîte qui peut contenir vingt combattants; quatre étendards sont fixés aux angles de cette boîte. Ces éléphants sont dressés à saluer le sultan et à incliner leurs têtes, et lorsqu'ils saluent, les chambellans disent à haute voix : « Au nom de Dieu ». On les fait aussi se tenir moitié à droite, moitié à gauche derrière les personnes qui sont debout. Tous ceux qui arrivent font une salutation près du lieu où se tiennent les chambellans. Ceux-ci disent : « Au nom de Dieu », et l'élévation du ton de leurs voix est proportionnelle à la renommée de celui qui arrive. » C'est au cours de ces audiences solennelles que les voyageurs offrent au sultan leurs cadeaux et que les émirs-gouverneurs lui apportent les tributs arrachés aux provinces sous forme de vases ou de blocs d'or et d'argent, de rubis, d'émeraudes ou de perles. Pourtant ces cérémonies brillantes et imposantes, malgré leur air de parade de cirque, ne sont que des audiences



ordinaires; au cours des fêtes religieuses, la magnificence devient inouïe. Voici la description du cortège qui accompagne le sultan à sa sortie du palais : « Au matin de la fête, on orne tous les éléphants avec de la soie, de l'or ou des pierres précieuses. Seize de ces animaux ne sont montés par personne et ils sont réservés pour le sultan. On élève sur ceux-ci seize parasols de soie incrustés de pierres précieuses et dont les manches sont d'or pur. Chacun de ces éléphants porte en plus un coussin de soie enrichi de pierres précieuses. Le souverain monte un de ces éléphants et devant lui on porte la housse qui recouvre la selle du sultan; elle est incrustée des pierres les plus précieuses. Devant le monarque marchent à pied ses serviteurs et ses esclaves, chacun d'eux ayant sur la tête une calotte d'or et autour des hanches une ceinture également d'or que quelques-uns enrichissent de pierres précieuses. Les officiers au nombre d'environ trois cents marchent aussi à pied devant le sultan; ils portent sur leur tête un bonnet haut en or et à leur main un fouet dont le manche est en or. Devant le cortège marchent les muezzins qui proclament les louanges de l'Être suprême, derrière le sultan se voient ses insignes, ce sont les drapeaux, les tambours, les cors, les trompettes et les hautbois. Viennent après cela toutes les personnes qui sont dans l'intimité du sultan. »



La cérémonie religieuse terminée le sultan rentre dans son palais où se déroulent des fêtes prodigieuses : « Le jour de la fête, on recouvre tout le château de tapis et on l'orne de la manière la plus somptueuse. On élève sur tout l'espace du lieu de l'audience le bârgah qui ressemble à une immense tente. Elle est soutenue par de nombreuses et grosses colonnes et est entourée de tous côtés par des coupoles ou pavillons. On forme des arbres artificiels avec de la soie de différentes couleurs et l'on place partout entre ces arbres des estrades d'or surmontées d'un coussin revêtu de sa housse. Le trône magnifique est dressé sur le devant de la salle, il est entièrement en or pur et les pieds en sont incrustés de pierres précieuses; il a, de hauteur, vingt-trois emfans et de largeur, moitié environ. Il est composé de plusieurs pièces qui se joignent ensemble et forment un tout. Chacune de ses pièces est portée par plusieurs hommes à cause de la pesanteur de l'or. On place sur le trône un coussin et on élève sur la tête du sultan le parasol incrusté de pierres précieuses. Quand le monarque monte sur son trône, les chambellans et les officiers crient à haute voix : « Au nom de Dieu ». On monte dans ce jour la grande cassolette qui ressemble à une tour. Elle est en or pur et composée de diverses pièces qu'on joint à volonté. Il faut plusieurs



hommes pour transporter chacune de ses parties. Dans son intérieur se trouvent trois cellules où entrent les hommes chargés de répandre les parfums. Ils allument l'aloès, l'ambre gris et le benjoin de façon que la vapeur de ces matières remplisse toute la salle d'audience. De jeunes garçons tiennent à la main des barils d'or et d'argent remplis d'eau de roses et d'eau de fleurs d'oranger, qu'ils répandent à profusion sur les assistants. Puis viennent les musiciens et les danseuses et d'abord les filles des rois indiens infidèles qu'on a fait captives cette année-là. Elles chantent et dansent et le sultan les donne aux émirs et aux personnages illustres. » Des fêtes différentes sont organisées lorsque le sultan revient de voyage : « Ces jours-là, la ville tout entière est pavoisée d'étoffes de soie brodée, les boissons sucrées sont distribuées à tout le peuple et de petites machines tonnantes placées sur le dos des éléphants lancent sur la foule des pièces d'or et d'argent. » L'ordre des repas du prince et de ses courtisans est réglé, lui aussi, par une étiquette aussi minutieuse que celle de Versailles. On n'a point de peine à comprendre, après avoir lu ces descriptions d'Ibn Batoutah, que les voyageurs venus des ternes contrées de l'Occident soient repartis les yeux tout éblouis de ce ruissellement d'or et de pierreries et qu'ils aient surnommé ces pays l'Eldorado.



Comme tous les étrangers, Ibn Batoutah est royalement accueilli à la cour des Indes. On lui prodigue les cadeaux en nature : vêtements, nourriture, sommes d'argent destinées à lui permettre de « laver sa tête », suivant la formule du pays. Le sultan lui assigne en outre un certain nombre de villages dans lesquels il se rend pour en percevoir les revenus. Il y prend contact avec le pays hindou lui-même et il trace de ce pays un sobre tableau qui met sa tache sombre à côté des rutilances des fêtes et des cortèges impériaux. Dans l'intérieur du pays, les musulmans vainqueurs ont occupé quelques points et refoulé sur les confins de leurs territoires les infidèles anciens habitants du pays. On leur arrache par troupeaux des femmes pour en faire des esclaves, dont Ibn Batoutah nous dit froidement qu'elles n'ont presque aucune valeur, car elles sont sales et ne connaissent rien aux convenances des villes... Mais ce peuple vaincu devenu farouche se retranche sur les lieux âpres et derrière d'impénétrables forêts de roseaux entrelacés. A l'abri de ces murailles naturelles ils gardent les bestiaux, sèment du grain, recueillent l'eau des pluies et aussi conservent leurs traditions et amassent ces trésors d'inusable et stoïque patience sur lesquels viendront se briser toutes les tentatives de conquête.

Le sultan nomme Ibn Batoutah juge à Delhi



même. Mais la situation de ce dernier s'embrouille à cause de ses rapports avec toute la bureaucratie compliquée et passablement vénale qui entoure le sultan. D'autre part, Ibn Batoutah doit subir les réclamations incessantes de ses créanciers. Nous le voyons ensuite encourir une disgrâce et se réfugier pour quelque temps dans la vie religieuse.

Le sultan, se souvenant de l'amour d'Ibn Batoutah pour les voyages, décide de l'envoyer comme ambassadeur en Chine. Les raisons de cette ambassade sont curieuses. Le roi de la Chine a envoyé au sultan des Indes des présents importants : esclaves, pièces de velours, parfums, armes, vêtements brodés; il lui a fait demander l'autorisation de faire rebâtir un temple d'idoles détruit par les armées musulmanes sur la frontière chinoise. Le sultan de l'Inde refuse cette autorisation sous le prétexte très administratif que nul n'est admis à construire une église s'il ne paie la capitation. Le roi de la Chine saura ce qui lui reste à faire s'il tient absolument à reconstruire le temple ruiné. Le sultan de l'Inde accompagne son refus d'un présent qui éclipse de loin la magnificence de celui qu'il a reçu et il charge Ibn Batoutah et un certain nombre de hauts personnages d'escorter les trésors et de transmettre le refus.



L'ambassade se met en route le 22 janvier 1342. Ses destinées seront fort troublées. D'abord au cours d'un combat contre des Hindous, Ibn Batoutah est séparé de ses compagnons, il erre misérablement pendant plusieurs jours, menacé d'être tué par les idolâtres, souffrant la faim, la soif et de mortelles fatigues. Sauvé par sa rencontre miraculeuse avec un saint personnage, il rejoint ses compagnons qui veulent lui persuader d'interrompre un voyage commencé sous d'aussi fâcheux auspices, mais il refuse et donne lui-même le signal du départ. Ils arrivent à Canoge, passent par Gualyor, et toute cette partie de sa relation ne renferme guère que le récit d'exploits de guerriers ou d'ascètes. La partie la plus curieuse est celle qui concerne les enchanteurs djoguis. Ibn Batoutah les a vus jeûner pendant des mois, on lui a même dit qu'ils pouvaient jeûner ainsi des années. « Le peuple prétend que les individus de cette classe composent des pilules et qu'ils en avalent une pour un nombre de mois ou de jours déterminé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se sont accoutumés à l'abstinence et n'ont aucun besoin des biens du monde ni de ses pompes. Parmi eux il y en a dont le seul regard suffit pour faire tomber mort un homme. Les gens du commun disent que dans ce cas-là, si on vient à fendre la poitrine du



mort, on n'y trouve pas de cœur : « Son cœur, prétendent-ils, a été mangé. »

Ibn Batoutah a vu ces enchanteurs djoguis accomplir des tours de force qui rappellent ceux des spirites modernes : apparitions, lévitations, etc., et ces faits surnaturels, ou qu'il admet pour tels, l'emplissent d'une frayeur superstitieuse qui va jusqu'à l'évanouissement. L'ambassade se dirige ensuite vers Daoulet Abad, autre ville impériale riche, bien peuplée et fortifiée. Le peuple appartient à la tribu des Mahrattes, les femmes sont fort belles et la ville possède un marché de chanteurs particulièrement achalandé. Parmi les stations suivantes la plus importante est Cambaie. Cette ville est habitée par de riches commerçants de toutes nationalités. Le port de Cambaie situé sur un estuaire où pénètre le flux donne abri à des navires de tous les pays. De Cambaie les voyageurs se rendent à Goa puis à Kandahâr où toute la troupe s'embarque avec les trésors dont elle a la garde. Ils passent près de l'île de Sendâbour et arrivent au Malabar. L'aspect de cette partie de la côte indienne paraît avoir beaucoup frappé Ibn Batoutah. Voici comment il la décrit : « Ce pays s'étend en longueur l'espace de deux mois de marche sur la côte de la mer depuis Sendaboûr jusqu'à Caoulem. Pendant toute cette distance, le chemin passe sous l'ombrage produit par l'ombre



des arbres. A chaque demi-mille il y a une maison de bois où se trouvent des estrades sur lesquelles s'assoient tous les voyageurs musulmans ou infidèles. » Les deux races ne se mêlent pas. Les infidèles, parmi lesquels Ibn Batoutah ne fait pas de distinction entre les fidèles de Brahma et ceux de Bouddha, ne mangent pas avec les musulmans, ne les laissent pas entrer dans leurs maisons. Le pays est extrêmement fertile, le chemin passe à travers des jardins et franchit sur des degrés de bois les palissades qui séparent les vergers. Fort heureusement pour les propriétaires de ces vergers, les Hindous sont d'une honnêteté scrupuleuse, renforcée par la perspective des peines terribles infligées aux voleurs. Ibn Batoutah a vu des malheureux empalés pour avoir ramassé à terre une noix; la route est d'ailleurs jalonnée de pals avertisseurs. La route est sillonnée de palanquins transportant les riches voyageurs ou de troupes de gens à pied transportant les marchandises. La culture la plus originale de ces pays est le poivre. « Les poivriers, nous dit Ibn Batoutah, ressemblent à des ceps de vigne. On les plante vis-à-vis des cocotiers autour desquels ils grimpent à l'instar des ceps. Leurs feuilles sont pareilles à celles de la rue et en partie aussi à celles de la ronce. Le poivrier porte de petites grappes dont les grains sont semblables à ceux du



raisin quand ils sont verts. Quand vient l'automne, on cueille le poivre et on l'étend au soleil sur des nattes, comme on fait pour les raisins quand on veut les faire sécher. On ne cesse de le retourner jusqu'à ce qu'il soit devenu tout à fait noir, on le vend alors aux marchands. »

Les navires de l'ambassade abordent ensuite à Baccanore et à Mangalore. Les stations sur cette partie de la route sont très nombreuses et Ibn Batoutah nous en donne la raison. Beaucoup de ces régions maritimes sont aux mains de sultans infidèles qui obligent les navires à s'arrêter dans les ports et à payer un droit. L'escale la plus importante est Calicut qui est à cette époque le plus grand port du Malabar. Les gens de la Chine, de Java, de Ceylan, des Maldives, du Yunnan et du Fars s'y livrent à un trafic considérable. L'ambassade y séjourne trois mois, attendant l'heure de s'embarquer sur des vaisseaux chinois.

Ibn Batoutah nous donne de ces vaisseaux chinois une description minutieuse. Les plus grands sont appelés des jonques. Ils peuvent avoir jusqu'à douze sortes de voiles faites de baguettes de bambou tressées. On n'amène jamais ces voiles et la manœuvre d'une jonque est fort difficile. Il y a à bord un millier d'hommes environ, six cents marins et quatre cents guerriers. Chaque jonque est escortée de trois



autres vaisseaux plus petits. Les rames qui meuvent la jonque sont grandes comme des mâts; dix ou quinze hommes se réunissent pour en manœuvrer une et ils rament debout. Le navire a quatre ponts, il renferme des chambres, des cabines et des salons. Une vie familiale intense s'y développe. Les marins y embarquent leurs femmes et leurs enfants, ils cultivent du gingembre, des légumes et des herbes potagères dans de grands baquets de bois. L'intendant de la jonque est un haut personnage; quand il descend à terre il se fait précéder par des archers, des timbales, des cors et des trompettes.

De funestes aventures attendent Ibn Batoutah à Calicut. Le trésor destiné au roi de la Chine est embarqué sur une jonque; la fortune et les esclaves personnels d'Ibn Batoutah sur un navire plus petit qui escorte le premier. Or, avant même qu'Ibn Batoutah, resté à terre pour y accomplir un devoir pieux, ait pu s'embarquer, les navires mettent à la voile. La jonque qui contenait les trésors est jetée par une tempête sur des récifs où elle se brise en vue même de Calicut; ses occupants sont tués; quant à l'autre navire il disparaît, ne laissant pour tous biens à l'ambassadeur du roi des Indes qu'un tapis. Ibn Batoutah essaie de rejoindre le navire fugitif en arrivant par terre avant lui à Coulan, mais il n'obtient aucun



renseignement. Il songe un moment à revenir à Delhi rendre compte au sultan Mohammed du piteux résultat de sa mission. Mais, connaissant l'âme irascible et l'expéditive justice de ce prince, il se ravise et juge plus prudent de s'abstenir. Il va donc offrir ses services au sultan de Hinaour qui se dispose à conquérir à l'islamisme l'île de Sendâbour. Il est nommé chef de l'expédition, mais après quelques succès des musulmans, les infidèles reprennent l'offensive et Ibn Batoutah, abandonnant son armée assiégée, revient à Calicut, d'où son éternel besoin de mouvement le fera repartir bientôt pour les Maldives.

Ces îles sur lesquelles le marchand Soleyman nous avait déjà fourni de nombreux renseignements, sont, d'après Ibn Batoutah, une des merveilles du monde. Il en compte environ deux mille. Cent de ces îles se trouvent rassemblées circulairement en un anneau, leur groupe a une entrée semblable à une porte et les navires n'y peuvent pénétrer que sous la conduite d'un pilote.

Les habitants des Maldives sont musulmans; ce sont des gens probes, pieux et loyaux, leurs mœurs sont douces; ils sont physiquement assez faibles, mais personne n'ose les attaquer car quiconque use de violence à leur égard ne tarde pas à être victime de quelque malheur. Le climat et la vie sont édéniques dans ces îles



de douceur. En raison de la chaleur, le vêtement est réduit à un pagne toujours fort propre et à un turban ou à un petit mouchoir. Les femmes elles-mêmes se contentent de ce vêtement, ce qui scandalisera fort Ibn Batoutah qui a la pudeur de tous les musulmans.

Devenu cadi des Maldives, il déploiera toute son autorité pour obliger les femmes à se vêtir plus décentement, mais il expérimentera comme bien d'autres l'entêtement des femmes et l'inanité des lois en matière de mode. Ces nudistes obstinées sont coquettes, elles portent des bracelets du poignet jusqu'au coude, d'autres à la cheville, des colliers sur la poitrine, mais leur caractère est angélique; leur soumission et leur prévenance à l'égard de l'époux ou du fils sont exemplaires. Le matin, au réveil, elles lui apportent la boîte au collyre, l'eau de rose et l'huile de musc avec lesquels ils enduisent leur épiderme pour effacer toute trace de fatigue; elles le servent quand il mange, mais elles ne mangent point avec lui ni même en sa présence; elles lui lavent les mains, lui offrent de l'eau pour les ablutions, lui couvrent les pieds s'il veut dormir, sans jamais se départir du plus gracieux sourire.

Ce sont sans doute toutes ces vertus qui ont décidé Ibn Batoutah à contracter aux Maldives quatre mariages légitimes, sans compter les autres. Le mariage est d'ailleurs dans ces pays



une chaîne légère. On peut le contracter aisément, la dot à fournir étant fort mince, et il suffit, pour le rompre, de s'en aller en répudiant sa femme, les indigènes de ces pays ne quittant jamais leurs îles. Les rues de ces pays sont toujours balayées et très propres. Le promeneur s'y trouve comme dans un jardin. Le travail est facile et réduit au minimum. Les indigènes exportent des noix de coco, des pagnes, des vases de cuivre, des cordages et des tissus faits avec l'enveloppe filamenteuse de la noix de coco. Au temps d'Ibn Batoutah comme au temps du marchand Soleyman, la monnaie de ces îles est le cauris. Ibn Batoutah a vu traiter des marchés sur le pied de quatre cent mille cauris pour un dinar d'or. Les Maldives sont placées sous l'autorité assez douce d'une femme qui s'appuie sur une armée composée de mille étrangers.

Les aventures d'Ibn Batoutah dans ces îles sont pleines d'imprévu. Sa réputation de juriste l'ayant précédé, les indigènes en font leur cadî et le retiennent de force auprès d'eux, ce qui exaspère son esprit d'indépendance. Il demande en mariage la fille d'un vizir de l'île, mais celle-ci s'étant dérobée juste au moment de la cérémonie, Ibn Batoutah épouse sur-le-champ à sa place la belle-mère du sultan. Des dissentiments compliqués s'élèvent entre lui et le vizir de l'île, si bien qu'Ibn Batoutah répu-



die toutes ses femmes et s'en va le cœur gros de projets de vengeance. Il veut se rendre à Coromandel dont le sultan se trouve être devenu son beau-frère, y lever une armée et revenir faire la conquête des Maldives. Il oubliera d'ailleurs ses projets guerriers quand il aura repris sa randonnée.

Il part, abordant à plusieurs des petites îles de l'archipel. L'une d'elles rappelle curieusement l'île de Robinson. « Nous arrivâmes ensuite à une de ces îles qui était petite et où il n'y avait qu'une seule maison occupée par un tisserand marié et père de famille. Il possédait de petits cocotiers et une petite barque dont il se servait pour prendre du poisson et se transporter dans les îles où il voulait aller. Sur son îlot il y avait encore de petits bananiers, nous n'y vîmes pas d'oiseaux de terre ferme, à l'exception de deux corbeaux qui volèrent au-devant de nous à notre arrivée et firent le tour de notre vaisseau. » Et notre voyageur, dont l'imagination est prompte, se prend à envier le sort du solitaire et à souhaiter de vivre lui aussi dans une île déserte jusqu'au terme inévitable.

Après des fortunes diverses, Ibn Batoutah débarque à Ceylan. Le sultan de Ceylan est un idolâtre, mais il accueille très bien le voyageur et lui permet d'accomplir un pèlerinage qui lui tient au cœur depuis longtemps : c'est



l'ascension de la montagne du Pied d'Adam, dont il était déjà fait mention dans la relation d'Abou-Zeid. Comme les voyageurs précédents, Ibn Batoutah est frappé par la richesse de l'île en pierres précieuses. « Les unes, nous dit-il, sont tirées de la baie et les autres extraites du sol où on les trouve enfermées dans une sorte de pierre blanche ramifiée; on y trouve des rubis, des topazes, des saphirs. Les plus belles sont réservées au sultan qui en paie le prix à celui qui les a découvertes. » Toutes les femmes, dans l'île de Ceylan, possèdent des colliers de pierres précieuses de diverses couleurs, elles en mettent à leurs pieds et à leurs mains en guise de bracelets; les concubines du sultan font avec ces gemmes un réseau qu'elles placent sur leurs têtes; j'ai vu, sur le front de l'éléphant blanc, sept de ces pierres précieuses dont chacune était plus grosse qu'un œuf de poule. J'ai vu également près du sultan une écuelle de rubis aussi grande que la paume de la main et qui contenait de l'huile d'aloès. Je témoignai mon étonnement au sujet de cette écuelle et le sultan me dit : « Nous possédons des objets de cette matière plus grands que celui-là. »

C'est au cours de ce séjour à Ceylan qu'Ibn Batoutah a vu la baie des Singes. Il nous rapporte sur leur compte des choses surprenantes, mais dont il n'a pas été directement le témoin. « Le cheikh Othman m'a raconté que ces singes



ont un chef à qui ils obéissent comme si c'était un souverain. Il attache sur sa tête un bandeau de feuilles d'arbres et s'appuie sur un bâton. Quatre singes portant des bâtons marchent à sa droite et à sa gauche et, quand le chef s'assied, ils se tiennent debout derrière lui. Sa femelle et ses petits viennent et s'assoient devant lui tous les jours, les autres singes arrivent, s'accroupissent à quelque distance de lui, puis un des quatre sus-mentionnés lui adresse la parole et tous se retirent; après quoi chacun apporte une banane ou un limon ou quelque fruit semblable. Le roi des singes, ses petits et les quatre singes principaux mangent. Un certain djogui m'a raconté avoir vu ces quatre singes devant leur chef et occupés à frapper un autre singe à coups de bâton, après quoi ils lui arrachèrent des poils. » On a beau se souvenir que l'île de Ceylan fait partie du pays de la jungle où se déroulent les exploits du peuple des Bandar-Logs, on ne peut s'empêcher de penser que cette parodie simiesque de la royauté semble sortie de la fantaisie d'un humoriste.

La faune de ces pays offre d'ailleurs d'autres particularités. On y trouve par exemple la sangsue volante qui fond sur les voyageurs, s'attache sur une partie quelconque de leur corps et en fait sortir tant de sang que ceux-ci sont exposés à mourir, s'ils n'ont pas la précaution d'exprimer sur la sangsue le jus d'un



limon qui la fait se détacher et de racler la plaie qu'elle a faite avec un couteau spécialement réservé à cet usage.

De grotte en grotte, Ibn Batoutah parvient au pic d'Adam. « C'est, nous dit-il, une des plus hautes montagnes du monde. On l'aperçoit de la haute mer dominant l'île comme une colonne, les nuages se pressent sur ses flancs et il faut les traverser pour arriver au sommet. Les pentes de la montagne sont couvertes d'arbres à feuillages permanents et de fleurs. Deux chemins conduisent au Pied d'Adam, l'un est appelé chemin de la Mère, l'autre chemin du Père. Le chemin de la Mère est en pente douce et facile à gravir, mais celui qui le prendrait à l'aller perdrait tout le fruit de son pèlerinage. Le chemin du Père est âpre, il s'ouvre près d'une grotte qui porte le nom d'Iskander (Alexandre). On le gravit par des degrés taillés dans le roc et bordés de chaînes. La route est par endroits si escarpée que le bon musulman doit réciter sa profession de foi pour échapper au vertige mortel. Au sommet se trouve l'empreinte, objet du pèlerinage. La marque du noble pied, celui de notre père Adam, se voit dans une roche noire et haute et dans un endroit spacieux. Le pied s'est enfoui dans la terre de sorte que son emplacement est tout déprimé. Sa longueur est de onze emfans. Les habitants de la Chine y vinrent jadis; ils ont



coupé dans la pierre l'emplacement du gros orteil et de ce qui l'environne et ont déposé ce fragment dans un temple de la ville de Tseu-Thoung. Dans la roche où se trouve l'empreinte du pied, on a creusé neuf trous dans lesquels les pèlerins idolâtres disposent de l'or, des pierres précieuses et des perles. Tu pourras voir les fakirs chercher à se devancer les uns les autres pour prendre ce qu'il y a dans les creux. Pour nous, nous n'y trouvâmes que quelques petites pièces et un peu d'or que nous donnâmes à notre guide. » Au retour, ils passent par une grande ville au bord de la mer où se trouve un immense temple d'idolâtres qui abrite plus de mille brahmanes et djoguis et environ cinq cents femmes qui chantent et dansent toute la nuit devant la statue. La ville est la propriété de l'idole. La statue est d'or pur et a la taille d'un homme. Les yeux sont faits de deux rubis énormes qui étincellent la nuit.

Après avoir passé par Kaly et Colombo, Ibn Batoutah se rembarque à Battalah pour la côte de Coromandel. La malchance le poursuit sur mer; cette fois encore le vaisseau est brisé et il manque de périr avec ses compagnons. Il réussit pourtant à débarquer à Coromandel et se rend chez le sultan, son beau-frère. En dépit des liens de famille qui l'unissent à ce prince, Ibn Batoutah ne peut se



retenir de blâmer sa cruauté et sa déloyauté. Ce sultan mène contre les idolâtres une furieuse guerre d'extermination et sa route, lorsqu'il se met en campagne, est jalonnée de corps empalés ou égorgés. Une sorte de peste se déclare et le sultan meurt avant d'avoir pu entreprendre l'expédition contre les Maldives qu'Ibn Batoutah était venu lui proposer. Peu confiant dans le nouveau sultan, notre voyageur s'embarque pour le Yémen, mais sa mauvaise étoile veille; le navire sur lequel il est monté est pris par des pirates idolâtres et Ibn Batoutah est débarqué près de Calicut, vêtu d'un simple caleçon, ayant perdu sa fortune et ses papiers. Rhabillé par les soins d'un commerçant charitable, il songe un moment à se rendre aux Maldives, mais le séjour ne lui semblant pas très sûr, il s'embarque pour la Chine.

Il aborde d'abord au Bengale non loin de l'embouchure du Gange et du Brahmapoutra. Il admire la fertilité de ce pays où les denrées: viande, riz, fruits, esclaves (tout cela mis sur le même pied) se vendent à des prix incroyables de bon marché. Une famille peut acheter sa nourriture pour une année entière au prix de huit drachmes. Mais l'humidité chaude du pays lui semble intolérable, aussi appelle-t-il le Bengale un enfer rempli de biens. Ibn Batoutah n'ose pas risquer une visite au sultan du Bengale parce qu'il est en révolte contre le sultan



de Delhi. Il s'enfonce dans l'intérieur du pays pour entreprendre un voyage dans les monts d'Assam qui confinent à la Chine et au Thibet. Il y a vu les gazelles qui produisent le musc et constaté l'existence d'une race montagnarde analogue à la race turque, vigoureuse et dure au travail; cela lui inspire cette réflexion, qui, à son époque, n'est pas jugée contraire à la charité, qu'un esclave de cette race vaut plusieurs fois autant qu'un d'une autre race. Ces peuples, nous dit-il, sont connus comme s'adonnant à la magie. Le but de son voyage est une visite au cheikh Djebal-eddin, pieux personnage qui aurait assisté à l'assassinat du kalife Almostassin par les Tartares, ce qui le ferait plus que centenaire. Ibn Batoutah nous raconte sur ce cheikh et sur sa faculté de lire dans l'avenir un grand nombre d'anecdotes assez difficiles à accepter en entier. Revenu à son point de départ après quinze jours de navigation sur un fleuve qu'il appelle le fleuve Bleu, il s'embarque sur une jonque chinoise qui fait voile vers Java.

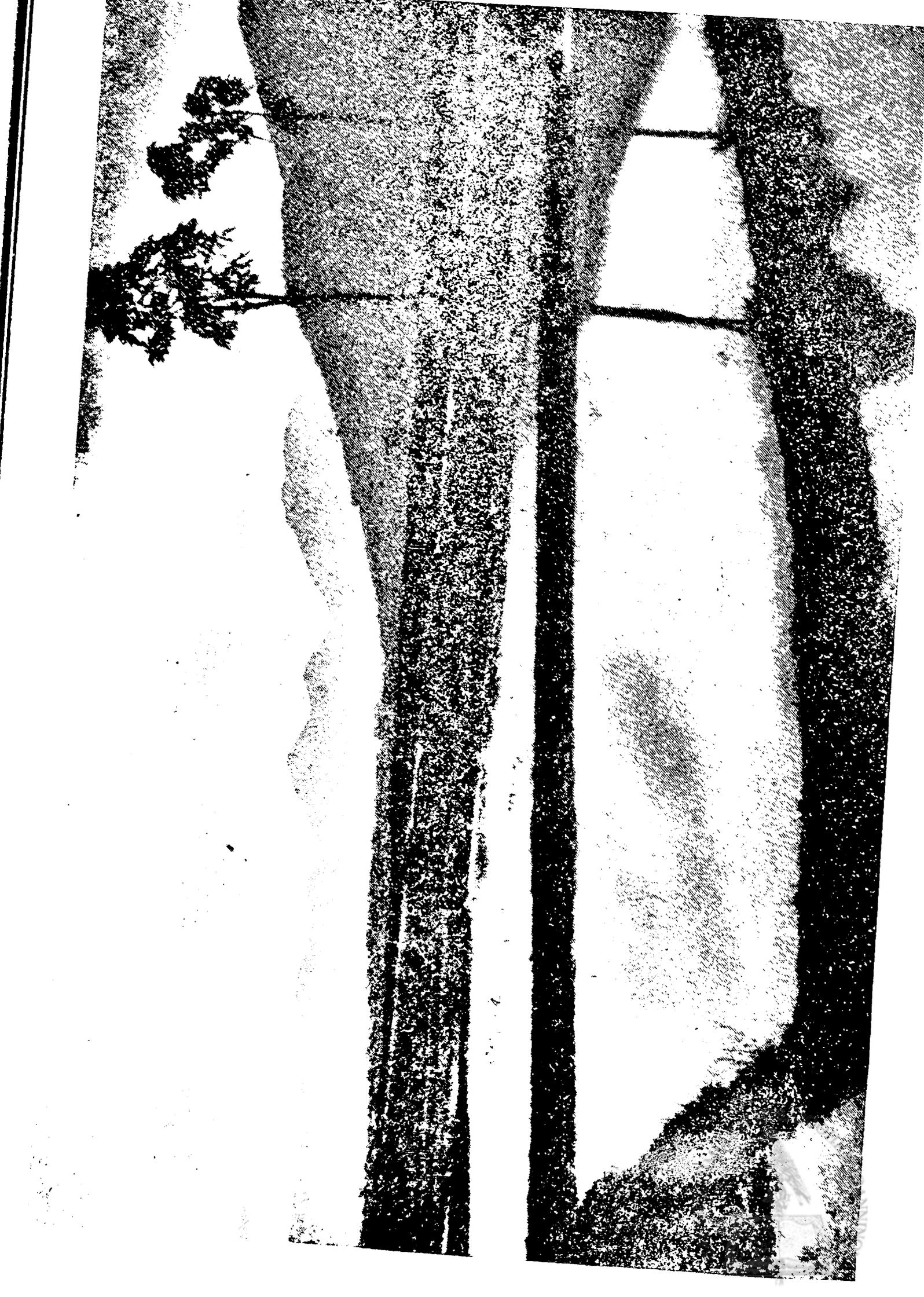
Une quinzaine de jours de voyage les amène vers un pays assez difficile à identifier et qu'il appelle le Barahnajâr. Sur ce pays mystérieux Ibn Batoutah paraît peu renseigné, et pour cause. Les hommes de ces pays sont, dit-il, des brutes hideuses dont la bouche est semblable à la gueule d'un chien. Leurs femmes, au con-



traire, sont fort belles, aussi les indigènes de ces pays craignant la concurrence d'étrangers séduisants, ne les autorisent sous aucun prétexte à débarquer sur le sol. Le trafic se fait sur le bord du rivage et il est assez difficile, car ces peuples parlent une langue inconnue. Ibn Batoutah a aperçu le sultan de cette étrange peuplade et il lui a trouvé piètre mine dans ses habits faits de peaux de chien à longs poils avec sa tête couverte de trois fichus de soie de couleurs différentes. Néanmoins, le patron du navire a tenu à offrir au sultan les présents de rigueur, car ce peuple redoutable dispose d'enchantelements qui soulèvent la mer contre les navires qui ne se sont pas acquittés de leur tribut.

Après avoir quitté ce peuple et navigué pendant encore vingt-cinq jours, la jonque arrive à Sumatra. La description de cette arrivée a ce pittoresque précis et un peu grêle qui caractérise les récits des voyageurs arabes : « A la distance d'une demi-journée de chemin, nous l'aperçumes déjà; elle est verdoyante, belle, et la plus grande partie de ses arbres sont des cocotiers, des arcs, des girofliers, des aloès, des jacquiers, le manguier, le djambou, l'oranger aux doux fruits et le roseau du camphre... Quand nous fûmes arrivés en rade, les habitants de l'île, montés sur de petites embarcations, vinrent nous trouver; ils portaient des







(Pb. Pierre Verger)

LA GRANDE MURAILLE DE CHINE.



noix de coco, des mangues, des bananes, des poissons. » Ibn Batoutah se rend dans la ville de Sumatra où il est admis à présenter ses hommages au sultan de l'île. Les audiences de ce sultan ressemblent de façon frappante à celles du sultan de Delhi qui semble être d'ailleurs le modèle sur lequel on se règle. « Nous nous dirigeâmes avec lui vers le lieu des audiences et mêmes pied à terre dans l'endroit accoutumé; le sultan entra à cheval. Il y avait déjà dans la salle d'audience les ministres, les commandants, les secrétaires, les grands de l'Etat et les chefs de l'armée rangés sur plusieurs files. Les ministres qui sont au nombre de quatre et les secrétaires tenaient le premier rang; ils saluèrent le sultan et se retirèrent à la place qui leur était assignée. Vint après cela le rang des commandants, lesquels saluèrent et se rendirent dans le lieu désigné. Puis ce fut le tour des chérifs ou descendants de Mahomet, et des jurisconsultes, puis successivement des favoris du souverain, des savants, des poètes, des chefs de l'armée, des jeunes gens ou pages et des mamelouks ou esclaves militaires. Le sultan se tint sur son éléphant au fond de la coupole des séances. On éleva au-dessus de sa tête un parasol incrusté d'or et de pierreries, on plaça à sa droite cinquante éléphants parés et autant à sa gauche, on rangea aussi à son côté droit cent chevaux et autant à sa gauche, et tous



étaient des chevaux de relais. Devant le souverain se tenaient les chambellans les plus intimes. Les musiciens arrivèrent et ils chantèrent. On amena des chevaux caparaçonnés de soie, portant des anneaux d'or aux jambes et des licous faits de brocart d'or. Ils dansèrent devant le souverain et j'en fus émerveillé. »

Après quinze jours de séjour à Sumatra, Ibn Batoutah se rembarqua pour profiter de la mousson du Sud-Ouest. Ils longent la côte pendant vingt et une nuits et arrivent à Java, l'île des infidèles, à la végétation plus formidable et plus capiteuse encore que celle de Sumatra. L'île produit les roseaux du camphrier qui renferment entre leurs nœuds une substance qu'Ibn Batoutah croit due à la congélation. Il s'est laissé dire d'ailleurs que le camphre ne se forme que si on a immolé au pied des roseaux quelque animal. Le produit est encore supérieur et capable de tuer un homme en congelant sa respiration, si on a immolé un homme ou, à défaut, un jeune éléphant. On trouve également à Java l'aloès dont le bois est recherché et dont les racines fournissent une substance fortement parfumée. Les girofliers énormes laissent tomber en pluie leurs petites fleurs odorantes (il semble d'ailleurs qu'Ibn Batoutah ait fait une confusion entre le giroflier et le muscadier). Notre voyageur séjourne quelques jours dans la ville de Kakoû-



lab, ceinte d'un mur assez large pour que trois éléphants puissent y passer de front. Les éléphants pullulent d'ailleurs dans la ville; on en trouve un attaché à la porte de chaque boutique, ce qui doit compliquer le problème de la circulation.

L'entrevue qu'Ibn Batoutah a eue avec le sultan de Java contraste singulièrement avec les pompeuses audiences qu'il nous a déjà décrites. Le sultan l'a reçu assis à terre par humilité et il ne lui a adressé que quelques questions laconiques.

Ibn Batoutah a vu pendant cette audience un fait qui mérite d'être noté. « J'ai vu pendant l'audience de ce sultan un homme qui tenait dans sa main un couteau semblable à celui d'un grappilleur (sorte de serpette), il le plaça sur son propre cou et se mit à parler longtemps dans une langue que je ne compris point. Après cela, il saisit le couteau avec ses deux mains à la fois et se coupa la gorge. Sa tête tomba par terre à cause du tranchant acéré de l'arme et de la force avec laquelle il la tenait. Je restai tout stupéfait de son action, mais le sultan me dit : « Est-ce que chez vous quelqu'un agit de la sorte? » Je lui répondis : « Jamais je n'ai vu pareille chose. » Il sourit et reprit : « Ces gens-ci sont nos esclaves et ils se tuent par amour pour nous. » Puis il donna des ordres afin qu'on emportât l'homme qui s'était



suicidé, et qu'on le brûlât. Les lieutenants du sultan, les grands de l'Etat, les troupes et les sujets assistèrent à la crémation. Le souverain assigna une riche pension aux enfants du mort, à sa femme, à ses frères, et ils furent très honorés pour son action.

Le sultan ayant fixé à Ibn Batoutah un délai de trois jours, le terme venu, celui-ci se rembarque et au bout de trente-quatre jours, il arrive à la Mer Lente ou Pacifique qui le frappe d'abord par sa couleur rougeâtre. L'absence de vent oblige la jonque à se faire remorquer par le bâtiment qui l'escorte et à n'avancer qu'à la rame. Après une traversée de trente-sept jours, particulièrement heureuse, Ibn Batoutah arrive à un pays qu'il appelle Thaouâlicy, qui est peut-être les Célèbes ou plutôt le Tonkin. Le pays est peuplé d'hommes à la peau cuivrée ressemblant aux Turcs. Ce sont de rudes guerriers sans cesse en lutte contre les Chinois. Les femmes y sont de véritables amazones. Ibn Batoutah a eu dans la ville de Caïloûcary une entrevue avec la princesse Ordoudja, sorte de Bradamante ou de Walkyrie farouche, sans cesse en lutte avec ses voisins, qui revient du combat rapportant à la pointe de sa lance la tête de son ennemi vaincu en combat singulier. Mais sans doute dans ce pays la bravoure est toute féminine, les Siegfried et les Roger y sont rares, car Ibn Batoutah ajoute : « Ils



évitent de lutter avec elle, par crainte du tort que cela leur ferait si elle l'emportait sur eux. »

Après un voyage de dix-sept jours, favorisé cette fois par la mousson, Ibn Batoutah arrive en Chine. Il semble que l'idée qu'il se fait dès l'abord de ce pays soit un peu étriquée. Il ne paraît avoir soupçonné ni l'immensité du pays, ni les différences de races, ni la variété des ressources : « La Chine, nous dit-il, est une vaste contrée abondante en toutes sortes de biens, en fruits, céréales, or et argent. Aucun autre pays du monde ne peut lutter avec elle sous ce rapport. Elle est traversée par le « Fleuve Jaune ». Sa source est située dans les montagnes auprès de la ville de Pékin, connues sous le nom de montagnes des Singes. Ce fleuve parcourt dans le pays l'espace de six mois de marche, jusqu'à ce qu'il arrive à Canton. » Peu à peu cependant, au cours de son voyage, ses idées s'élargiront, se préciseront et il notera des particularités dont quelques-unes nous causent une vive surprise. Il est frappé d'abord par la fertilité du pays, l'abondance des fruits exquis : prunes, pastèques, la qualité des céréales, et, détail curieux, par la taille des volatiles. Au dire d'Ibn Batoutah, une poule ou un coq chinois ont la taille d'une autruche. Les Chinois, à première vue, lui ont fait l'effet de gens respectables et opulents, mais leur cuisine lui semble



insuffisante et leur tenue peu soignée, en dépit de leurs vêtements de soie qui ont chez eux moins de valeur que des vêtements de coton.

L'organisation du commerce, dans cette Chine du XIV<sup>e</sup> siècle, est, s'il faut en croire Ibn Batoutah, assez surprenante puisqu'elle repose sur une conception toute moderne du crédit. « Les habitants de la Chine, nous dit-il, n'emploient dans leurs transactions commerciales ni pièces d'or ni pièces d'argent. Toutes celles qui arrivent dans ce pays sont fondues en lingots, ils vendent et ils achètent au moyen de morceaux de papier dont chacun est aussi large que la paume de la main et porte la marque du sceau du sultan. Lorsque quelqu'un se trouve avoir entre les mains de ces billets usés ou déchirés, il les rapporte à un palais où il en reçoit de nouveaux à leur place et livre les vieux. Il n'a de frais d'aucune sorte à faire pour cela car les gens qui sont chargés de confectionner ces billets sont payés par le sultan. La direction dudit palais est confiée à un des émirs les plus puissants de la Chine. Si un individu se rend au marché avec une pièce d'argent ou bien avec une pièce d'or dans le dessein d'acheter quelque chose, on ne la lui prend pas et on ne fait aucune attention à lui, jusqu'à ce qu'il l'ait changée contre les billets avec lesquels il pourra acheter ce qu'il désire. » Le plus curieux, c'est que l'encaisse métallique



garantissant la valeur des billets n'est pas enfouie dans des coffres ou dans des caves. Chaque marchand fait fondre en lingots l'or ou l'argent qu'il possède et suspend au-dessus de sa porte ses lingots du poids d'un quintal environ. Le marchand qui possède cinq lingots porte à son doigt une bague, celui qui en possède dix en porte deux, et ainsi de suite. On est de la sorte immédiatement fixé sur le crédit et la solvabilité des commerçants à qui on a affaire.

Tout ce qui touche au commerce est d'ailleurs fort strictement réglementé. Dès qu'une jonque touche au port, le patron est obligé de rendre compte du nombre et de l'identité des passagers, il doit également subir une visite douanière très attentive et qui peut être suivie de sanctions fort sévères. Si on découvre à bord une marchandise qui n'ait pas payé l'impôt, la jonque tout entière et son chargement deviennent la propriété du fisc, ce qui semble à Ibn Batoutah une exorbitante injustice.

Les Chinois sont fort soucieux de leur réputation et ce souci prend parfois des formes tyranniques. Lorsqu'un marchand musulman débarque en Chine, on le met en demeure d'élire domicile soit chez un commerçant soit dans une hôtellerie. Dans les deux cas, l'hôte ou l'hôtelier exercent sur lui une surveillance très stricte, règlent sa dépense et sont respon-



sables de sa fortune. « Nous ne voulons pas, disent les gens de bien, que l'on entende rapporter dans le pays des musulmans qu'ils perdent leurs richesses dans nos contrées, que c'est une terre de débauche ou de beauté fragile ou mondaine. » Ainsi les escales dans les ports chinois n'éveillent pas à cette époque l'idée d'escapades joyeuses ou d'exotiques débauches.

Habitués que nous sommes à considérer la Chine comme la terre d'élection de tous les désordres et de toutes les formes du banditisme, nous ne lisons pas sans surprise dans la relation d'Ibn Batoutah cette phrase : « La Chine est la plus sûre et la meilleure de toutes les régions de la terre pour celui qui voyage. On peut parcourir tout seul l'espace de neuf mois de marche sans avoir rien à craindre, même si l'on est chargé de trésors. » Les routes sont bordées d'hôtelleries étroitement surveillées par des officiers qui tiennent un compte exact du nombre des voyageurs. Ils les enferment pour la nuit dans les hôtelleries et les placent le lendemain sous la conduite d'un guide sûr, qui est responsable de leur sécurité et de leur fortune. Les temps sont bien changés pour ce pays infortuné.

A leur scrupuleuse honnêteté, les Chinois joignent un remarquable talent pour les arts. Ibn Batoutah affirme qu'aucun peuple n'a autant de goût qu'eux pour le dessin et la pein-



ture. Il a vu dans des villes qu'il n'a fait que traverser son portrait et celui de ses compagnons s'étaler sur les murs des maisons et sur des affiches dans les marchés. Ceci facilite d'ailleurs en Chine la recherche des malfaiteurs. Les peintres habiles à fixer la silhouette ou la physionomie des coupables remplacent le service anthropométrique.

La première ville chinoise visitée par Ibn Batoutah est Zeitoun-Tseuthoung (actuellement Theiuan-tchou-fou), superbe ville où l'on fabrique de beaux velours damassés. Le port est immense, placé sur un large estuaire. Les mahométans y ont leurs quartiers séparés et accueillent avec joie le visiteur qui vient de la terre sacrée de l'islamisme. Ibn Batoutah se ressouvient tout à coup qu'il est, après tout, ambassadeur du sultan des Indes et demande audience au Khân des Chinois, un Tartare de la postérité de Gengis-Khân. En attendant que l'audience lui soit accordée, il demande la permission de visiter Canton. Après vingt-sept jours de voyage sur le fleuve, il arrive à Canton où il visite un magnifique marché de la porcelaine et un temple qui l'a frappé par sa beauté et aussi par les fondations charitables qui y sont annexées; on hospitalise dans ce temple des aveugles, des infirmes, des vieillards, des veuves et des orphelins. Ibn Batoutah comme Ibn Wahab souligne l'esprit de charité



des Chinois et montre chez eux un sens très éclairé de la justice sociale. D'après lui, en Chine, à partir de cinquante ans, tout homme est libéré des impôts et dispensé de travail; à partir de soixante ans, il est considéré comme un enfant, nourri aux frais du trésor, affranchi des peines prévues par la loi et entouré d'une grande vénération.

D'ailleurs, en Chine pas plus que dans les autres pays, Ibn Batoutah, par dédain sans doute, n'a éprouvé de curiosité pour les croyances religieuses qu'il a vu pratiquer. Il se contente simplement d'appeler les Chinois « infidèles, adorateurs d'idoles », constate qu'ils brûlent leurs morts à la manière des Hindous, qu'ils mangent de la viande de chien et de porc.

Pour Ibn Batoutah, la Chine proprement dite finit à Canton. Au delà il n'y a point d'autres villes; le pays est occupé par des païens nomades et anthropophages. Après y avoir marché soixante jours, on arrive à la fameuse muraille de Gog et de Magog dont nous avons déjà entendu parler dans une tout autre région.

Ayant reçu l'ordre de se rendre auprès du sultan de la Chine, notre voyageur s'embarque sur le fleuve et traverse une ville qu'il appelle Kandjenfou. La ville est curieuse, composée de quatre enceintes de murailles concentriques.



Entre la première et la deuxième habitent les esclaves du sultan qui montent une garde de jour et de nuit. Entre la deuxième et la troisième sont les soldats et l'émir qui les commande, entre la troisième et la quatrième habitent les musulmans et tout au centre les Chinois. L'étendue de la ville est immense, chaque habitant ayant sa maison entourée d'un jardin. Ibn Batoutah retrouve là un de ses compatriotes de Ceuta qu'il avait déjà rencontré à la cour du sultan de l'Inde et dont il rencontrera plus tard le frère en Négritie. Les deux hommes versent des larmes au souvenir du pays, tant il est vrai que dans tous les temps, le désir de l'aventure a poussé les hommes sur les routes inconnues sans éteindre en eux la nostalgie du coin natal.

Ensuite Ibn Batoutah arrive dans une ville qu'il appelle Khansa (actuellement Hang-tchéou-fou). Cette fois, la ville est formidable et s'étend sur trois jours de marche. Elle est faite de six villes différentes, entourées d'une enceinte. Dans la première ville demeurent les gardiens de la cité, dans la deuxième les juifs, les chrétiens et les Turcs, adorateurs du soleil; dans la troisième Ibn Batoutah a la joie d'entendre les muezzins appeler les fidèles à la prière et il y passe quinze jours en festins ininterrompus. Dans la quatrième ville est le siège du gouvernement et le palais du grand émir;



cette partie est habitée uniquement par les esclaves et les serviteurs du sultan. Le voyageur est reçu en grande pompe par l'émir qui le fait assister, au cours d'une fête, à une séance de prestidigitation; les Chinois de ce temps étaient de très habiles illusionnistes. La cinquième ville est habitée par le peuple chinois, elle a de beaux marchés, des artisans fort habiles. Dans la sixième ville demeurent divers corps de métier : marins, pêcheurs, calfats, charpentiers, archers et piétons, tous esclaves du sultan.

Après Hang-tchéou-fou Ibn Batoutah pénètre dans le Kitha ou Chine septentrionale. La région est d'une fertilité merveilleuse dont nous apercevons la raison. S'il arrive qu'une localité de ce pays reste sans culture, on force ses habitants ou à défaut ceux qui les avoisinent, d'en payer l'impôt foncier, aussi voit-on les cultures, céréales, fruits, cannes à sucre se succéder sans interruption dans cette immense plaine.

Ibn Batoutah arrive enfin à Khanbâlik (Pékin), capitale du sultan des Chinois, le plus grand monarque des pays infidèles. Le palais de ce prince occupe le centre de la ville qui lui est réservée, il est en bois sculpté et il possède sept portes. A la première porte s'asseoient les mamelouks gardiens des châteaux, au nombre de cinq cents; à la deuxième porte sont les



archers en même nombre; à la troisième les lanciers, à la quatrième et à la cinquième les bureaux du vizirat, à la sixième les gardes du monarque, à la septième les pages ou eunuques. Quand Ibn Batoutah arrive à Pékin, le Khân vient de partir pour combattre un de ses neveux, révolté contre lui. Au cours de la campagne il sera battu et tué, aubaine inespérée pour notre voyageur; il va pouvoir assister aux funérailles du sultan, qu'il nous décrit ainsi : La ville fut ornée, l'on battit les tambours, on sonna les cors et les trompettes, on s'adonna aux jeux et aux divertissements l'espace d'un mois. Ensuite l'on amena le Khân mort ainsi qu'environ cent hommes, triés parmi ses cousins, ses proches parents ou ses favoris. On creusa pour le mort un grand caveau souterrain, on y étendit de superbes tapis et on y plaça le Khân avec ses armes. On y mit aussi toute la vaisselle d'or et d'argent de son palais, quatre jeunes filles esclaves et six mamelouks des plus notables qui tenaient à la main des vases pleins de boisson. Puis l'on mura la porte du caveau, on le recouvrit de terre, de sorte qu'il ressemblât à une haute colline. On fit venir quatre chevaux qu'on força de courir près de la tombe du sultan jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent de fatigue, alors on dressa près du sépulcre une grande pièce de bois à laquelle



on suspendit les chevaux après les avoir empa-lés. Les parents du Khân furent mis dans des caveaux avec leurs armes et la vaisselle de leurs maisons. Auprès des sépulcres des principaux d'entre eux qui étaient au nombre de dix, on mit en croix trois chevaux pour chacun; au-près des autres, on crucifia un cheval pour chaque tombe. Ce fut là un jour solennel, tout le monde soit hommes, soit femmes, musul-mans ou infidèles, assista à ce spectacle, tous revêtirent des habits de deuil, c'est-à-dire de courts manteaux blancs pour les infidèles et des robes blanches pour les musulmans. Les fem-mes du Khân et ses favoris restèrent sous la tente et près de son tombeau pendant quarante jours. Le nouveau Khân ayant eu également à lutter contre des rebelles, des désordres se pro-duisent et Ibn Batoutah décide de revenir sur ses pas et de se rembarquer pour les Indes.



## VIII

### LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH.

#### LE RETOUR VERS L'OCCIDENT.

#### VOYAGE AU SOUDAN.

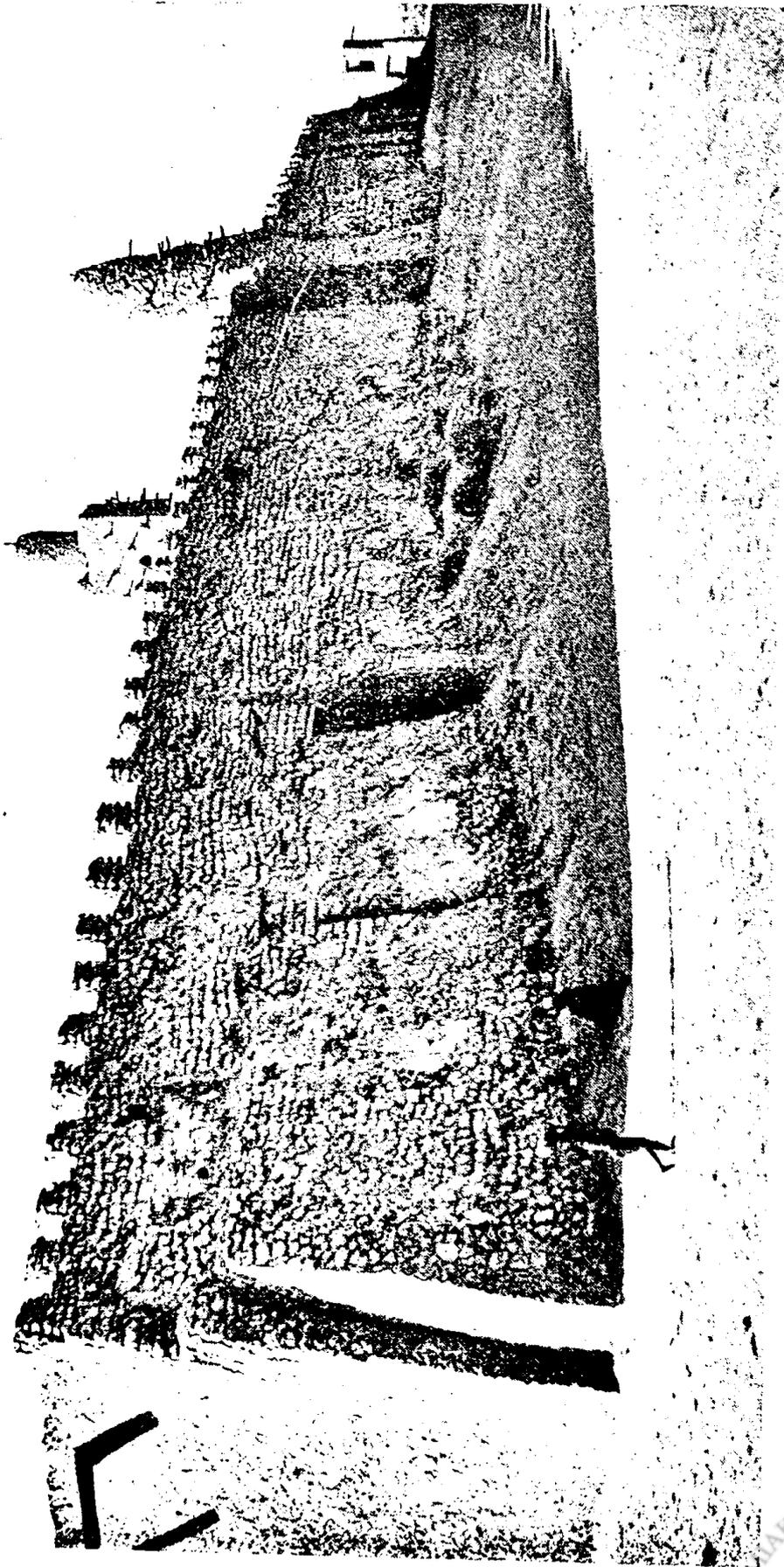
Par voie de mer, l'intrépide voyageur revient vers les îles de la Sonde et l'Inde. Il longe la côte persane, traverse à nouveau Chiraz, puis Ispahan et Bagdad, où on le retrouve en 1348. Il reprend le chemin de la Syrie et de l'Égypte, rentre au Maroc en 1349, après vingt-quatre ans d'absence. Il prend part à une guerre sainte en Espagne. Puis le sultan de Fez le charge d'une mission au Soudan. Il traverse le Sahara, atteint le Niger et Tombouctou, se rend dans la capitale d'un État nègre. Rentré au Maroc, il meurt en 1377.

Ce voyageur entêté se sent-il vieillir, sa curiosité est-elle blasée, est-il las de recueillir ses souvenirs, il semble que toute la dernière partie de sa relation soit moins précise, moins colorée que celles qui précèdent. Il reprend la mer à destination de Sumatra, mais cette fois encore la mauvaise chance le poursuit; au large du Tonkin le ciel devient noir, le soleil demeure invisible pendant dix jours et le bateau erre à la dérive pendant quarante-deux jours, perdu sur une mer inconnue. Ils y font la rencontre



du Rokkh qu'Ibn Batoutah nous décrit dans une page pittoresque : « Au quarante-troisième jour, nous vîmes après l'aurore une montagne dans la mer à environ vingt milles de distance et le vent nous portait tout droit contre elle. Les marins furent surpris et dirent : « Nous ne sommes pas dans le voisinage de la terre ferme et on ne connaît pas de montagnes dans cette mer. Si le vent nous force à heurter contre celle-ci, nous sommes perdus. » Alors tout le monde eut recours aux humiliations, au repentir, au renouvellement de la résipiscence. Nous nous adressâmes tous à Dieu par la prière et cherchâmes un intermédiaire dans son prophète Mahomet; les marchands promirent de nombreuses aumônes que j'inscrivis pour eux sur un registre, le vent se calma un peu; nous vîmes au lever du soleil ce mont qui était très haut dans les airs et nous distinguâmes le jour qui brillait entre lui et la mer. Nous fûmes étonnés de cela, j'aperçus les marins qui pleuraient se disant mutuellement adieu et je fis : « Qu'avez-vous donc? Certes, ce que nous avons pris pour une montagne, c'est le Rokkh; s'il nous voit, il nous fera périr. » — Il était à ce moment à moins de dix milles de la jonque. Ensuite, le Dieu très bon nous fit la grâce de nous envoyer un bon vent qui nous détourna de la direction du Rokkh, nous ne le vîmes donc pas et ne connûmes pas





1 (Pl. Pierre Verger)

ΤΟΜΒΟΥΚΤΟΥ. — *Djingere Bere. Grande Mosquée*





FEZ. — Vue générale.

(Ph. Virascope Richard)

sa véritable forme. » La rencontre est évidemment trop lointaine pour que nous puissions être sûrs que les marins ont vu autre chose qu'un nuage, transformé en oiseau de légende par leur superstitieuse terreur.

Ibn Batoutah va revenir par la même voie maritime : Sumatra, Kaoulem, Calicut. Il hésite à retourner près du sultan de Delhi, mais, peu confiant dans sa mansuétude il se décide au retour vers sa patrie. En 1347, nous le voyons se diriger vers la côte d'Ormuz et reprendre par terre sa route vers Chiraz. Par l'itinéraire déjà suivi, il va à Ispahan, à Bassorah, à Koufah, à Hillah. En 1348, il est de nouveau à Bagdad. Il y apprend avec consternation que l'Islam a subi de cruelles défaites en Occident et que les chrétiens se sont emparés d'Algésiras. Il revient en passant par Palmyre. Dans les ruines grandioses, il évoque non la grandeur romaine, mais le souvenir du roi Salomon pour qui la ville aurait été construite par les génies. Après vingt années de voyage, il revient à Damas où il se souvient d'avoir autrefois épousé une femme qui, après son départ de la ville, a mis au monde un fils. Il s'enquiert et il apprend que tous deux sont morts. Un pèlerin de Tanger lui annonce également la mort de son père. Il se rend alors à Alep. Une peste terrible ravage la Syrie; à Damas le nombre des morts est de deux mille



quatre cents par jour. Sans se laisser épouvanter, il se remet en route par Hébron, Jérusalem; Gaza à peu près désertée par suite de l'épidémie, puis par Damiette il se dirige vers l'Égypte. Il passe par Alexandrie, va au Caire où la peste aurait fait jusqu'à vingt et un mille morts par jour, il essaie de gagner La Mecque par Djoudah. Il y réussit, accomplit son pèlerinage, puis revient au Caire. Cette fois le désir du retour mord plus profond ce voyageur qui a promené sa curiosité sur toutes les routes du monde connu. Il explique ce désir par la renommée du sultan mérinide Abou-Inam qui mène victorieusement la lutte contre les infidèles, mais il confesse aussi : « J'étais mû par le souvenir de la patrie, l'affection pour la famille et les amis chers qui m'entraînaient vers mon pays, lequel, à mon avis, l'emporte sur tous les autres pays. » Cet attrait du pays natal, Ibn Batoutah nous l'explique par ces deux vers particulièrement arabes :

*C'est le pays où l'on a suspendu à mon cou les*  
[amulettes.

*C'est la première contrée dont la poussière a*  
[touché ma peau.

Il revient par Djerba, Gabès, Sfax, Tunis. A Tunis, il s'embarque pour la Sardaigne d'où il semble qu'il ne soit pas sorti sans difficulté, les chrétiens de ces pays ayant décidé de le



poursuivre après son départ. Il revient par l'Algérie, Mostaganem, Tlemcen, Taza et il entre dans Fez le 8 novembre 1349, après vingt-quatre ans d'absence.

Tout lui paraît admirable dans ce pays si longtemps quitté et son admiration se fortifie des nombreuses comparaisons qu'il lui est possible de faire. Le sultan Abou-Inam a plus de vertus à lui tout seul que tous les princes qu'il a visités : « Sa dignité me fit oublier celle du sultan de l'Irak, sa bonté celle du roi des Indes, ses belles manières celles du roi du Yaman, son courage celui du roi des Turcs, sa mansuétude ou sa longanimité celles du roi de Constantinople, sa dévotion celle du roi du Turkestan et son savoir celui du roi de Sumatra. » Il semble qu'Ibn Batoutah ait jeté avec joie son bâton de voyageur dans ce pays dont il proclame l'excellence pour sa richesse en fruits et en eaux ruisselantes, pourtant la nostalgie de la route ressaisira bientôt cet éternel errant. Il se rend à Tanger pour visiter la tombe de sa mère, puis, malgré la cinquantaine approchante, il se décide à aller en Espagne pour prendre part à la guerre sainte contre les chrétiens.

On ne sait trop pourquoi le séjour d'Ibn Batoutah en Espagne sera très court et il ne semble pas que ses exploits guerriers aient été fort nombreux. Il revient sur ses pas avec quel-



que hâte, se rembarque à Gibraltar pour Ceuta, puis, par Salé, il se dirige vers la ville du Maroc (Marrakech). C'est d'après lui une des plus belles cités que l'on connaisse. Elle possède une mosquée magnifique, la mosquée des Libraires et une très haute tour qui est sans doute l'immense et noble aiguille rouge de la Koutoubia, encore intacte aujourd'hui. Ibn Batoutah est monté sur cette tour, il ne nous dit rien du spectacle magnifique qu'offre la plaine du Haouz, bornée au loin par les cimes neigeuses de l'Atlas, mais il constate que la ville est en grande partie ruinée et offre un aspect analogue à celui de Bagdad. Il revient à Fez par Salé et Meknès en compagnie du sultan Abou-Inam mais il en repart tout de suite, chargé sans doute de quelque mission officielle pour le Soudan.

Il passe par Ségelmès et, au début de 1352, il se met en route avec une caravane de marchands. Il traverse Taghâza dont les maisons et les mosquées sont, à ce qu'il dit, construites en blocs de sel et couvertes de peaux de chameaux. Le sol de sable aride ne produit aucune végétation. En creusant on y trouve le sel sous forme de grandes et lourdes dalles qu'on croirait taillées de main d'homme. Le bourg est peuplé d'esclaves vivant de dattes, de millet et de viande de chameau, et occupés à extraire le sel qui s'expédie vers le Soudan et qui



est utilisé par les nègres comme monnaie.

Ibn Batoutah passe dix jours désagréables dans ce bourg misérable, infesté de mouches, n'ayant comme boisson qu'une eau saumâtre, leur seule provision d'eau pour la traversée du désert qui doit durer dix jours. Curieux désert que celui-ci, où l'on rencontre parfois des nappes d'eau douce, où les truffes abondent, et où les poux pullulent de telle manière que les voyageurs sont obligés de porter au cou des colliers contenant du mercure pour se préserver de cette vermine. Ils arrivent à Tâcarahla, lieu de dépôt d'eaux pluviales où les caravanes s'arrêtent pour se reposer et refaire leur provision d'eau. C'est de ce lieu qu'on expédie un messenger qui doit devancer la caravane et annoncer son arrivée à Ioualâten. Ce messenger doit traverser un désert de dunes mouvantes où nul chemin n'est tracé et où l'attendent des troupes de démons fascinateurs qui l'égarent. Si le messenger n'arrive pas, la caravane est en grand danger de périr tout entière. Dès son arrivée, les habitants d'Ioualâten viennent à la rencontre de la caravane avec des vivres et de l'eau.

Le premier contact des voyageurs avec le pays noir va être une vive déception. Finis les festins magnifiques de l'hospitalité, les assauts de courtoisie, les controverses savantes ou pieuses, les féeries du luxe oriental. A leur pre-



mière rencontre avec le lieutenant du sultan noir d'Ioualâten, celui-ci affecte par mépris de ne leur parler qu'à travers un intermédiaire, bien qu'ils soient placés tout près de lui, ce qui fait faire à Ibn Batoutah cette amère réflexion : « Ce fut alors que je regrettai de m'être rendu dans le pays des nègres à cause de leur mauvaise éducation et du peu d'égards qu'ils ont pour les hommes blancs. »

Après le premier repas, sa déception est telle qu'il songe à repartir immédiatement, mais la curiosité est encore vivante en lui et il tient à visiter la capitale des sultans noirs. Le séjour à Ioualâten lui pèse, la chaleur est excessive, la végétation indigente, pourtant les mœurs des habitants, nègres de la tribu des Messoûfites, lui inspirent un intérêt un peu scandalisé. Ici aussi il est frappé par le rôle prédominant des femmes dans la société. « Elles ont, nous dit-il, plus de mérites et sont plus considérées que les hommes. » Un homme ne prend pas le nom de son père mais celui de son oncle maternel; l'héritage, au lieu d'être recueilli par les enfants est recueilli par les neveux, fils de la sœur du mort. Ibn Batoutah signale qu'il n'a vu pratiquer ceci que par les infidèles de l'Inde. De plus, bien que les Messoûfites soient tous musulmans, ils laissent vivre leurs femmes avec une liberté qui, pour Ibn Batoutah, est une répréhensible licence. Elles ne se voilent pas le



visage, elles reçoivent librement et traitent amicalement des hommes qui ne sont pas de leur famille et, bien qu'il se soit heurté à bien des usages divers, notre voyageur n'arrive pas à admettre une aussi intolérable effronterie.

Il se décide enfin à partir pour Mâlli, la capitale du sultan qui est à vingt-quatre jours de marche d'Ioualâten. Il suit une route très sûre bordée d'arbres énormes et séculaires. Un seul peut abriter toute une caravane; certains de ces arbres ont des troncs creux où l'eau de pluie s'amasse, dans d'autres on trouve du miel, il arrive même qu'ils servent d'habitation et d'atelier à un artisan. Après avoir traversé la bourgade de Zaghari, ils arrivent au Niger qu'Ibn Batoutah appelle également le Nil. Il indique que ce fleuve passe à Tombouctou, à Caoucaou, ensuite à Youfi, capitale d'un très vaste empire nègre, mais où aucun blanc ne peut pénétrer sans être mis à mort. Ibn Batoutah affirme que le Niger traverse ensuite un endroit qu'il appelle Djenâdil (les cataractes du Nil) pour entrer ensuite dans le district d'Assouan en Haute-Egypte. Il est assez curieux qu'Ibn Batoutah, qui a remonté le Niger et le Nil ait pu faire une semblable confusion. Son erreur démontre qu'il est loin de soupçonner les véritables dimensions du continent africain, dont le centre doit rester d'ailleurs encore longtemps inconnu.



Ibn Batoutah arrive à Mâlli où il est gravement malade pour avoir absorbé un potage indigène qui tuera un de ses compagnons. Le sultan de Mâlli ne lui inspire pas beaucoup plus de considération et de sympathie que son peuple. « C'est, nous dit-il, un prince avare et il n'y a pas à espérer de lui un présent considérable. » Nous avons vu qu'Ibn Batoutah ne s'est pas fait faute de lui reprocher son manque de générosité et de le rappeler aux devoirs de l'hospitalité. Ce souverain parcimonieux s'entoure d'une certaine pompe barbare et se présente à son peuple dans un appareil guerrier au jour des audiences solennelles. Ces audiences ont lieu dans une coupole élevée dont la porte se trouve à l'intérieur de son palais. Elle est pourvue de trois fenêtres voûtées en bois recouvert de plaques d'argent et au-dessous de trois autres garnies de lames d'or ou bien de vermeil. Ces fenêtres ont des rideaux de laine qu'on tire le jour de la séance du sultan dans la coupole. « Quand il y est assis, on fait sortir du grillage de l'une des croisées un cordon de soie auquel est attaché un mouchoir à raies fabriqué en Egypte; alors le public bat des tambours et l'on joue des cors. De la porte du château sortent environ trois cents esclaves ayant à la main, les uns des arcs, les autres de petites lances et des boucliers. Ceux-ci se tiennent debout à droite et à gauche du lieu



des audiences; ceux-là s'assoient de la même manière. On amène deux chevaux sellés, bridés, et accompagnés de deux béliers. Ces gens prétendent que les derniers sont très utiles contre le mauvais œil. Dès que le sultan a pris place, trois de ses esclaves sortent à la hâte et appellent son lieutenant. Les commandants arrivent et aussi les prédicateurs, les jurisconsultes. L'interprète se tient à la porte; il a sur lui des vêtements superbes en étoffe de soie fine et son turban est orné de franges que ces gens savent arranger admirablement. Il a à son cou un sabre dont le fourreau est en or, à ses pieds sont des bottes et des éperons, personne excepté lui ne porte de bottes ce jour-là. Il tient à la main deux lances courtes dont l'une est en argent, l'autre en or et leurs pointes sont en fer. Les militaires, les gouverneurs, les pages ou eunuques sont assis à l'extérieur du lieu des audiences, dans une rue large, vaste et pourvue d'arbres. Chaque commandant a devant lui ses hommes avec leurs lances, leurs tambours, leurs cors (ceux-ci faits d'ivoire ou de défenses d'éléphant), enfin avec leurs instruments de musique, fabriqués au moyen de roseaux et de courges que l'on frappe avec des baguettes et qui rendent un son agréable. Chacun des commandants a son carquois suspendu entre les épaules, tient son arc à la main et monte un cheval. » Voici



venir le sultan lui-même. « Il tient son arc à la main et a son carquois sur le dos. Sur sa tête est une calotte d'or fixée par une bandelette dont les extrémités sont effilées à la manière des couteaux. Il est le plus souvent vêtu d'une tunique rouge et velue faite avec des tissus de fabrication européenne, le sultan monte sur une estrade ornée de coussins, recouverte d'un parasol de soie sur lequel se trouve fixé un oiseau d'or. » Les sujets de Mensa-Soliman manifestent à son égard beaucoup de soumission et d'humilité. Lorsqu'il convoque un de ses sujets, celui-ci se présente à lui avec des habits noirs, la tête couverte d'une calotte sale, il frappe fortement la terre avec ses deux coudes et il se prosterne; quand il a obtenu une réponse du sultan, il dépouille ses vêtements et répand sur sa tête et sur son dos de la poussière, ce qui arrache à Ibn Batoutah cette réflexion sarcastique : « C'est là de l'éducation chez les nègres, c'est là de l'étiquette. » Pourtant Ibn Batoutah rend justice à la beauté du corps des noirs, à leur souplesse acrobatique et à leur habileté dans le maniement des armes. La plus curieuse partie de sa relation est celle où il signale le rôle joué dans ces cérémonies par les poètes. « Ceux-ci se placent devant le sultan dans un accoutrement ridicule et lui débitent leurs poésies. On m'a informé qu'elles consistent en une sorte d'admonition et qu'ils



y disent au sultan : « Certes, sur cette estrade où tu es assis maintenant a siégé tel roi qui a accompli telles actions généreuses; tel autre, auteur de telles nobles actions. Or, fais à ton tour beaucoup de bien afin qu'il soit rappelé après ta mort. » Ensuite, le chef des poètes gravit les marches de l'estrade et place sa tête dans le giron du sultan, puis il monte sur l'estrade et met sa tête sur l'épaule droite, après cela sur l'épaule gauche du souverain, tout en parlant dans la langue de cette contrée. On m'a assuré que c'est là une habitude très ancienne, antérieure à l'introduction de l'islamisme parmi ces peuples et dans laquelle ils ont toujours persisté. »

Avant de quitter Mâlli, Ibn Batoutah faisant un effort de justice loue l'honnêteté des nègres, leur sens très haut de la justice, leur propriété et leur piété, mais ces qualités ne parviennent pas à lui faire oublier complètement leur impudence et leur manque de décorum. Après une année de séjour à Mâlli, il en repart avec une caravane de marchands, il remonte le Niger où il voit s'ébattre des troupes d'hippopotames. Il entre à Tombouctou; malheureusement il se montre avare de détails sur la mystérieuse ville sainte, il nous dit seulement qu'elle est à trois milles du Nil et qu'elle est habitée par des Messoufites, porteurs d'un voile qui leur couvre le bas du visage. A Tombouc-



tou, il s'embarque sur un canot fait d'un tronc d'arbre creusé et remonte le fleuve jusqu'à Caoucaou où il séjourne environ un mois. Une caravane d'habitants de Ghadamès s'étant formée il se joint à elle pour revenir vers le Maroc. Ils traversent le pays des Bardâmah, peuplade nomade de race berbère dont les femmes sont d'une exquise beauté. L'atroce chaleur de ces régions rend Ibn Batoutah affreusement malade. Ils font une courte escale à Tacaddâ, curieux bourg bâti en pierres rouges et infesté de scorpions. Aux environs se trouve une mine de cuivre, le minerai extrait par des esclaves des deux sexes est fondu dans les maisons et coulé en lingots qui servent de monnaie et que l'on exporte chez les nègres infidèles. De Tacaddâ partent les caravanes qui font le commerce avec l'Égypte.

C'est à Tacaddâ qu'Ibn Batoutah reçoit du sultan Abou-Inam l'ordre de rejoindre Fez. Il quitte ce bourg en septembre 1353; après avoir passé par Câhor et voyagé pendant dix-huit jours dans un désert, ils arrivent au carrefour de deux routes; l'une conduit par Ghât vers l'Égypte, l'autre revient sur Taouât. La caravane est obligée de traverser le Hoggar qui n'inspire à Ibn Batoutah aucune fiction poétique. Les habitants de ces pays sont voilés et Ibn Batoutah n'a pour eux que mépris. « Il y a bien peu à en dire, ce sont des vauriens. »



Pillardés effrontés, ils lèvent sur les caravanes un lourd tribut sauf pendant les mois de ramadhan où leur piété leur interdit toute rapine. La contrée est morne : « elle a peu de plantes et sa route est scabreuse ». Ils parviennent aux oasis du Taouât, pauvre pays tout en sable et en terrains salés où les habitants se nourrissent uniquement de dattes de mauvaise qualité et de sauterelles. Arrivés à Sidjilmassâh à la fin de décembre, il leur faut traverser l'Atlas marocain par des routes dangereuses et couvertes de neige. Aucune partie de son voyage n'a laissé à Ibn Batoutah un aussi mauvais souvenir. Et voici enfin Fez, la dernière étape (du moins à notre connaissance) de ce long voyage de vingt-huit ans.

Désormais rassasié d'émotions et d'aventures, riche d'un fabuleux trésor de souvenirs, Ibn Batoutah va vivre une vieillesse heureuse auprès du sultan Abou-Inam. Pendant deux ans il va rassembler ses souvenirs et dicter à son biographe, Ibn Djozay, la relation de son voyage. On imagine sans effort, ce vieillard « plein d'usage et raison », goûtant la joie de vivre ses dernières années dans la ville pieuse et savante, reposant sa lassitude de tant d'interminables journées de marche dans la cour de marbre de quelque palais, ou dans l'ombre fraîche et parfumée d'orangers des jardins qui bordent l'oued Fez. Ce serait un jeu de l'évoquer



assis au bord d'une des routes qui dominant la ville, accordant à ses yeux brûlés par tant de soleils, tant de sables, tant de neiges, la douceur de regarder couler le flot blanc des maisons qui dévale des hauteurs et s'étale dans la vallée. Autour de lui sans doute on revoit se grouper un auditoire nombreux, attentif, peut-être un peu sceptique et cependant émerveillé. Dieu rappellera à lui ce pieux serviteur, qui a reconnu et adoré sa toute-puissance sous tant d'aspects du monde et sous de si divers événements, en l'an 1377.



## IX

### IMPORTANCE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE DES RELATIONS DE SOURCE ARABE.

Les récits des voyageurs arabes ont inspiré bien des contes, en particulier le livre de Sindbad le Marin. Même s'ils diminuent en intérêt à partir du quatorzième siècle, ils demeurent, pour les siècles antérieurs, une source précieuse de documents sur la vie de l'Orient, à une époque où elle fut particulièrement brillante.

Dans tous les pays les grandes aventures vécues par les hommes au cœur hardi ont suscité la curiosité des foules et nourri les rêveries des poètes. Hauts faits guerriers, exploits de voyageurs tour à tour ont été transfigurés en récits merveilleux où, sous les prodiges et les ornements dus à la crédulité ou à la fantaisie se retrouve la trame des aventures vécues. La Grèce a eu l'Odyssée, le Portugal les Lusiades, l'Orient les Mille et une Nuits. Ce long poème chante presque à toutes ses pages le « goût merveilleux du voyage », « les délices de vagabonder ». Il n'est presque point de récit où l'on ne voie entrer au port ou en sortir un beau navire tout frissonnant de voiles, ramenant



vers quelque princesse fugitive ou égarée quelque beau prince amoureux et fidèle et transportant dans ses cales les trésors variés de l'Orient détaillés en chatoyantes énumérations : « de fort belles étoffes et des soieries de tous les pays, des broderies sur velours et des brocarts, des toiles peintes anciennes et modernes du plus bel effet et d'autres marchandises de prix; nous avons des médicaments chinois et indiens, des drogues en poudres et en feuilles, des dictames, des pommades, des collyres, des onguents et des baumes précieux, nous avons des pierreries, des perles, de l'ambre jaune et du corail, nous avons aussi des aromates de toutes sortes et des épices de choix, du musc, de l'ambre gris et de l'encens, du mastic en larmes, du benjoin gouri et de l'essence de toutes les fleurs, nous avons également du camphre, du coriandre, du cardamome, des clous de girofle, de la camomille de Serendib, du tamar indien et du gingembre, enfin nous avons embarqué à notre dernier port des olives de qualité. »

Mais c'est dans le livre de Sindbad le Marin que s'exprime le plus clairement cet amour des lointains voyages. Sans doute ce poème est antérieur à un grand nombre des relations de voyages que nous avons étudiées, mais il est une sorte d'écho des beaux récits que racontaient sur les quais de Bagdad, de Bassorah ou



de Syraf les marins qui avaient longtemps erré sur les mers de l'Inde et de la Chine.

Il ressemble par plus d'un trait aux voyageurs dont nous avons suivi l'histoire, ce Sindbad, riche marchand de Bagdad, ruiné pour s'être plu à manger des mets extraordinaires, à boire des boissons extraordinaires, à faire l'élégant avec des habits extraordinairement chers et à cultiver les amis. Ce qui le pousse à quitter son pays, à habituer son âme à l'idée de la mer, c'est d'abord le désir des échanges fructueux. Avant chacun de ses voyages il se rend au souk reconstituer sa pacotille et se préoccupe de choisir les marchandises propres au trafic qu'il a en vue. Mais ce commerçant avisé n'est pas un avare. A chacun de ses retours, il dépense royalement les sommes qu'il a rapportées, achète des esclaves magnifiques, comble de biens sa famille et ses amis, fait de grandes largesses aux pauvres et aux orphelins.

L'appât du gain n'est pas d'ailleurs son seul mobile. Il est hanté lui aussi par l'appel de l'« ailleurs ». Son âme ressent vivement « l'envie de se réjouir par la vue des terres et des îles et de regarder les choses inconnues ». Il lui suffit d'avoir vu passer une caravane de marchands pour oublier toutes les tribulations de ses voyages précédents et pour se sentir saisi du désir de quitter, pour des aventures terribles, cette patrie où il vit pourtant dans les



délices. Sans doute Sindbad n'est pas comme beaucoup des voyageurs arabes, un pèlerin parti pour visiter d'augustes sanctuaires, mais c'est un fervent musulman. Au milieu des pires aventures, alors que son fiel éclate dans son foie et qu'il s'abandonne aux transports d'une violente douleur, s'arrachant les cheveux, se roulant à terre il se ressouvient toujours que c'est la volonté d'Allah qui a déroulé les événements et qu'il est le seul protecteur efficace. A le prier il retrouve son calme, son sang-froid. D'ailleurs il a pour sortir d'embarras bien des ressources. Il est prudent et rusé comme Ulysse, comme lui ingénieux et tenace. Sa bravoure, son courageux optimisme viennent à bout des pires situations.

A sa manière aussi, Sindbad le Marin est un peu comme Ibn Batoutah une sorte d'ambassadeur. C'est grâce à lui que le roi de Serendib a connu l'équité et la magnanimité du kalife de Bagdad ainsi que les fastes de sa cour. En récompense, Sindbad sera chargé d'apporter à Haroun-al-Raschid les présents du roi : « Un grand vase taillé dans un seul rubis de couleur admirable, haut d'un demi-pied et épais d'un doigt; ce vase qui avait la forme d'une coupe était entièrement rempli de perles rondes et blanches de la grosseur d'une noisette chacune; deuxièmement, il y avait un tapis formé d'une énorme peau de serpent avec des écailles



grandes comme un dinar d'or, qui avait la vertu de guérir de toutes les maladies ceux qui se couchaient dessus. Troisièmement, il y avait deux cents grains du camphre le plus exquis, chaque grain de la grosseur d'une pistache; quatrièmement, il y avait deux dents d'éléphant, longues chacune de douze coudées et larges par la base de deux coudées. En plus il y avait, couverte de ses pierreries, une jeune fille de Serendib à la peau ambrée. » D'ailleurs le kalife, pour n'être pas en reste de magnificence, chargea ce même Sindbad de rapporter au roi de Serendib des cadeaux dignes du Commandeur des croyants et de son peuple industrieux : « Un magnifique lit complet de velours cramoisi, un autre lit d'une autre couleur et encore un d'une autre couleur. Il y avait cent robes en étoffe fine et brodée, de Koufa et d'Alexandrie et cinquante de Bagdad, il y avait un vase en cornaline blanche qui datait des temps anciens et sur le fond duquel était figuré un guerrier armé de son arc tendu contre un lion. »

De même que la personnalité de Sindbad évoque par plus d'un trait celle des grands voyageurs arabes, l'itinéraire de ses voyages rappelle ceux que nous avons vu suivre par les voyageurs authentiques. Cet itinéraire pourrait sans doute être reconstitué comme on l'a fait pour celui d'Ulysse.



Ces voyages commencent tous de la même manière. Il s'embarque à Bagdad, descend le Tigre jusqu'à Bassorah et aborde ensuite la mer qu'il redoute et qui le malmène, comme nous l'avons vue malmener Ibn Djobeir ou Ibn Bataoutah. Ses traîtrises sont multiples: îles enchanteresses qui sont des baleines flottantes brusquement englouties par la mer (souvenir sans doute de la disparition d'un îlot à la suite de quelque convulsion sous-marine), trombes soudaines qui soulèvent la mer et fracassent le navire, rencontres avec des génies malfaisants comme l'acariâtre Vieillard de la Mer, tempêtes furieuses qui égarent le navire sur des mers inconnues ou le brisent sur des récifs, monstres marins hauts comme des montagnes et capables d'avaler un vaisseau.

Sindbad ne nous dit presque jamais le nom des rivages où il a abordé. Dès son premier voyage, nous constatons que l'Inde l'intéresse et l'attire. Il se renseigne auprès d'un voyageur rencontré à la cour du roi Mihrajân sur l'organisation sociale de l'Inde. La division de la société en castes l'étonne à la limite de l'étonnement. Le deuxième voyage conduira Sindbad dans une île minuscule couverte de grands arbres, abondante en fruits, riche en fleurs, habitée par le chant des oiseaux, arrosée par des eaux pures, mais absolument vierge de toute habitation. Cette île si douce où il s'endormira



bercé par la brise discrète, pourrait être un de ces îlots des Maldives dont Ibn Batoutah nous a décrit le climat et la végétation, à moins que la présence dans cette île du rokkh, l'oiseau prodigieux, effroi des marins, ne laisse supposer qu'il s'agit ici de quelque îlot du Pacifique, puisque c'est au large des îles de la Sonde que Ibn Batoutah croit l'avoir aperçu. C'est le rokkh qui transportera Sindbad dans la sinistre vallée, pavée d'énormes diamants, et nous savons que les mines de diamants sont nombreuses dans ces mers de l'Inde. La flore et la faune que décrit Sindbad sont bien celles de l'Inde et des îles avoisinantes : serpents affreux gros comme des troncs de palmiers, buffles, licornes grosses comme des chameaux et dont le nez s'orne d'une corne, longue de dix coudées sur laquelle se trouve la figure d'un être humain (nous avons appris par Ibn Batoutah que ces cornes font l'objet d'un commerce très actif. Les Indiens les expédient aux Chinois qui en font des ceintures).

Le troisième voyage de Sindbad le conduit très loin des pays musulmans dans une île étrange où leur navire est envahi par une multitude d'êtres repoussants. « Ils étaient laids, ils étaient même plus laids que tout ce que j'avais vu de laid jusqu'à ce jour de ma vie. Ils étaient poilus et velus avec des yeux jaunes dans des faces noires. Quant à leur langage, ils



avaient beau nous parler et nous invectiver en claquant des mâchoires, nous ne parvenions guère à comprendre, bien que nous y prêtassions la meilleure attention. » Cette peuplade étrange est sans doute la même que celle qu'Ibn Batoutah a vue avant d'aborder aux îles de la Sonde et dont il nous a dit qu'elle était formée d'êtres affreux, ayant pour visage une gueule de chien et parlant une langue incompréhensible. C'est dans cette même île que Sindbad fait la rencontre du monstre anthropophage qui dévore plusieurs de ses compagnons. Cette rencontre, de même que le procédé employé par Sindbad pour échapper à l'ogre, semble être un souvenir de l'aventure d'Ulysse chez le cyclope. Un autre souvenir de la légende grecque semble survivre dans le récit de ce quatrième voyage; c'est dans l'épisode du séjour de Sindbad chez un roi nègre. Celui-ci fait absorber aux compagnons du marin une nourriture qui, leur ôtant toute dignité, fait d'eux un bétail à l'engrais semblable aux pourceaux de la magicienne Circé. Cette île où l'anthropophagie est en honneur pourrait être une de ces îles situées au sud de l'Inde, dans les parages de l'île Al-Ramny, et dont plusieurs navigateurs, en particulier le marchand Soleyman, nous ont dit qu'elles étaient peuplées par des mangeurs de chair humaine.



Les mœurs de ces pays se ressentent d'ailleurs du voisinage de l'Inde, puisqu'on y a l'habitude d'enterrer les femmes vivantes avec leurs maris morts et réciproquement et que Sindbad lui-même, bien qu'étranger, se verra soumis à cette révoltante coutume et mis dans l'obligation de tuer, pour leur voler de la nourriture, ses compagnons de sépulcre.

Le cinquième voyage conduira Sindbad à la mer des Perles qui est sans doute le golfe Persique; le sixième l'entraînera à Ceylan. La montagne escarpée et à pic sur la mer où viendra se briser son vaisseau est sans doute la montagne sacrée, le Pied d'Adam, dont nous ont parlé Soleyman et Ibn Batoutah. Dans le récit de Sindbad miroitent les pierres précieuses qui pavent le lit des rivières. L'ambre gris vomie par les poissons se mêle au sable du rivage, pendant que l'ambre noir coule à flots et répand dans l'air un parfum de musc; le bois d'aloès, le bois de santal ajoutent encore à la richesse de l'île fortunée.

Le seul des récits qui paraisse dû presque tout entier à l'imagination du conteur, c'est celui du septième voyage qui transporte le héros dans une île peuplée de mécréants à qui des ailes poussent aux épaules, ce qui leur permet de monter assez haut pour entendre la musique des sphères.

C'est donc bien l'écho des aventures vécues



par les marins de Syraf ou de Bassorah que nous retrouvons, embelli et dramatisé, dans le récit des aventures de ce Sindbad « terrible, prodigieux et téméraire ».

A partir du XIV<sup>e</sup> siècle les récits arabes se font plus rares et moins intéressants. C'est d'Europe maintenant que vont partir les grands voyageurs. Leurs expéditions périlleuses vont les conduire vers des régions insoupçonnées, ouvrir brusquement aux ambitions des continents nouveaux, changer la figure de la terre, lancer dans une voie nouvelle l'humanité. Les voyages des Arabes ont été de moindre importance puisque nous ne les avons vus aller que vers des pays déjà connus et fort anciennement civilisés. Leurs récits sont pourtant pleins de charme et d'utilité.

Grâce à eux nous voyons se lever, colorés et vivants, de larges pans de ce passé écroulé, nivelé dans l'oubli, réduit pour nous à quelques dates, quelques noms propres décharnés et poudreux. Nous avons eu assez souvent l'occasion de constater que ce passé inflige à notre amour-propre d'Occidentaux d'assez rudes humiliations. Il nous force à constater que Damas, Bagdad, Ispahan, Delhi et tant d'autres cités étaient de magnifiques villes aux larges avenues, aux palais merveilleux, alors que Paris



n'était encore qu'une infime bourgade; que les savants et les lettrés abondaient dans les pays musulmans, alors que nos ancêtres n'étaient encore que « les fils barbares de l'obscur Occident. » Cette humiliation est saine d'ailleurs, si elle sert à nous inspirer plus de modestie, une confiance moins outreucidante en une civilisation si jeune et aussi plus de curiosité sympathique à l'égard des peuples qui nous ont précédés, même si leur marche s'est aujourd'hui ralentie ou arrêtée.

De plus ces voyageurs musulmans nous entraînent à leur suite dans des pays qui séduisent l'imagination par la variété de leurs aspects. Ils font succéder aux enfers du sel, de la chaleur, du sable, la voûte somptueuse d'arbres paradisiaques, à des plaines immenses où les caravanes imperceptibles cheminent au long de jours angoissés par le souci de l'eau, les montagnes démesurées qui semblaient opposer à l'homme d'infranchissables barrières, aux pays où l'homme dispute âprement à une nature inféconde une vie sordide, ces rutilants Eldorados dont le mirage doré parviendra jusque dans l'Occident. A leur suite nous avons longé d'immenses ruines, seuls restes d'empires dont le nom même s'est perdu. Ils nous ont conduits aussi vers le berceau de quelques-unes des religions qui se partagent encore aujourd'hui le monde; ils nous ont montré ces reli-



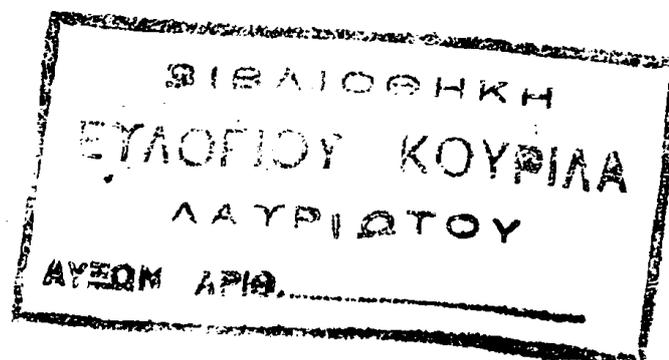
gions si étroitement parentes à l'origine, emmêlant leurs racines, apportant vers les mêmes lieux l'hommage de leur piété, vénérant les mêmes saints, croyant aux mêmes miracles et ceci nous rend plus sensible et plus scandaleuse l'absurdité des haines meurtrières qui les dressent les unes contre les autres.

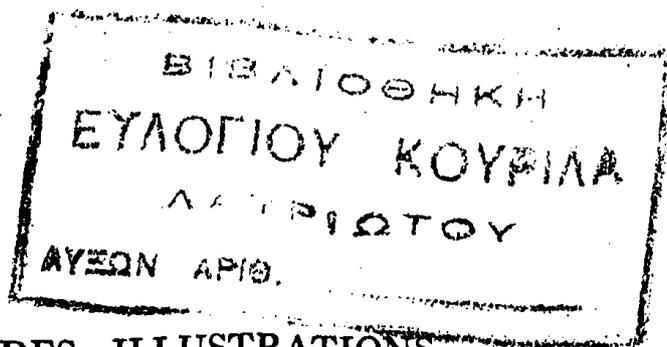
En outre, ces voyageurs nous ont permis de pénétrer dans des lieux interdits à notre curiosité, d'assister à des spectacles à jamais disparus. Nous avons pu, grâce à eux, suivre les cérémonies d'un pèlerinage à La Mecque, pénétrer dans la mosquée de Damas, assister aux fêtes du sultan de Delhi, aux funérailles d'un roi de la Chine, aux audiences du sultan de Constantinople. Leurs récits sont parfois traversés d'apparitions d'un singulier relief : empereurs-moines de Constantinople, kalifes abbassides prisonniers dans leurs palais de Bagdad, sultan nègre de Mâlli. Tout cela, décrit avec quelque préciosité mais sans effets de couleur voyante, dépasse parfois en intérêt, en imprévu ou en splendeur les trouvailles du roman et fait pâlir les féeries.

Mais, avec ces voyageurs, le voyage se fait aussi dans le monde des âmes. Ces âmes orientales où la cruauté s'allie à la bonhomie, la cupidité à la prodigalité, la crédulité à la subtilité, l'orgueil à la naïveté, où l'amour enfantin du luxe barbare n'exclut pas un sens assez vif de



la beauté, déconcertent parfois nos esprits occidentaux et choquent leurs exigences de mesure et d'unité. Leurs façons d'agir nous emplissent assez souvent d'horreur, et pourtant que de vertus ils nous révèlent, quelle ingénieuse charité, quel dédain des biens matériels, quel mépris de la souffrance et de la mort, et chez quelques-uns quel goût de la vie contemplative épurée de tout contact avec la réalité matérielle!

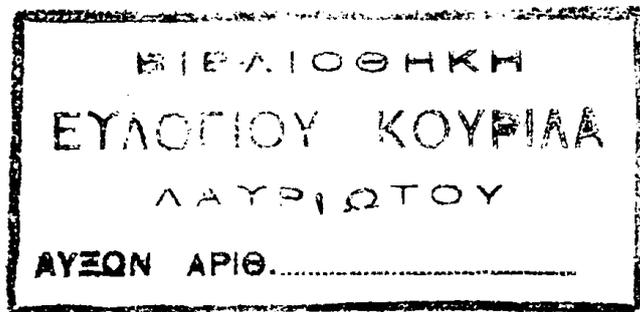




## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pèlerins se rendant à la Mecque.....	17
Arabie. Petra : Haut lieu pour sacrifices.....	18
Grenade : Vue générale.....	35
Jérusalem : Vallée du Cédron.....	36
Les cèdres du Liban.....	85
Sommets du Grand Liban.....	85
Mosquée d'Alep. . . . .	86
Damas : Mosquée des Omeyades.....	103
Baalbek : Le Grand Temple.....	104
Stamboul : Vue d'Eyoub. . . . .	137
Stamboul : La pointe du Sérail et le Bosphore..	137
Stamboul : La Mosquée d'Ahmed.....	138
Delhi : Un tombeau.....	155
Environs de Delhi : Crémation des morts au bord de la Djumna . . . . .	156
Les Iles de la Sonde.....	205
La Grande Muraille de Chine.....	206
Tombouctou : <i>Djingere Bere</i> , Grande Mosqué..	223
Fez : Vue générale.....	224



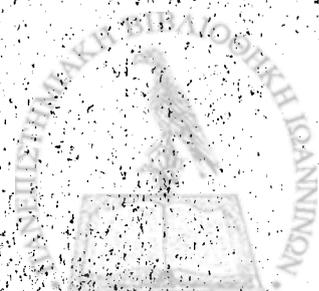


## TABLE DES MATIÈRES

I. — <i>Aperçu de l'histoire du peuple arabe</i> . . . . .	7
II. — <i>Les sciences géographiques chez les Arabes</i> . . . . .	21
III. — <i>Les voyageurs</i> . . . . .	31
IV. — <i>Le « Voyageur par excellence » des Arabes et des Persans</i> . . . . .	69
V. — <i>Les voyages d'Ibn Batoutah. — De Tanger à la Mecque</i> . . . . .	93
VI. — <i>Les voyages d'Ibn Batoutah. — De l'Arabie à l'Inde</i> . . . . .	123
VII. — <i>Les voyages d'Ibn Batoutah. — L'Inde et la Chine</i> . . . . .	169
VIII. — <i>Les voyages d'Ibn Batoutah. — Le retour vers l'Occident. — Voyage au Soudan</i> . . . . .	221
IX. — <i>Importance historique et littéraire des relations de source arabe</i> . . . . .	239



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE  
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE  
DIX-NEUF OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE-  
SEPT.



**ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**LA DÉCOUVERTE DU MONDE**

Collection dirigée par

**RAYMOND BURGARD**

Il n'est pas d'aventure plus merveilleuse que celle de l'Homme partant à la découverte ou à la conquête du monde qu'il habite.

La nécessité de vivre, la faim, le froid, ont souvent poussé l'Homme hors de l'étroit pays où il est né. La connaissance que nous avons des premiers groupes humains nous révèle aussi les premières migrations. Puis la curiosité, le rêve, la recherche scientifique, le désir des richesses, l'ambition et la gloire des armes ont multiplié sur notre globe les déplacements personnels ou collectifs. Avec les siècles s'accroissait ainsi notre connaissance de la Terre.

Cette épopée de la Découverte — de l'âge de la pierre à l'âge de l'avion — nous avons voulu la rendre accessible à tous dans une collection méthodique et précise, sans doute, mais aussi animée par les exploits des pionniers, colorée par le pittoresque des aventures ou des sites. Nous avons voulu mettre en relief l'audace des hommes, leur passion de la nouveauté, leur volonté d'élargir sans cesse les limites du monde connu. Nous le faisons sans aucun souci de panégyrique, mais nous nous efforçons de décrire objectivement les efforts dépensés, les résultats acquis.

En établissant cette Collection, nous avons pensé, avant toutes choses, à satisfaire une jeunesse toujours curieuse de trouver dans le passé des exemples qui l'invitent à se réaliser elle-même, voire à se dépasser. Nous avons songé aussi à instruire, de façon attrayante, tous ceux qui s'intéressent à la vie de la Terre, à son histoire, à son visage.

*Déjà paru :*

- 1. RAYMOND BURGARD. L'Expédition d'Alexandre.  
et la Conquête de l'Asie.**
- 2. BLANCHE TRAPIER. Les Voyageurs arabes  
au moyen âge.**

*Pour paraître ensuite, des ouvrages de***RENÉ MARAN, JEAN CASSOU, HENRY BIDOU, etc.**